

CH. DE COSTER

ERRATUM

Nous avons dit (p. 76) que De Coster écrivit à Octave Pirmez : « Vous êtes un homme de cœur ». Il a été assez intime avec Pirmez pour que cela soit vraisemblable. Mais cette phrase se trouve dans une lettre au poète Adolphe Mathieu, du 3 août 1866, qui ne contient que ces mots. C'est cette lettre dont nous avons emprunté la signature pour la placer au bas de son portrait.

CH. DE COSTER

SA BIOGRAPHIE

LETTRES A ÉLISA

Publiées par Ch. POTVIN

Je suis de ceux qui savent attendre.

Ch. De Coster

BRUXELLES

P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI

ÉDITEUR

45, RUE DU POINÇON, 45

1894



La biographie de Ch. De Coster fut écrite, en quelques pages, au lendemain de sa mort. Sa famille m'avait confié ses papiers; Camille Lemonnier et moi, nous nous étions partagé le devoir : il le glorifierait sur sa tombe, je résumerais sa vie dans notre revue [1].

Nous n'avions qu'un même sentiment, alors comme aujourd'hui. Deux lettres montrent qne nous fûmes d'accord pour croire les premiers devoirs remplis.

Sa sœur m'écrivait :

« C'est bien cela; son caractère était beau. Que je vous remercie d'avoir bien fait voir qu'il se respecta et ne se vendit à rien ni à personne... J'aime le choix que vous avez fait dans les lettres de Thyes et d'Élisa; elles accentuent son caractère et montrent qu'il était artiste et poète. »

Lemonnier m'avait écrit déjà :

« Je viens de lire votre fine et mélancolique étude sur De Coster... et je ne résiste pas au désir de vous dire : Merci. J'y vois le commencement de cette réparation que nous appelions du bord de sa tombe. Moi-même, qui l'ai approché, je ne connaissais pas cette sensibilité, cette fleur d'émotion, enfouie sous les allures du bon garçon; le portrait que j'avais conservé de lui s'amplifie, prend une grâce à travers des traits de force.

« Je voudrais, pour les amis de l'artiste, pour le public, pour moi, que vous fissiez des tirés à part de l'étude. J'en enverrais, à Paris, à Charton, à Templier, à Lemerre, à Flaubert, à Cladel, etc.

« 20 octobre 1879. »

Cette brochure parut, avec un portrait de l'auteur. Elle est épuisée.

Après quatorze années, au moment où le nom de notre ami est repris, comme un legs glorieux, par de nouvelles générations d'écrivains ; que ses restes ont été sauvés de la dispersion et qu'un monument lui est préparé, il devient plus utile de fixer, avec toute l'exactitude requise, la vérité de son caractère et l'histoire de sa vie. Pour cela, j'ai dû remettre l'étude sur le métier, en vérifier les asser-

(1) *Revue de Belgique* du 15 octobre 1879.

tions, en compléter les renseignements, et j'ai pu y ajouter des détails plus amples, des aperçus nouveaux, qui le feront mieux connaître.

Je suis autorisé à y joindre un choix de ses lettres d'amour.

Tout ne sera pas dit, certes, sur l'homme ni sur l'écrivain. Je signalerai des points qui restent à éclairer et peut-être trouvera-t-on dans ses manuscrits quelques pages à donner au public.

Les documents qui m'ont servi sont avant tout de précieux souvenirs de famille; mais j'ai lieu d'espérer qu'ils prendront place, un jour, dans un dépôt public, parmi les archives de notre famille littéraire. Alors, on pourra reprendre sur nouveaux frais la même étude. En attendant, celle-ci se présente comme le témoignage de sa génération, qui l'a connu, apprécié, aimé, et qui, par la voix d'un de ses survivants attardés, transmet aux générations nouvelles le soin de cette réparation que nous appelions du bord de sa tombe.

Ch. Potvin.

7 mai 1893.

CHARLES DE COSTER

PREMIÈRE PARTIE

I

Charles-Théodore-Henri De Coster eut pour parrain le comte Charles Mercy d'Argenteau ([1]), archevêque de Tyr, nonce apostolique, qui le baptisa à Munich, le 26 août 1827, « en habit pontifical », et lui donna pour marraine la marquise Henriette de la Tour Dupin, ambassadrice de France à Turin ([2]). Mort à Ixelles le 7 mai 1879, il y fut enterré, le 9, en libre-penseur.

L'acte de naissance le fait naître à Munich, le 20 août 1827, d'Augustin De Coster ([3]), « intendant » du nonce, et de son épouse Anne-Marie Cartreul ([4]). Sa mère avait plus de quarante ans ; le nouveau-né était superbe : « On croirait voir un enfant de quinze jours », écrit-elle le lendemain du baptême ([5]).

Un premier portrait représente l'enfant demi-nu, avec une chemise bordée de dentelles, un serin familier sur l'épaule, un jouet dans une main, de l'autre effeuillant des fleurs, assis dans un jardin, sur un coussin de velours à torsades et à glands

([1]) Né à Liége en 1787, officier de cavalerie sous Napoléon, lieutenant-colonel et chambellan du roi des Pays-Bas, entré dans les ordres en 1826, après un malheur inexpliqué, nommé aussitôt archevêque de Tyr et nonce à Munich, rentré à Liége en 1836, y célèbre en 1876 son jubilé de prêtrise, meurt « doyen du corps épiscopal du monde entier », le 16 novembre 1879.

([2]) Lettre de son père et de sa mère à leur sœur et belle-sœur, du 27 août 1827.

([3]) Augustin-Joseph De Coster, né à Ypres, le 8 septembre 1787, marié le 29 avril 1826, à Bruxelles, mort à Ypres en 1834.

([4]) Baptisée à Huy, le 11 février 1786, fille de Théodore-Joseph Cartreul et d'Anne-Joséphine Hauteclair, décédée à Ixelles, le 19 juillet 1869.

([5]) Même lettre qu'à la note 2.

d'or. Les mères ont toujours mille raisons d'adorer leur fils; Mme De Coster en avait une de plus que les autres, à voir si beau, si aimé, si choyé, le filleul de « Monseigneur », dont elle faisait faire le portrait avant qu'il pût marcher. Pouvait-elle prévoir qu'il aurait à lutter contre les difficultés de la vie d'artiste, et songer au péril qu'il y aurait pour lui à prendre des goûts de luxe, vivant dans un palais, au milieu des fleurs, sur des coussins de pourpre?

A quelque temps de là, tout est changé. Ses père et mère n'avaient pas tardé à quitter Munich pour Bruxelles, où naquit leur second enfant; puis son père était mort à Ypres auprès de son frère, qui y était médecin, et sa mère était revenue à Bruxelles rejoindre sa sœur et ses enfants. Charles était déjà dans un pensionnat, à Etterbeek, où « il faudra faire la volonté d'un autre, dit-il, après avoir si longtemps fait la mienne ». Quand il sortira de pensionnat, ce sera pour entrer au collège Saint-Michel, où l'on espéra un instant que l'enfant, qui préférait déjà les flâneries du rêve aux études exactes, penserait à la prêtrise. Cela dura peu; à dix-sept ans, ses études terminées, il était placé à la Société générale.

Milicien, sa mère pouvait lui payer un remplaçant, qui déserta; le jeune employé, après quelques jours passés au régiment, chez son colonel, pour « suppléer le déserteur », en profite pour déserter à son tour de la banque.

On le voit d'abord faire l'école buissonnière à Ostende, où il rejoint sa mère et sa sœur; puis la fugue est complète : « J'ai donné, le 23 novembre 1850, ma démission d'employé de la Société générale. La vie d'employé ne me convenait en aucune façon », dit-il (1). La vocation littéraire l'emportait. Il entra à l'université de Bruxelles.

Il n'avait perdu à la banque aucun de ses loisirs. Il était beau, ses succès dans le monde le lui disaient assez; il se sentait artiste, sans qu'on eût besoin de le lui dire. Le 15 septembre 1847, il avait créé avec quelques amis la *Société des Joyeux*. Ce qui réunit les jeunes gens, c'est d'ordinaire le

(1) Une des rares feuilles détachées de son journal, datée du 1er janvier 1851, s'ouvre par cette phrase.

plaisir. Pour ceux-ci, le plaisir devait concourir « au développement de l'intelligence » par « l'alliance de capacités diverses » et « en s'exerçant à écrire ». Le président (1) fixait ainsi du premier jour le but de ces amis.

Le discours de Ch. De Coster pour la séance d'ouverture est un coq-à-l'âne, farci de latin, adressé à ses « Frères », « au nom du Père et du Fils », etc. Le protégé du nonce débutait en parodiant le culte, sur ce thème : *Bonum faro lætificat cor hominis* (2). Presque à chaque séance hebdomadaire des premières années, il lit un essai de plus en plus sérieux. D'abord, après une parodie en vers d'une page de *Télémaque*, la prose coule de source, puis les vers affluent, ensuite il s'essaie au théâtre ; il ne reviendra à la fantaisie en prose qu'après avoir quitté la Société. Il en sortira, comme d'une dernière école, le 28 octobre 1853.

Sa première lecture, en séance de « récapitulation » : *Un rêve chez un apothicaire* (3), laisse apparaître un éclair du genre où il excellera. Le rêveur voit les fioles prendre vie pour l'assaillir. Et dans une petite boîte, les pilules, dansant, disaient :

« Viens, nous t'attendons, reçois-nous dans ton sein, nous nous entourerons de miel et tu ne t'apercevras de notre présence que lorsque nous te déchirerons les entrailles. »

Un autre essai : *Mohammed* (4), sera si bien apprécié par le Cercle, qu'un vote demandera à l'auteur l'autorisation de le présenter à la *Revue de Belgique*, que publiait alors le poète Ed. Wacken. On ne trouvera pas dans cette revue ce « conte oriental »; mais, quand paraîtra la *Revue trimestrielle* en 1854, les Joyeux n'auront pas besoin d'intervenir pour que ses premiers volumes contiennent des vers lus dans leurs réunions.

Le procès-verbal de la séance du jeudi 15 novembre 1848 relate simplement ce fait :

(1) M. Ad. Bauffe, négociant, qui devint plus tard un des directeurs de la Banque nationale. C'est lui qui, en 1879, me donna en communication les archives des Joyeux.

(2) 18 septembre 1847, *Archives* des Joyeux, t. I, p. 20.

(3) 4 décembre 1847, *Archives* des Joyeux, I, 52.

(4) 5 février 1848, *Journal* des Joyeux, I, 65.

« MM. V. Lefèvre et L. Defacqz, ayant bien voulu honorer la séance de leur présence, ont donné lecture de quelques fragments de leur composition. »

De Coster avait apporté ce soir-là : *Quelques chiens* (1). Ce fut la dernière lecture de la soirée. « Hourrah pour la Société des Joyeux, hourrah! trois fois hourrah! » écrit-il le lendemain. Ses vers ont eu « les honneurs de la soirée », on lui a « serré la main », on l'a « accablé de louanges ». — « J'étais fou de bonheur, ma tête s'égarait, moi qui suis si peu habitué au succès! « Le » père Defacqz » — « quel homme charmant! » — lui dit en sortant : « Vous êtes poète!... Continuez ainsi, vous ferez votre chemin. » Ces paroles éveillent en lui « des sentiments qu'il ignorait, des désirs de gloire, des aspirations à la célébrité ».

« Poète! quel beau nom! L'aurais-je mérité!... Vanité! quels rêves n'enfantes-tu pas? Les réalises-tu toujours? Mais je travaillerai, et le travail mène loin; je travaillerai, je le jure » (2).

Ce n'était cependant pas l'admiration mutuelle qui régnait là. On y lisait des œuvres d'écrivains célèbres ou des essais d'amis étrangers au Cercle; on y ouvrait des concours de toute sorte, des expositions de tout genre, des soirées pour tous les goûts : littéraires, musicales, artistiques, dramatiques, burlesques; on soupait et on donnait des sérénades; on faisait des excursions pour connaître le pays et on avait une bibliothèque pour ne pas ignorer sa littérature. Tout cela exigeait des débats, des rapports, des procès-verbaux, des comptes rendus, des récits : autant d'exercices de rédaction. Il avait été décidé que les meilleurs morceaux prendraient place dans un *Journal* manuscrit, qui formerait comme le livre d'honneur de ces essais littéraires, à côté, au-dessus des *Archives* où l'on garderait le reste. Ce journal forme aujourd'hui cinq in-folio. On se montrait sévère pour l'admission; à chaque procès-verbal, les mots : *ajourné*, *retiré*, *rejeté*, reviennent imperturbablement, impitoyablement. Deux rapporteurs, élus pour six mois, jugeaient les œuvres par écrit, et il fait beau voir avec quelle irrévérence ces amis se traitent. De Coster fut

(1) *Journal* des Joyeux, II, 57.
(2) Page de sa main, lettre ou note, datée du 16 novembre.

pendant deux ans et demi l'un de ces rapporteurs; mais le juge n'était pas plus ménagé que les autres : le ton une fois donné, on s'y mettait avec la conscience et l'entrain de cet âge. On épluche ses vers, on ne lui passe ni une dissonance, ni un manque de tact. Même en le louant, on lui rappelle ses défauts : « Au contraire de la plupart des ouvrages de M. De Coster, on trouve ici du fond... » Pas un de ses essais dramatiques ne servit aux représentations du Cercle, ne fut admis au *Journal*, ni aux *Archives* (1). Presque tout le théâtre des Joyeux eut le même sort. C'est sur la scène qu'on s'exerce à cet art, et non dans un cercle d'amis, si francs du collier qu'ils soient à la critique. Une seule pièce : *Les Ames en vacances*, obtint les honneurs du *Journal*, (III, 45, 30 décembre 1852); mais ce n'était pas du théâtre, c'était de la fantaisie.

Plus d'un écrivain sortit de ce Cercle. Mais, quelque profession que ses membres aient embrassée, ces exercices de style et de critique ont dû leur être utiles : il est bon dans toutes les circonstances de la vie d'avoir appris à juger ses lectures et à tenir une plume (2).

II

C'était un homme et un écrivain qui se faisait inscrire à l'université de Bruxelles, dans la faculté des lettres, le 29 décembre 1850.

Plusieurs fois, dit-il dans son journal intime, il a pensé à mourir — c'était dans les traditions du romantisme, — mais il a trouvé un « puissant remède à ces idées lugubres dans la lecture d'Alphonse Karr et de Béranger, et surtout dans le magnifique passage de M. Saint-Marc Girardin sur le suicide. » Puis, il a pensé à sa mère qui travaille encore à l'âge

(1) Je trouve dans les procès-verbaux des séances : *Scène d'une comédie* — *Camille* (*Jeanne*), deux actes en vers — *Deux sœurs*, en prose — *Frantz*, drame, un acte en prose — *Une heure plus tard*, un acte en prose — *Un proverbe*. — Et dans la *Revue nouvelle* : *Géranium*.

(2) On y trouve, dès la première année, Alfred Guilliaume, mort trop jeune, Henri et Léon Weber, Éd. Anspach, Léon Jouret, Camporino, Papaert, De Doncker, et, bientôt après, Rops, Ém. Leclerq, Ph. Hen, Fr. Parent, etc.

où elle est arrivée » et avec cent fois plus de courage que moi » [1]. Cette page ne s'achève pas néanmoins sans une note bien différente : « A neuf heures, je suis allé chez elle... Il faisait un temps à ne pas mettre un créancier à la porte. »

De Coster trouva à l'Université un nouveau Cercle d'amis qui devint bientôt le *Lothoclo*, 1852. Van Bemmel y prit d'abord une grande place. De Coster parlera avec émotion de ses débuts :

« Il faut que je te fasse part d'un bonheur que j'ai eu hier. Tu as dû voir que Van Bemmel, mon meilleur ami, a donné un cours de littérature dramatique à l'Université. C'était extrêmement fort; aussi a-t-il complètement réussi. J'avais si peur au commencement : tu sais qu'il n'y a rien de sévère comme l'amitié. Mais il a surpassé mon attente... Si tu n'étais pas souffrante, je serais le plus heureux des hommes. » (Lettre à Elisa.)

L'étudiant de vingt-quatre ans avait d'abord pensé « à tout ce qui constitue le fond des études qu'on fait pour devenir avocat » [2]. Mais le droit et les arts sont incompatibles, lui écrit un ami, Félix Thyes, qui ne vise déjà plus pour lui qu'au doctorat ès-lettres. Quant à la carrière littéraire, il n'y fallait penser : « Avec des passions de millionnaire, écrira-t-il, on n'a que des moyens de chiffonnier [3]. » Il devait se contenter du grade de candidat en philosophie. En s'y préparant, il pensait au professorat, au journalisme, au théâtre. Il avait fait un drame en vers, cinq actes et huit tableaux : *Crescentius* [4]. Van Bemmel y voyait le germe d'un chef-d'œuvre; Thyes « les éléments d'un beau succès ». Mais ses amis lui criaient avec Thyes : « Si tu n'avais pas échoué deux fois [5], si tu n'avais pas vingt-sept ans, je te dirais : fais jouer ta pièce... Mais pour Dieu, passe d'abord ton examen. » Et De Coster jurait chaque jour à son amie, se jurait à lui-même d'y réussir.

(1) Page de journal, du 4 janvier 1851.

(2) Page de journal, 4 janvier 1851.

(3) Lettre à Elisa, n° 88, sans date.

(4) Parlant de lui-même, il écrit : « Aujourd'hui (12 février 1853), il fut plus fort... et il put travailler à un grand drame en cinq actes et huit tableaux sur lequel il compte appuyer sa réputation. (Ms. intitulé : *Lucie*, page datée du samedi 12.)

(5) La seconde fois, on « comptait sur lui pour une distinction », écrit-il. (Lettre n° 76.)

Il obtint son diplôme, le 12 avril 1855.

Mais pour faire marcher de front les études avec des occupations étrangères, il faut la puissance de volonté que donne seule une vocation qui n'hésite point. Si, au contraire, les aptitudes et les goûts de l'élève l'en détournent, autant que son art et ses amours l'en distraient, comment pourraient-elles sérieusement aboutir ? De Coster ne donnait à l'Université ni son sang, ni son cerveau, ni sa plume. Il n'en sortit ni docteur, ni professeur, ni journaliste, ni dramaturge. Il en sortit plus artiste que jamais.

Un an après, une position était offerte au candidat en philosophie et lettres et son premier cri va à l'espérance. Il se joue bien un peu ! « L'affaire de Tours marche. (Tu vois comme j'ai déjà les termes du commerce...) Je ne puis dire que je suis gai et cependant c'est mon bonheur, car c'est ma fortune... » (1). Sa fortune ! « En combien de temps et avec combien de difficultés, » demande-t-il à son parrain, et, tout réfléchi, sa mère et sa tante ayant d'ailleurs assez de patrimoine pour qu'il pût attendre, il écrit à son amie : « Je ne veux pas finir ainsi ! » (2).

Un emploi de commissionnaire en vins, voilà ce qu'on lui offrait. Le 23 février 1856, en refusant il écrit : « Une position honorable et lucrative, à laquelle j'aspire depuis longtemps, s'offre à moi. Elle exige pour la remplir tout mon temps et des études qui me détourneraient tout à fait du commerce... Je ne veux pas, en faisant deux choses à la fois, faire mal l'une et l'autre » (3).

Cette position qui venait à point répondait à tous ses goûts d'artiste, et cette chose là il ne voulait pas risquer de la faire mal.

Parmi les moyens de s'amuser, son Cercle avait imaginé de publier des feuilles volantes, manuscrites, parfois illustrées, qu'on appelait bravement des journaux. Un cahier de papier et une plume, et un nouvel organe apparaissait dans le monde des Joyeux. Il n'en fallait pas même toujours autant : un de

(1) Lettres nos 96.
(2) Lettre no 98.
(3) Brouillon de cette lettre, conservé dans ses papiers.

ces derniers organes eut une rédaction « orale ». Ainsi parurent et disparurent, comme les roses et les chardons : *le Colibri, le Ho ho, la Cravache, le Messie*, etc. Ce dernier eut la vie dure; son premier numéro fut tiré, non : écrit, en mai 1851. En décembre 1854, il existait encore. Son principal rédacteur, Noël Tisserand [1], ne tarda pas à passer à un vrai journal. Le *Lothoclo*, lui, avait essayé deux fois d'une revue imprimée : c'est le grand rêve de notre temps. Mais *la Esméralda* et *la Revue nouvelle* n'avaient pas été moins fugitives que le *Ho ho* et *le Colibri*. Van Bemmel, qui était « l'âme de ce cercle [2] », devait bientôt commencer une œuvre durable : *la Revue trimestrielle* (1854-1868, 60 tomes).

De Coster y débuta comme poète; mais sa fantaisie ne devait guère se sentir à l'aise dans ces graves volumes, où Max. Veydt se fit une belle place d'humouriste. Deux ans après, paraissait un journal à sa guise, de fantaisie et d'art, qui devait fournir sous un nom flamand une première et brillante carrière de huit années, puis devenir *l'Espiègle* sous la plume mordante de Delimal. De Coster fit ses vrais débuts de prosateur dans l'*Uylenspiegel*.

Le premier numéro de ce journal illustré par Rops de caricatures, avait paru le 3 février 1856; dès le troisième, De Coster y avait publié sous le nom de Ch. Didier : l'*Histoire d'un ami*, qui deviendra dans les *Contes brabançons* les *Fantômes*. Rédigée d'abord en vers, dont il n'a gardé que les quatre premières strophes qu'il écrit sans les aligner, il l'a continuée en prose en la transformant, et *Silhouette de fou* — c'était son premier titre — est devenue une *fantaisie* glorifiant les facultés de l'écrivain :

« Place à la Muse folle dont la robe est bariolée de mille couleurs, qui pleure et rit en une minute ; place à son cortège d'anges et de démons, de goules et de vampires, de sylphes et de gnomes ! Échevelée, elle court et vole, bondit et revient de la terre au ciel. Le monde lui appartient pour le peupler de ses enfants... Place à la Fantaisie !

« Jérôme ensuite, me prenant par la main,... me montra la campagne... « La « nature, me dit Jérôme, voilà le livre du poète... »

(1) Pseudonyme de M. Léon Weber, aujourd'hui vice-gouverneur de la Banque nationale.

(2) L. Hymans, *Types et silhouettes*.

Puis, s'adressant à ces chers fantômes, le bon sens, la gaîté, la fantaisie : « Rappelez parmi vous la pâle mélancolie, elle est votre sœur et votre égale. L'homme que tous vous aimerez sera le génie... »

C'est le programme de sa vie. On n'aurait pu mieux marquer ce qui le détournait du commerce.

Le second article publié dans l'heureux journal, était une légende en style archaïque : *Les Pèlerins d'Haeckendover* (1), qui prendra place dans son premier livre (2), avec sa troisième œuvre : *Les Frères de la bonne trogne* (3), et lorsque, le 4 janvier 1857, après une année de succès, Rops donna pour étrennes aux abonnés du journal le groupe des douze collaborateurs (4), De Coster y tenait en main un livre annoncé : *Les Légendes flamandes* (5).

III

« J'en écris à Mgr de Tyr, » ajoutait-il dans sa lettre de refus. C'est la dernière fois que j'aie trouvé dans ses papiers l'intervention du prélat et de sa sœur, qui devaient pourtant lui survivre. En somme, cette protection fut toute négative. Des tendances diamétralement opposées à sa nature d'artiste en expliquent l'insuccès. Prêtrise, banque, courtage de vins, rien de cela n'était pour prévaloir contre les aptitudes de ce fier adolescent, né avec toutes les indépendances de l'esprit. Il y sacrifia la richesse promise.

(1) 4 et 11 mai 1856.

(2) Sous le titre : *Blanche, Claire et Candide.*

(3) *Uylenspiegel*, 27 juillet, 3 et 10 août 1856. L'éditeur en fit une brochure. (Pareut, 1856.) Voir lettre n° 100, du 13 août 1856.

(4) Rops, De Coster et Karski y sont nommés et, sous les pseudonymes des autres, on reconnaît V. Hallaux, Ém. Leclercq, Léon Weber, Léon Jouret, F. Coveliers, etc.

(5) Outre les contes cités, De Coster publia dans l'*Uylenspiegel : Humble supplique à la comète*, 5 mars 1857 (*Contes brabançons*); — *Celui de la nuit*, 29 mars; — *Profils de bourgeois*, 2 et 23 août; — *Aventures d'un coucou*, 4 décembre 1859 (*Contes brabançons*); — *Un village primitif*, 16 septembre 1860, — et à partir du mois d'octobre 1860, une série d'articles de fantaisie politique signés Karel.

Mais on ne renonce pas si légèrement à une religion qui est celle de sa mère. Sa parodie du culte, dans l'*Éloge du faro*, s'explique par une réaction contre l'enseignement de Saint-Michel, et lorsque, trois mois après, il affirme, dans ses *Souvenirs de collège* (1), qu'il « y perdit la foi », on peut encore en rabattre et ne voir qu'une boutade d'un échappé de petit séminaire. Dans ses œuvres, l'idée s'accentue de sérieux et de passion. Le 4 décembre 1859, il publiait, dans l'*Uylenspiegel*, les *Aventures du coucou* (*les Masques* des *Contes brabançons*); là il fait danser sur la corde raide les ambitieux et les intrigants, ce qui, dit-il à un capucin, « mène à la prêtrise, au doyenné »; et le filleul du nonce ne craint pas d'ajouter : « à la nonciature et à la tiare ». Le *Smetse Smee*, si loué, des *Légendes flamandes*, ira plus loin contre Philippe II. Il faut croire à l'efficacité du baptême pour se soumettre à la tutelle morale d'un parrain. De Coster eût pu faire ses études à l'université de Louvain, où il n'aurait pas manqué de hautes protections. Il les fit à Bruxelles, où il trouva des amis. C'était opter pour l'entière liberté d'esprit.

Cette transformation apparaît, dans ses lettres d'amour, sous un jour plus intime et comme à la lueur d'une lampe de boudoir. D'abord, il parle souvent de Dieu, « qui t'a faite pour moi et moi pour toi » (2), et qu'elle-même, dans la tranquillité de conscience — ou d'inconscience — qu'inspire le bonheur d'aimer et d'être aimée, allait prier, le dimanche, à la grand'-messe, dans un coin, où elle sentait couler ses larmes : « Mais c'étaient de si douces larmes, j'étais si parfaitement heureuse (3) ». Il lui écrit : « Je prie Dieu de me faire bon, pour que je puisse te faire heureuse » (4), lui parle d'une relique de son « pauvre père », qui « prie sans doute au ciel pour que son fils te rende heureuse » (5). C'est toujours à l'amour que ces élans aboutissent. Bientôt, il n'y voit plus autre chose. Une petite scène de ses mémoires trouve ici sa place :

(1) *Archives* des Joyeux, I, 118.
(2) Lettre n° 69.
(3) L'unique lettre conservée d'elle, sans date.
(4) Lettre n° 27.
(5) Lettre n° 10.

« Oh ! si ! dit Lucie. Si ! tu as prié, tu me l'as dit.

— Oui, quand je songeais à toi, quand je t'aimais le mieux. Mais ce n'est pas de la prière, cela, c'est de l'amour ! »

Lucie donna un baiser à René (1).

Un autre jour : « La petite fille devrait bien prier le bon Dieu de ne pas faire pleuvoir lundi » (2). On ne peut plus gentiment intéresser le ciel à un rendez-vous. Aux *Joyeux*, c'était sur l'aile des papillons que sa prière portait au ciel un bref refrain qui variait, chantant : « Aimez, charmez, riez, priez » (3). Ici, les tendresses absorbent cette sorte de prière à quatre mains, dont les points d'orgue sont des baisers. Puis viennent les réticences : « Prie le bon Dieu, si c'est lui qui fait fondre la neige, de le faire au plus vite » (4). — « Ah ! si les prières pouvaient y faire quelque chose ! (5) » Ou il s'explique : « Dieu sera avec nous, ou du moins cette belle chose qui est l'idéal .. » (6). Dans les *Deux Duchesses*, ayant parlé de foi, il fera aussitôt un vers de réserve :

Du moins celle qu'il faut avoir aux belles choses (7).

Quand les luttes politiques raviveront de vieilles institutions ou en feront surgir de nouvelles, rien n'empêchera l'ancien étudiant de l'Université libre d'entrer dans la Franc-Maçonnerie, en 1858, et dans la *Libre Pensée* de Bruxelles, en 1863. Il était alors dans le plein épanouissement des premiers succès de la vie et tout embrasé de la foi aux belles choses.

IV

Une influence plus positive, qui viendrait du sang et n'aurait pas contrarié la nature, a failli échapper à l'attention de ses

(1) *Lucie*, 2 mars 1854.

(2) Lettre n° 97, du 15 février 1856.

(3) L'essaim des papillons qui volaient au ciel bleu
A sans doute porté notre prière à Dieu.
(*L'Excursion*, poème de plus de mille vers, 1850. *Journal* des Joyeux, II, 133.)

(4) Lettre n° 18.

(5) Lettre n° 39.

(6) Lettre n° 140.

(7) *Contes brabançons*, p. 228.

amis. Si peu qu'on puisse en trouver d'indices, il n'est pas permis de négliger cette veine nouvelle.

Quand De Coster perdit son père, dont il raconte qu'il pressentit la mort au collège, à vingt-cinq lieues de là (1), il fut élevé, avec sa sœur, par sa mère et sa tante. Leur père, à elles, était mort, mais sa mémoire était restée comme une force au cœur de ses filles. Quand l'enfant naquit, entre le nom de son parrain et celui de sa marraine, on ajouta celui de son aïeul : Théodore. Et bientôt, pas une leçon ne se donnait aux enfants, qui ne se plaçât sous l'autorité du grand-papa, dont un des vifs désirs avait été d'avoir un fils « pour en faire un homme ». Aucune soirée de causerie ne se prolongeait sans qu'une des histoires de voyage ou de guerre qu'il aimait à dire ne fût rapportée à ses petits-enfants, à son petit-fils, qu'il eût voulu voir savant comme lui et ayant de belles choses à conter, étant vieux, au coin de l'âtre. La tante surtout, l'aînée, abondait en parlant du beau capitaine des gardes wallonnes, qui avait dû à son alliance avec les Chaumety la faveur d'entrer dans le célèbre régiment des rois d'Espagne. Il connaissait, disait-on, plusieurs langues, et quand on s'avisait de les compter, on arrivait jusqu'à seize, et on se rappelait qu'à 66 ans — la mémoire a de ces fixités-là — il se mit à en apprendre une dix-septième, « voulant en connaître le plus possible avant d'entreprendre son plus long voyage ». Il avait été beau et fier, restait enthousiaste, docte, énergique, ayant vu les cours et les camps et ne tarissant pas : grand traducteur devant Dieu et grand conteur devant les enfants. Il narrait si bien qu'il avait rédigé des histoires dont le manuscrit, sans cesse consulté, semblait la bible de la famille : une bible des mille et une nuits. Sauf quand la gronderie s'en mêle, les enfants ne se lassent pas d'écouter ces jolies histoires qui leur font ouvrir de grands yeux, galoper l'imagination, battre le cœur de joie ou de crainte. Tout les intéresse : les costumes décrits, les montagnes traversées, les dangers évités, les précipices et les neiges, les capitales mauresques et les danses espagnoles, les aventures

(1) *Souvenirs de collège.* (*Archives* des Joyeux.)

qui suivent les batailles ou les fêtes d'où sortent des révolutions.

« Ces récits ont bercé notre enfance; je l'y voyais grand comme un Dieu », m'écrivait hier la sœur de Charles. Lui-même, à la mort de sa tante, avait réclamé le mystérieux cahier; il ne voulut plus s'en dessaisir. Il en ferait un livre, disait-il.

Comment ce manuscrit a-t-il pu s'égarer dans le trouble qui s'empare d'une maison après une mort inopinée, quand tout semble indifférent devant l'effondrement suprême, hormis les derniers devoirs à rendre à un frère, à un ami, pour ses obsèques, pour une œuvre inachevée dont on espère reconstituer quelques pages, pour la mise en ordre de ce qu'il laisse écrit de sa main ou de ce qui peut servir à dire sa vie? On l'ignore. Le catalogue de la vente de ses livres ne mentionne rien de pareil et, parmi les reliques de famille, il en était de plus précieuses, comme son premier portrait d'enfant ou le daguerréotype de sa mère qui fut placé près de lui dans le cercueil. Lui-même semble avoir tenu la chose en charte privée. Les lettres où il énumère ses projets, ne font à celui-là aucune allusion. La dernière fois, qu'assis au soleil de mai, nous causâmes littérature, il fut question d'un sujet qui, sous sa plume, eût pu donner un pendant à son *Ulenspiegel*, en faisant traverser, par le même esprit goguenard, la révolution de Brabant, prélude bouffon de la révolution française. Rien ne pouvait mieux servir à compléter les mémoires d'un capucin flamand qui aurait pu lui fournir son héros, que les récits de son aïeul qu'il s'était réservés. Je le vis se reprendre d'enthousiasme; mais il ne parla pas du capitaine des gardes. Un seul mot eût sauvé le manuscrit, il ne le dit point. Le fait est que je viens d'en attendre parler pour la première fois, treize ans après sa mort, pour constater qu'il est perdu.

Ce qu'on sait de son aïeul, après de nombreuses recherches, est peu de chose. Il s'appelait Théod. Cartreul, était né à Avesnes, dans le Hainaut français, en 1751, de Philippe-Joseph et d'Anne-Françoise Chaumety; avait épousé, à Huy, en 1780, Anne Hauteclair, en avait eu deux filles, l'une à

Engis, l'autre à Huy; avait été, croit-on, pendant quelque temps, secrétaire du fameux Linguet qui était aussi revenu d'Espagne; enfin, était entré, en 1800, dans l'administration communale de Bruxelles comme chef d'une division. C'est à ce poste qu'il mourut, le 6 mars 1821, laissant deux filles.

Un des souvenirs de la famille est rectifié ici, car la dame Chaumety, qu'on croyait son épouse (1), avait été sa mère. Mais son érudition est confirmée. Une note de l'échevin de Bruxelles, trouvée dans les archives de la ville, constate, en 1816, qu'il est « d'une santé altérée, très instruit et excellent pour le travail de cabinet ».

L'aventure qui lui avait fait quitter son régiment semble une de ces histoires de froc et d'épée, comme Curtilz en raconte dans ses mémoires sur le même pays, à une époque peu différente (2). Elle n'aurait d'intérêt que si on pouvait la lui entendre raconter lui-même et qui sait si notre écrivain n'en avait pas gardé des échos dans la mémoire.

Quoi qu'il en soit, deux points semblent acquis, justifiant cette recherche, dans un temps où l'on tient grand compte de l'atavisme. Nous savons que De Coster put tenir de son aïeul, sa nature de conteur, et du beau capitaine, cette fierté d'âme et de traits qu'on suppose de transmission aristocratique et qu'il a si bien définie, en la modernisant, lorsqu'il écrivait, en 1871, à une femme aimée : « J'aime le peuple malgré ce goût décidé que j'ai pour tout ce qui se prononce hardiment, élégamment, vigoureusement, et malgré mon goût, plus décidé encore, pour ce qui est doux, délicat, aimant et pur... (3) ».

Son portrait est là, fortement buriné.

Que cette nature soit trempée aux sources brûlantes de la démocratie moderne et dans le génie de la vieille Flandre, il en sortira un artiste de race. Ce nouveau développement, qu'il ne sera plus besoin de chercher dans les arcanes de l'hérédité, va nous apparaître au grand jour. L'écrivain le portera si haut

(1) L'acte de décès de Mme De Coster le dit encore, en 1869.

(2) *Guerres d'Espagne, de Bavière et de Flandre, ou mémoires du marquis de M...*, 1710.

(3) Lettre du 30 août 1871.

qu'il se croira le droit de parler à un ministre en fils de la Flandre : « Cette Flandre, dit-il, que mon instinct d'homme et de poète me porte à aimer, dont le caractère convient à la trempe de mon esprit et qui est pour moi comme une patrie de choix au milieu de la grande patrie belge » ([1]).

V

Son développement artistique s'observe d'abord dans un milieu d'intimité tendre.

Ce qu'il y a peut-être de plus vrai dans les lettres d'amour, c'est ce qui n'y parle pas d'amour. Quand De Coster, en des lettres qu'Elle seule devait voir, parle de ses amis et montre du dégoût pour tout ce qui n'est pas son art, on peut l'en croire.

« J'ai employé aujourd'hui à travailler une force qui, employée à une œuvre d'imagination, m'aurait fait faire des choses prodigieuses. (Lettre n° 42.)

— Pourvu que la science ne tue pas l'art! Je n'ai pas une tête scientifique, moi ! (Lettre n° 73.)

— Et dire que j'endosserai un jour la peau de cet animal (le professeur) ! (Lettre n° 71.)

— Peut-être pourrai-je entrer dans un journal... Et cependant j'ai avant tout l'ambition du beau, et je ne ferai jamais de ma plume un outil. » (Lettre n° 73.)

Après les répugnances, voici les préférences tout en fleurs :

« Je ne t'aime pas autant quand je suis gai. (Lettre n° 29.)

— Il y a dans tout amour sérieux quelque chose de triste, si l'on peut appeler triste ce qui touche de si près au bonheur, (Lettre n° 46.)

— Comme tu étais belle aujourd'hui, tu avais une si fine expression d'heureuse mélancolie. Je t'aime tant ainsi ! (Lettre n° 43.)

— Comme tes deux lettres sont bonnes ! Elles ont toutes deux cette teinte de tristesse délicieuse qui est tout l'amour... (Lettre n° 73.)

— As-tu remarqué dans les beaux livres cette fine mélancolie, cette tristesse recherchée qui touche les fibres les plus secrètes du cœur?... Tout l'art est là. » (Lettre n° 19.)

Quand Émile Deschanel voudra donner des preuves que l'auteur des *Légendes flamandes* « possède à un très haut degré le don du style », un des passages qu'il citera : « N'est-ce point pitié de voir ainsi se perdre ès mort et déshonneur ces

([1]) Lettre au ministre de l'intérieur, sur son projet d'écrire une histoire populaire de la Flandre Brouillon sans date.

douces et claires fleurs de jeunesse? » sera empreint de cette fine mélancolie qui donne au style une de ses plus rares beautés : la grâce.

La *Revue des Deux Mondes* dira de même : « Son livre renferme un sentiment général de grâce et de mélancolie qui est évidemment dû à la seule personnalité de l'auteur ». (1er avril 1858.)

Voilà où allait l'esprit de l'étudiant, et son cœur conspirait avec son esprit.

Ce qui nous attache à ces lettres, outre l'intérêt qu'inspire une douce figure souriante, c'est d'y voir éclore les instincts du poète. Dès son premier cri : « Vous m'aimez!... Mon bonheur est si grand qu'il ressemble à de la tristesse », il sent venir une existence nouvelle : « Moi qui croyais avoir aimé .. je ne savais pas seulement ce que c'était » (1). Et, coup sur coup, jour par jour : « Je ne connaissais pas l'amour (2). » — « Sais-tu bien que nous commençons seulement à vivre!... Je ne me reconnais pas (3). » Si c'est un plaidoyer, il s'y laisse prendre tout entier. Il nous donne bien parfois à croire qu'il a pensé d'abord à des relations passagères avec une spirituelle jeune fille de la bourgeoisie élégante. Mais il s'aperçoit vite qu'il y a autre chose. Les espèces de mémoires qu'il a rédigés par discrétion sous forme de roman, mais où le nom de la jeune fille et le sien lui échappent, plus d'une fois, remplaçant les pseudonymes, ne sont pas suspects ; il ne s'y cache rien à lui-même. Il rapporte ses petits mots d'agacerie, sa jolie moue, sa première lettre, tout ce qui le charme et le fait espérer ; mais il avoue que « furieux de désirs, » il la respectait. Il s'y prend de pudeur pour elle : une robe, qui eût été ravissante dans un salon, le choque à la campagne, la première fois qu'ils se risquent d'y aller à deux ; il pense que « la pudeur est l'aliment de l'amour » et dit qu'il souffre « chaque fois que, hors du délire de la passion, une atteinte y est portée ». C'est là qu'après de longues hésitations, il dira : « Depuis qu'il

(1) Lettre nº 1.
(2) Lettre nº 2.
(3) Lettre nº 3.

a confiance, René aime. » René c'est lui, comme Lucie c'est elle. C'est là aussi qu'il s'écrie : « Quel trésor que ce cœur d'enfant! » et on ne s'étonne pas qu'il dise : « Qu'est-ce que la poésie de l'idéal à côté de celle de la réalité (1)? »

Le rêve fut charmant, les intimités passionnées. Malgré sa brusquerie naturelle, il n'est pas de sentiments délicats qu'il n'y apporte : besoin d'élévation d'esprit, exaltation d'art, larmes délicieuses : « Je te dois deux choses... : les larmes et l'amour de la campagne (2) » ; extases devant la nature : « Tu vas aimer les fleurs à la folie... Tu vas aimer le soleil (3) » ; étreintes muettes : « Je ne t'embrasse pas de bouche, parce qu'il y a de ces moments où c'est l'âme qui étreint la femme aimée (4) ». Le bon sens entre aussi en compte, l'ouverture de l'esprit, la gaîté saine, la vaillance du cœur : « Ma pensée est plus vaste..., mon jugement est droit... Pourquoi? parce que je t'aime (5). » — « Le bonheur, la poésie, la clarté du jugement règnent en maîtres dans mon esprit. Celui qui les y a fait entrer est notre bel amour (6). » — « Nous demandons peu de chose aux autres, tout à nous (7). »

Autre détail qui a bien son intérêt : « L'amour que René a pour Lucie », écrit-il pour lui-même, « lui a appris à être poli et aimant avec les pauvres. » Et il en conclut : « Il a raison de lui dire qu'avant de la connaître, il ne savait pas ce que c'était que l'amour » (8).

C'est une éclosion de caractère.

Que de fois alors n'aspirera-t-il pas à s'assurer par le mariage la liberté de ces belles amours!... « Il faut que tu sois ma femme ; que je ne doive pas te voler un regard ou une parole ou un baiser » (9). Tantôt il souffre de rien cacher à son père et

(1) *Lucie*, IV, 12 février 1853 22 septembre 1853 et 2 mars 1854.
(2) Lettre n° 70.
(3) Lettre n° 4.
(4) Lettre n° 69.
(5) Lettre n° 2.
(6) Lettre n° 140.
(7) Lettre n° 125.
(8) *Lucie*, IV, 2 mars 1854.
(9) Lettre n° 92.

à son frère. Mais qui sait si on ne le fera pas attendre, si on ne les séparera pas. » En parlant, je risque de te perdre (1). » A la moindre indiscrétion, ils se replient dans le mystère : « Une chose qui m'a toujours révolté, c'est d'entendre plaisanter sur les choses du cœur (2). » — « Je ne veux pas que le monde souille de cancans notre bel amour (3). » Un voyage lui arrachera un cri superbe; il attribue l'apathie dont il a souffert en Zélande au manque de ses nouvelles, et il lui dit : « Tu es le battement de mon cœur, chère (4). »

Ce bel amour devait traverser une cruelle épreuve.

Van Bemmel a raconté la vie si courte et publié des lettres et un petit roman (5) d'un de leurs amis. Félix Thyes fut le confident de ces souffrances. Un moment vint où la confiance fut telle entre eux, que la jeune fille n'avait pu cacher à son amant un malheur dont elle avait été victime, à l'âge où l'innocence est un si grand danger. Thyes écrit à De Coster :

« L'aveu qu'elle t'a fait est une puissante garantie pour l'avenir. N'oublie pas non plus que tu lui dois compte de la passion qui la domine... Approfondis ce qui constitue la chute véritable de la femme et ce qui la relève... »

Il insiste en d'autres lettres pleines de conseils. La jeune fille prend la résolution d'aller voir le confident de son bien aimé; alors c'est à elle qu'il écrit « en frère ». Il lui parle de son amant :

« Charles est un noble et bon caractère, une nature puissante, capable de comprendre et de faire toutes les belles et grandes choses. Ce qui lui manque, ce sont ces petites vertus bourgeoises dont, à notre âge, on fait peu de cas et qui, cependant, sont de fortes garanties de bonheur...

« ... Ce ne sont pas là des défauts pour un artiste : ce sont des qualités véritables, parce qu'elles accompagnent constamment de grandes facultés. Mais chez l'homme de sentiment et dans la vie du cœur, elles apportent la souffrance et une agitation continuelle... Cette tranquillité du cœur, sans laquelle il n'y a point de bonheur véritable, c'est vous, Mademoiselle, vous seule qui pouvez la lui donner...

« Ne soyez pas seulement pour Charles la femme adorée, soyez encore la Muse qui inspire, l'ange qui conseille et fortifie... »

(1) Lettre n° 31.
(2) Lettre n° 19.
(3) Lettre n° 10.
(4) Lettre n° 118.
(5) *Marco Bruno*. Bruxelles, 1855.

Loin de l'ébranler, ce drame intime, comme il l'appelle, devait enraciner son idéalisme. Thyes parlait raison; lui, après des cris de sourde rage, son cœur s'exalte : « Tu n'en peux rien .. Tu es bien innocente (1). » — « Tu n'as jamais aimé que moi (2) ». Cette époque maudite, il veut n'y voir que « un long enfantillage » (3), « une longue, une joyeuse, une malicieuse enfance... Maintenant tu es femme et je te prends ta main... comme... pour te conduire à l'autel (4). »

On pourrait penser aussi qu'il cède au désir de conserver une charmante maîtresse, aux « inimitables caresses », aux « élans qui l'enveloppaient comme d'un manteau d'amour (5). » Mais cela n'explique pas tout. Au fond de tout, il y avait l'antagonisme, si chaudement plaidé par Socrate, entre la possession brutale, sans excuse de tendresse, sans prestige de liberté ni de poésie, et cette exaltation de tout l'être entre deux cœurs libres, dans un amour partagé Il se l'est dit du premier jour : « René voyait la différence entre l'amour et la volupté. » Il le dit d'elle aussi : « Lucie montrait qu'elle donnerait tout à René aimant, rien à René n'aimant pas (6). » C'est comme une éducation mutuelle du cœur, où l'amant se complaît, où l'artiste s'intéresse. Dès le premier aveu, il lui écrit : « Je t'ai sauvée, moi; aussi je t'aimerai toujours » (7), et avant de se dire : « René a confiance, René aime » (8), il lui a écrit cette lettre de foi profonde : « Tu seras pour moi un ami, le seul à qui je dirai tout (9). » De ce moment, la moindre coquetterie le froissera davantage; un indifférent la trouve agaçante, il s'en plaint à

(1) Lettre n° 53.
(2) Lettre n° 51.
(3) Lettre n° 51.
(4) Lettre n° 55.
(5) Lettre n° 148. — Bien avant cela, parlant de l'effet que produit sur lui une marque de bonté, il lui avait écrit : « Alors je me livre... tout entier. Léon (Jourez) trouvait de ces paroles, Thyes en a trouvé quelques-unes; toi, tu en as trouvé beaucoup, tu as de ces mouvements que je n'ai vus chez personne, et qui sont, à eux seuls cause de ce que je t'aime tant ». (Lettre n° 19.)
(6) *Lucie*, IV, 2 mars 1854.
(7) Lettre n° 50.
(8) *Lucie*, 22 septembre 1853.
(9) Lettre n° 61, du 5 février 1853.

elle et gronde : « Je t'avais tant demandé de paraître modeste [1]!... L'immodestie dans une femme... c'est une couronne de fleurs qu'elle s'arrache du front [2]. » Mais l'amant, qui si souvent s'accuse d'être brutal, a tous les égards pour son élève ou son initiatrice dans l'art d'aimer. « Toi seule m'as fait connaître l'amour. » [3] — « N'est-ce pas elle qui m'a appris qu'on aime avec le cœur? » [4] Même quand « cet infâme », familier dans la famille, entre chez son père, il n'a pas une crainte; il souffre surtout du contraste : « Lui entre, et moi je suis obligé de ne pas même passer trop souvent [5]. » Un jour, il se défend d'un reproche, avec fierté, avec violence, mais il s'abstient de parler de ses jalousies. Une autre fois, il venait de refuser d'être commissionnaire en vins; il a pleuré auprès de sa mère qui l'a compris : « C'est pour lui un remords de moins. » Il le lui écrit, jette sur le papier des paroles amères et date sa lettre, contrairement à ses habitudes. Mais il ne l'achève pas, écrit au bas qu'il ne l'enverra point [6].

Le plus souvent, il triomphe. « C'est maintenant que je puis dire : c'est pour la vie » [7]. « Ne vois-tu pas que notre amour entre dans une nouvelle phase... que nous nous aimons mieux... Ces larmes, ces prières, ces délires, c'est l'amour qui s'élève » [8]. « On n'est jamais heureux qu'en poétisant [9] »

Il faut l'entendre comparer, non seulement le vice, mais la volupté, le plaisir, le caprice, la passion même, au vrai bonheur d'aimer : « ces heures où la poitrine se dilate, où l'intelligence s'élève, où tout ce qu'il y a de pensées pleines de poésie et d'amour se présente à vous, où l'on songe à l'amour éternel, à l'enfant que l'on aimera, où l'on est au ciel, enfin; car, s'il y a un ciel, c'est bien celui-là » [10]. On sent qu'ils ont

[1] Lettre nº 40
[2] Lettre nº 41.
[3] Lettre nº 94.
[4] Fragment de son journal, copié pour elle dans la lettre nº 58.
[5] Lettre nº 59.
[6] Lettre nº 99, 17 mars 1856.
[7] Lettre nº 80, 29 août 1853.
[8] Lettre nº 82, 24 décembre 1853.
[9] Lettre nº 37.
[10] Lettre nº 65. Voir aussi lettres nºs 26, 46 et 85.

plus besoin que jamais d'idéaliser l'amour, et il serait oiseux de chercher lequel y apporta le plus du sien : « Nous ne sommes complets que l'un par l'autre (1). »

Quand les deux amants se sépareront, la rupture ne pourra durer entre ce poète et la séduisante jeune fille dont il a fait de si doux portraits :

« Je vois trois ans se passer sans que ta conduite ait changé un seul moment, sans que tu aies cessé de m'aimer avec une douceur que toi seule tu as. Quelque mauvais que j'aie été, tu ne m'as jamais dit une parole dure. Quand je te tourmentais, ce n'était pas une méchanceté qui sortait de ta bouche, c'était une plainte, une pauvre plainte bien douce, faite pour attendrir tout autre que l'être brutal que je suis quelquefois. — Ma chambre est si belle, si belle !... Un jour, nous aurons aussi une chambre à nous deux... Ce sera un petit sanctuaire d'amour, de bonheur et de rêverie... » (Lettre nº 79.)

Il a raconté comment il revint à elle :

« Je me croyais fort, affermi dans ma résolution de vivre seul, et chaque jour me rapprochait de toi... Mon voyage en Zélande, la première fougue de travail qui le suivit, tout cela m'empêcha de revenir à toi. Lorsque le train de plaisir partit d'Anvers à Flessinghe, il y avait sur le bateau deux amoureux assis derrière la cheminée, sur l'arrière, et enveloppés de châles et de manteaux. Le jeune homme ne regardait pas la jeune fille, la jeune fille ne regardait pas le jeune homme. Beaucoup riaient d'eux, je me fâchai contre ceux qui riaient. Le coup était porté : je revenais à toi ! » (Lettre nº 146.)

Tout cela, c'est de la jeunesse, la belle et folle jeunesse, mais aussi la jeunesse croyante, aimante, artiste. Dans cette atmosphère plus littéraire et plus élevée, De Coster dut sentir croître et mûrir son talent de fantaisiste, malgré « l'influence crétinisante du grec approfondi et de la philosophie transcendante (2) ».

VI

Que, sous ce charme d'expansion et dans cette trempe de souffrance, son génie ait porté fleur, cela ne fait point doute. Il ne cessera de le lui dire : « A lire ce que j'ai fait alors et ce que je te ferai lire bientôt, dit-il dans une de ses premières lettres, tu verras la différence (3). » — « Il n'y a pas un de

(1) Lettre nº 6.
(2) Lettre nº 73.
(3) Lettre nº 2, 1851.

mes livres où ton portrait ne soit esquissé, dira-t-il plus tard ([1]) », et dans une de ses dernières lettres, il répétera : « Grâce à toi, j'ai eu des inspirations heureuses qui sont le jalon, le premier, de ma réputation ([2]). »

Ses œuvres le prouvent autant qu'il le dit. « Je fais parler Jeanne, comme je pense que tu dois parler », lui écrit-il ([3]). Cette Jeanne est l'héroïne d'une comédie en deux actes qui ne parut qu'en 1863 ([4]) et dont une vieille copie existe, qui remonte aux Joyeux. Il la fait parler de lui :

Nous dansâmes ensemble. Il me parla d'amour
Comme on ne m'avait point parlé jusqu'à ce jour.
Il ne me loua point d'une voix solennelle,
Et je sentis pourtant qu'à ses yeux j'étais belle.
Il ne me peignit point en grands mots son ardeur,
Mais il me demanda, suppliant, une fleur
De mon bouquet de bal. Je choisis une rose
Et je la lui donnai. C'était bien peu de chose.
Il ne me dit qu'un mot : Merci! mais d'une voix
Impérieuse, ferme et si douce à la fois ! ([5]).
Jamais il ne m'a dit : Camille ([6]), je vous aime!
Eh bien! l'on me mettrait au front un diadème
Que l'on ne saurait point à mes yeux m'élever
Comme par ces doux mots qu'il savait seul trouver;
Des mots qui vous font belle, heureuse d'être femme,
Qu'on ne peut oublier tant qu'on se sent une âme,
Qui font qu'on aime un homme et qu'on mourrait pour lui.

Qu'on lise aussi dans l'*Uylenspiegel* du 1er mars 1857, ou dans les *Contes brabançons*, de vives pages de l'*Humble supplique à la comète*, sur les femmes : « Nous leur avons tout permis, sauf d'être elles-mêmes ». Que l'on compare le *Mohammed* des Joyeux au début de *Sir Huygs* des *Contes brabançons*. Le conteur en se corrigeant épargne à son héroïne un trait de duplicité et un abus de la tombe de sa mère; puis, dans la suite qui est ajoutée, une scène est à remarquer : Zuléika, devenue

([1]) Lettre nº 67, 26 juin 1854.
([2]) Lettre nº 143, 1858.
([3]) Lettre nº 24.
([4]) *L'Observateur* des 29 et 30 décembre.
([5]) Ce vers est celui de l'édition imprimée, où l'auteur a réduit ces treize vers et accentué celui-ci.
([6]) Jeanne s'appelle Camille dans la première version.

l'épouse chrétienne du sire brabançon, doit lui cacher une confidence d'amour de sa sœur à lui ; elle esquive donc les questions, feint la surprise, joue l'ignorante :

« Car, dit le conteur, les femmes semblent avoir fait entre elles, et par nature, une façon de pacte par lequel elles s'engagent à se protéger l'une l'autre, envers et contre tous les hommes... Et cela par un amour naturel des faux-fuyants, des ruses, des petites menées obscures... »

Il pourrait continuer sur ce ton ou s'arrêter là, le portrait serait piquant. Mais l'auteur connaît d'autres traits du cœur de la femme, il se complète en gardant le même ton :

« Et aussi par la peur qu'elles ont de voir, là où il ne faut que la délicatesse féminine, de fins sentiments, de tendres soins et quelque peu de malice, survenir tout soudain l'homme, tranchant, grossier, lourdaud... »

L'influence du petit ange sur celui qu'elle appelait son bijou est visible.

Cet idéalisme survivra à leurs amours et ne l'abandonnera jamais. En 1879, dans un manuscrit où il parle de ses œuvres, il cite toutes ses héroïnes, et dit qu'elles sont « des hymnes à la louange de la jeune fille, de la femme, de la mère ». — « Cette note, ajoute-t-il, est dominante dans ses œuvres et caractéristique. (1) »

Même après la séparation, le problème qui les avait fait souffrir lui reste au cœur. La seule allusion à leur rupture se lit dans un manuscrit intitulé : *Naïvetés*. Il se plaint d'un ami capricieux, qui le chicane, au moment où il avait « besoin de bonté », car « il souffrait de ce qu'il venait de perdre une maîtresse aimée, — sacrifice du devoir », dit-il. — « Il est vrai que personne n'en savait rien. » Alors, il s'arrête aux idées de l'homme sur la virginité, « où il entre un peu de vérité, beaucoup d'égoïsme ». Il les résume en un aphorisme assez grossier : « Être le second, c'est ramasser des miettes » ; ce qui lui permettra de dire : « Je plains la femme qui se compare à une table ». Il suppose qu'une jeune fille a succombé sans connaître l'amour, a rompu sans l'avoir inspiré, et longtemps après, rencontre un homme bien différent : « Il est beau, il est jeune, il est délicat, il aime. » — « Elle l'aime, mais jamais elle ne

(1) Longue étude manuscrite sur sa *Légende d'Ulenspiegel*.

sera à lui par le mariage : elle ne veut pas que le monde rie! Elle se donne en secret, elle aime en silence, elle se dévoue, elle souffre, elle pleure. » Puis, il ajoute : « Son caractère, gâté par le premier, *s'améliore* au contact du second. *La poésie y chante!* » C'est toujours l'antagonisme entre la brute et le poète.

Il ne changera pas, dans sa grande légende. Rops l'avait engagé, lorsque son héros serait à Anvers, de ne pas hésiter à le conduire au quartier latin des matelots. Il le fit. Mais, au milieu des rires et des écœurements, des rasades et des voies de fait qu'on y trouve tous les jours, il y célèbre une rare fête qui ne s'y voit qu'une fois l'an : « Aujourd'hui est le jour où l'on aime »! C'est là qu'il jette cette mélancolique esquisse : « Veux-tu que nous chantions ensemble? — Oui, dit-elle, chanson de rire et de larmes. » Le poète mêle aux brutalités de la vie « ce sentiment délicat, comme il dit, en citant cette scène, qui voit autre chose que de la chair dans les baisers même d'une courtisane (¹) ».

Son dernier roman en est encore tout embaumé :

« *Le voyage de noces* — il l'écrit à ses éditeurs — est le roman de deux jeunes amoureux mariés... Tout est scènes d'amour, tout est pris sur nature... Ce doux bonheur, ces bonnes folies, qui n'ont que le tort d'être légitimes, — je ne le dis pas... ce serait trop bête — sont traversés par la jalousie d'une mère avare... »

Après avoir relu ce livre, malgré ses tons brusques de pochade et ses reliefs d'esquisse, je me disais : Où a-t-on fait aussi vivement croire à l'amour de deux époux? Cette lettre est venue me prouver que c'était le but de l'auteur. Que de fois, dans ses lettres d'amour, n'avait-il pas rêvé de mener leur « douce vie d'amants au milieu du mariage » (²)? Il y en a cent sur ce ton, plus charmantes les unes que les autres, tout le *Voyage de noces* est là, vécu d'avance, en secret (³).

Et pourquoi, avant qu'ils ne se séparent, ne nommerions-nous pas la confidente de l'artiste? Leurs jeunes amours ont

(¹) Étude déjà citée sur *Ulenspiegel*.

(²) Lettre n° 35.

(³) « Il a résolu le problème de chanter l'amour heureux... en ménage sans ennuyer ses lecteurs, » disait la *Chronique* du 2 février 1875.

duré huit années ; à chaque crise, il est revenu à elle, elle lui fut fidèle, elle a souffert, elle a aimé, a été bien aimée, a mérité de cet enfant gâté, brusque, inégal, charmant, bon, naïf et tourmenté, des éloges sentis, des confidences d'ami, un amour de poète. Un mystère plane sur leur séparation, « sacrifice de devoir », marqué d'adieux émus : « Votre place reste au plus profond de mon cœur (1). » Depuis longtemps elle n'avait plus sa mère ; vers la fin de 1858, son père meurt, la famille se disperse. Et elle? Qu'est devenu le petit ange? La douce vision a-t-elle disparu? On ne sait qu'une chose : c'était pour toujours.

Lui, on le sait, en versa un torrent de larmes. Sans sa mère, sans sa sœur, il n'eût pas survécu.

Elle avait vingt-cinq ans.

Un hasard m'apprend qu'un ami, un vrai cœur d'or, assista à ses derniers moments. Je le consulte. Il ne savait rien qu'une chose, c'est que, retirée dans la famille de sa sœur, elle y avait été le charme de la maison, et s'éteignait de phtisie lente, sans qu'une plainte eût pu faire deviner qu'elle eût un secret au cœur. Elle avait survécu douze années, assez pour pouvoir lire *Ulenspiegel* peut-être.

Tous les deux maintenant reposent sous la terre. Et pourquoi notre petite histoire littéraire ne garderait-elle pas, discrètement, dans les papiers de l'écrivain — et quelque peu dans ses œuvres — les lettres à Elisa?

(1) Lettre n° 141.

DEUXIÈME PARTIE.

Lorsqu'à la suite de près d'une année où ils avaient vécu loin l'un de l'autre, lui l'ayant « toujours eue présente » à l'esprit, elle ayant « pensé à lui si noblement [1] », il était revenu à elle, De Coster avait écrit à Élisa : « Tout ce que j'ai fait en t'aimant m'a réussi, et ce que j'ai gardé, et ce que j'ai livré au public [2] ».

Ce qu'il a publié nous intéresse d'abord.

Je ne puis m'arrêter longtemps à ses poésies. Il en fit beaucoup, en publia peu, pour les publier les refit de fond en comble, les déguisa en prose, ou n'en garda que des fragments de vers pour céder à la prose la place d'honneur. D'abord, il y avait jeté un premier feu en toute sorte de genres : des nouvelles, comme *Nellah*, comme *Paolo* [3] ; des récits de voyage du Cercle, comme le long poème *l'Excursion ;* un essai de théâtre, qui deviendra *Jeanne ;* une *Lettre de fou* [4], dédiée à sa maîtresse, première idée des *Sirènes ; la Neige*, où il raconte le mariage de la Mort et de l'Hiver [5] :

L'Hiver faucha les fleurs, la Mort faucha les hommes.

(1) Lettre n° 145.

(2) Lettre n° 143.

(3) *Nellah*, *Journal* des Joyeux, II, 41, juin 1849. — *Paolo*, les Joyeux, 31 octobre 1850.

(4) 25 février 1855. Lettre n° 83.

(5) *Revue trimestrielle*, I, 266, 1854.

Une fantaisie dialoguée : *les Ames en vacances :*

> Mon corps, mon gentil corps, je voudrais m'en aller (1).

Des contes d'humouriste, comme *les Deux Chattes* (2) :

> Minette, ta maîtresse est plus chatte que toi.

En 1854 et 1855, il en donna cinq à la *Revue trimestrielle* (3) et, dès le huitième numéro de l'*Uylenspiegel* (4), il y imprimait le *Mercredi saint*, où parlent de jeunes pécheresses :

> Nous ne mangerons plus de pommes,
> O père ! ailleurs qu'en la maison.

On conserve la première rédaction de trois de ces poésies, lues aux Joyeux en 1849 : *Quelques chiens*, *Raison et Imagination*, *les Sirènes*. En la comparant à l'imprimé, on est frappé du grand soin qu'il prend de tout corriger, remanier, compléter. Plus d'un beau vers ou d'un joli trait est de premier jet : sa nature perçait; mais que de trouvailles nouvelles et quelle habileté à mieux faire! On a trois éditions de *Raison et Imagination :* celle des Joyeux, celle de la *Revue trimestrielle*, puis *les Deux Duchesses* des *Contes brabançons*. Deux fois il a remis l'œuvre sur le chevalet. D'abord, il supprime tout le début, plus de soixante vers sur la cour d'une sorte de roi de cocagne, dont quelques vers nouveaux condensent et animent le portrait :

> Dans sa vie il compta plus de baisers donnés,
> De flacons mis à sec et de mois de folie
> Que d'instants de tristesse et de mélancolie.

Dans la dernière version, l'humour s'aiguise : au lieu d'ajouter qu'il était encore vert, le poète rattache es deux traits comme l'effet à la cause :

> Ce qui fit qu'il était à peu près encor vert.

(1) *Journal* des Joyeux, III, 45, 1851.
(2) *Journal* des Joyeux, II, 213, 1850.
(3) *Voici la neige*, I, 226. — *Le Chat*, I, 267. — *Quelques chiens*, II, 262 (*Journal* des Joyeux, II, 57). — *Raison et Imagination*, IV, 279 (*Journal*, etc., II, 51) — *Les sirènes*, VI, 265.
(4) 25 mars 1856.

Alors il passe à son héros, le jeune prince :

Tout le monde l'aimait, et surtout deux duchesses.

Ici, il garde presque intactes les strophes où il nous a présenté les deux rivales :

L'une était blonde et l'autre brune.

Mais, en revanche, quand le prince, devenu roi, veut les épouser toutes deux :

Il fit chercher les lois touchant la bigamie,
Réveilla sur ses bancs toute l'Académie...

l'auteur taille en plein cuir ; un long épisode de la noce est élagué, celui où les académiciens s'enivrent et se querellent :

De sorte que beaucoup roulèrent sous la table.

Ensuite, les dix vers de moralité des deux premiers textes lui semblent terre à terre sans doute :

La morale du conte est facile à trouver.

Il les remplace et se laisse aller à chanter un nouvel hymne à la Fantaisie :

L'imagination, c'est la duchesse blonde,
La folle du logis et la folle du monde !
Pourquoi ne pas l'aimer ? Les fous ont tant d'esprit !
Elle est si belle, elle est si bonne, elle est si gaie,
Montre si blanches dents, l'enfant, quand elle rit !

La poésie déborde de verve :

Peut-on ne pas l'aimer, même quand elle pleure
Sur ses chagrins si gros, si grands que tout à l'heure
Elle ne saura pas plus ce qu'elle en a fait
Que du myosotis cueilli dans la forêt ?

C'est au moment où il est le plus poète qu'il se joue de la poésie et imprime ces vers comme de la prose ; puis il s'oublie, prend ses aises, passe une rime, laisse un vers inachevé ; mais quel enthousiasme :

Tu me poursuis parfois, cauchemar, songe, rêve,
Hallucination ; je n'y vois point de mal.
Sois partout et toujours, chère, la bienvenue,
Que tu sois le démon ou Madeleine nue
Avant son repentir, ou quelque fiction,
Viens, entre, ma mie, entre, Imagination !

Il ne pense plus qu'il s'agit de gouverner un royaume et que la Raison peut y être bonne à quelque chose; il célèbre la fée des beaux livres :

Viens, entre, ma mie, entre, Imagination!

La dernière poésie publiée dans cette revue : *les Sirènes*, porte la même date que la *Lettre d'un fou*, adressée à son amie le 25 février 1855, avec un « envoi » :

Pouvez-vous m'en vouloir, chère, si je vous aime?

Mais quelle différence! L'œuvre semble transformée d'un coup de baguette; à peine l'auteur en garde-t-il dix vers, et la lettre devient un poème en l'honneur des amants du beau :

Chantres de tous les deuils et de toutes les fêtes,
Ceux qui donnent la vie à la toile, ou qui font
D'un bloc de marbre brut un poème profond.

L'alexandrin lui a suffi pour la lettre improvisée. Il y échappe à chaque page, et trois fois reprend la strophe lyrique pour glorifier, chez tous ces fous, la fierté dans la souffrance, le courage de vivre, la force de chanter :

Jouets de toutes choses,
Couronnons-nous de roses,
Rions à nos douleurs.
Faisons de nos blasphèmes
De terribles poèmes
Où brilleront nos pleurs.
Nos lyres sont nos armes;
Si l'art est fait de larmes,
Ces larmes sont des fleurs.

Plus tard, il n'écrira guère que des poèmes de circonstance, parmi lesquels on doit signaler la *Chanson des Blancs-Bonnets de Sambre et Meuse*, mise en musique par Léon Jouret, un ami des Joyeux ; ou une préface pour les chansons de Félix Bovie :

Ici l'on chante, ici l'on rit, ici l'on aime,
C'est l'enseigne de la maison.
. . . .
Ici, le vers court vif, fringant, agile, alerte,
Comme il convient au vers français,
Et l'on ne dira pas que tu cours à ta perte,
O joyeux vers, mais au succès.

Tantôt, c'est une satire inachevée et inédite, dans les *terze rime* de Dante :

Comme un poison subtil, redoutons la pensée !
Moi, si j'avais vingt fils, ils auraient vingt chevaux
Qui, sous les grands soleils et la bise glacée,

Les emportant joyeux et par monts et par vaux,
Devanceraient la flèche et l'oiseau dans les courses ;
Ils n'entendraient jamais parler de leurs cerveaux.

Puis, ce sont deux poèmes lyriques sur la guerre. L'un, daté de 1856 : *Ceux qui sont dessus et ceux qui sont dessous,* oppose le droit des victimes à l'ambition des puissants, des héros, des vainqueurs :

Ils tiennent aujourd'hui, mais demain est à Dieu.

L'autre, *l'Oiseau*, n'a pas de date :

Pensifs, nous écoutions le bruit lointain des armes
S'éteindre lentement, lentement...

A peine ose-t-on croire à la paix :

Et le monde inquiet regarde et doute encore
Si c'est pour bien longtemps que luit le météore.

Tout à coup :

Des ailes ! écoutez le rossignol, l'artiste !

Toute la nature chante, travaille, fait des nids :

Des ailes ! regardez la tendresse des mères.

Et partout :

L'art, le chant, la beauté, l'innocence, l'amour !

Tout dit à l'homme d'espérer :

Des ailes ! le bon Dieu nous donnera des ailes,
Ainsi qu'aux rossignols, ainsi qu'aux hirondelles,
Des ailes pour aller jusqu'à lui, sans effort.

Certes, il aurait pu faire un recueil de ses meilleures poésies, en y mettant cet art de la retouche qui étonne. Il n'y pensa point. Son originalité était dans les légendes.

II

Revenons à son genre favori.

Thyes, entre autres conseils, écrivait à De Coster : « Ne va pas au cabaret! » Je serais bien surpris qu'il ne lui eût pas répondu : « Où veux-tu que j'aille observer les mœurs dù peuple pour les peindre? » Un jour de carnaval, en 1858, il va à Gand, avec Dillens et d'autres artistes. « Le soir venu, écrit-il à Élisa, nous avons tenu conseil : — Qu'allons-nous faire? — Voir le peuple, le peuple surtout. La bourgeoisie est la même partout. Donc, va pour le peuple! (1) ».

Je m'étonnerais fort aussi qu'en cherchant bien on ne trouvât pas un ami qui lui ait déconseillé de tant lire Rabelais, Montaigne (2), le roman du Renard, les *Contes drôlatiques* de Balzac. Sa réponse est dans le style de ses *Légendes :* où donc l'aurait-il étudié? « Le vieux langage français, dit-il, dans une conférence manuscrite, est le seul qui traduise bien le flamand. » C'étaient les mœurs flamandes qu'il voulait traduire : pour le faire en artiste, il voulut vivre à la fois dans la familiarité du peuple et dans l'intimité du seul langage qui pût rendre en français la naïveté goguenarde ou mélancolique du vieux Flamand.

On le voit s'y exercer de bonne heure.

Il reste des feuilles volantes d'un roman intitulé : *Histoire véritable de la belle Marianne.* Une des préfaces qu'il en ébauche met l'enfer en scène. « On vous a dit (mesdames) que c'est l'orgueil qui a poussé Lucifer à détrôner Jéhovah. N'en croyez mie. C'est l'amour. » Donc, une histoire d'amour en français moderne va alterner avec des épisodes de l'autre monde en vieille langue. Une belle scène y est à noter, celle où un boucher à bonnes fortunes, après lui avoir acheté cher sa vache, force une mère brutale à embrasser sa fille. Rien de charmant comme la joie de la pauvre enfant au premier baiser maternel. Il s'ensuit que le séducteur est sûr de cette proie : il attire la mère chez lui, où son aide l'enivre, et court frapper

(1) Lettre n° 147.
(2) J'ai pleuré deux larmes sur mon gros Montaigne. (*Lucie*, 2 mars 1854.)

à la porte de Marianne. « Et il entra. » Sur ces mots, le rideau baisse et l'orthographe change :

« Or çà, dit Guilguiroth (à un chérubin), veux-tu point véoir choses bien plaisantes et prétieuses également ?
— Je veulx, respondit le gentil chérubin.
— Doncques, regarde cy... Que véois-tu ?
— Las ! las ! je véois ung paillard, paillardant dans le logis d'une gente fillette.

Marianne résiste encore, mais le chérubin appelle en vain à l'aide. Le diable s'en joue en le menant près de la mère qui dort dans l'ivresse et qu'on ne peut réveiller ; vers l'amoureux qui se traîne de phtisie d'amour et ne peut courir. Et bientôt l'ange voit le démon entrer en danse :

« Et véit Guilguiroth subitement prendre son bonnet à plume de coq de l'Inde et, le jectant en l'aër, le ramasser de la main... Puys dança, sur la somme part du toict, dance merveilleusement infernale et horrificque à véoir... Il dançoit sus ung pied, pays sus ung doigt, puys sus la teste, puys féit come carpe au soleil, soy retornant le dos, le ventre, de cy de là et touiours s'esclatant de rire. Puys descendit du toict et dança sus l'herbe drue, puys sus la haie du jardin, puys sus les arbres, chesnes, pommiers de court-peadu et aultres... Et touiours s'esclatant de rire très horrificquement. Puys se pourmena par le jardin, en posture maiestueuse et impériale, se grattant l'aureille ioyeusement, puys dança sur le toict comme devant et cria : Guaignée la bataille !...

« Le gentil chérubin pleurant comme nouveau né, remonta ès haults cieulx, cependant que Guilguiroth, le grand diable, soy descendit en terre, sonnant fanfare ioyeuse et battant tabours come veray tabourineur. »

III

On a souvent comparé l'écrivain à un peintre, et lui-même n'en manque pas l'occasion. Ici il prépare et broie ses couleurs. Mais il ne borne pas là sa méthode. Il procède surtout par l'observation dans la vie ou dans les livres du temps, par le croquis, fait sur le vif, des moindres traits, par l'annotation même des mots, sous la dictée des conversations ou des lectures ; il ne ménage rien pour faire cette moisson d'esquisses : aucune dépense, aucune excursion dans les pays les moins hantés ou dans les bas-fonds les plus populaires ; il veut accumuler des documents, s'assimiler les mœurs. Même au sein de ses amours, il a pensé à saisir le vrai. Il y insiste auprès

d'Élisa [1], et on le sent alléché à l'idée de voir « ce qui se passe dans sa petite tête » : « Prends ta pensée au vol et dis-lui : Je te prends pour mon petit Charles. Quels jolis petits oiseaux babillards et chantants ; quels petits anges aux ailes de velours, quels papillons richement nuancés doivent être tes pensées!.. Veux-tu les mettre en cage pour moi, je leur rendrai la liberté [2] ».

Puis, ces matériaux rapprochés comme les pierres d'une mosaïque, classés comme les esquisses préparatoires d'un tableau, il n'en conserve que ce qu'il y trouve de vivant, d'original, de précieux. Vienne alors « la fougue du travail », et l'écrivain a une bonne journée.

« J'ai eu aujourd'hui une excellente, une précieuse journée : ma préface [3] est finie, et chaudement finie... Je me suis passionné pour elle; je l'ai fouillée sans autre distraction que celle de t'avoir vue — et une bonne distraction ; — je l'ai fouillée pendant quatre bonnes heures. Et en quatre heures, quand elles sont bonnes, j'abats la besogne d'une mauvaise, de deux mauvaises et tièdes semaines. Tu peux m'embrasser aujourd'hui... » (Lettre n° 119.)

Ce travail, enlevé d'entrain, ne réussissait pas toujours du premier coup. Au retour de la verve, l'artiste grattait des parties de sa toile, reprenait le dessin, retrouvait le ton. Souvent il faisait copier son manuscrit pour y voir plus clair ; son amie [4] ou sa sœur s'y prêtait avec intérêt. Mais l'épreuve imprimée était surtout décisive, comme la mise en cadre d'un tableau pour une exposition : c'est la dernière fois qu'on peut y retoucher [5]! La passion le reprenait, il biffait sans pitié de longues scènes, taillait dans les chapitres, remaniait « chaudement » de longs passages, et ces pages, dix fois refaites peut-être, mais chaque fois de prime-saut, on les dirait nouvellement écloses. L'art des maîtres est là : faire difficilement des vers faciles, disait Voltaire.

(1) Lettres n°s 24, 26, 27 et 28.
(2) Lettre n° 26.
(3) « Le volume est composé sauf la préface » avait-il écrit, la veille. Lettre n° 118.
(4) Voir les lettres 44, 97 et 114.
(5) « Callewaert — c'est son imprimeur — me permet de faire des corrections sur la toute première épreuve, absolument comme si c'était un manuscrit », écrit-il avec joie. (Lettre n° 113.)

Il y réussit dans les *Légendes flamandes.*

« Ce monde étrange, j'aime à m'y plonger. J'aime l'espèce de folie qu'il faut pour créer dans ce genre. . Je voudrais tant ne marcher sur les traces de personne!... On peut aussi dans ce genre peindre de vrais caractères, de vrais hommes, avoir et montrer du bon sens. Je resterai crânement et fortement ce que je suis... » (Lettre n° 124.)

Il y employait aussi l'esprit critique exercé chez les Joyeux. Ses lettres en témoignent; un concours de poésie l'attire en 1854 : « Quelques vers encore, écrit-il, et tout est fini. Mais je m'aperçois d'une chose : je ne sais pas bien louer un homme. Je parle... bien plus de la Belgique que du roi... (1). » Quand elle a lu le manuscrit, une autre objection lui vient à l'esprit : « Le seizième siècle manque, les guerres de Louis XIV n'y sont pas... Il ne faut pas te faire d'illusions sur le succès (2). »

Pour les légendes, plus le genre le charme, plus il vise à la perfection. La première qu'il se risque à publier en dehors de son journal est celle des *Frères de la Bonne Trogne.* Il a déjà « une bonne réputation inédite », dit-il gaîment (3). Ici, nous sommes loin de *Mariane.* Mais que l'on compare à ce tiré à part le texte des *Légendes :* l'orthographe est rajeunie, l'élision ne s'emploie qu'à bon effet, les transitions sont ménagées pour charme de diction et clarté suffisante, les détails sans vie ont disparu, d'autres sont ajoutés et on a l'impression qu'ils manquaient; et partout l'accent est plus juste, la langue plus ferme, sans que les traits familiers, les tournures du vieux temps perdent rien de leur naïveté naturelle. A la seconde édition, il trouvera encore à corriger, à perfectionner son style dans le même sentiment et avec un goût parfait.

Un petit épisode de sa vie littéraire ne sera pas déplacé ici. La brochure parue, un lecteur de l'*Uylenspiegel* lui offre, si elle s'écoule vite, d'en faire une seconde édition à mille exemplaires, de compte à demi avec l'auteur : « Nous partagerions. » Il y voit « un éloge réel », et — ce qui n'était pas

(1) Lettre n° 85. Il reste de ce poème un premier jet incomplet, daté de 1854.

(2) Lettre n° 86.

(3) Lettre n° 73.

pour lui déplaire — l'amical mentor était un bon boucher d'Ixelles (1).

Pour *Smetse Smee*, lui-même nous fait la confidence de cette œuvre de retouche : « Je travaille à Smetse, le forgeron, et l'ai fait bonhomme au possible (2) », dit-il d'abord. Puis il hésite : « J'ai un peu peur de la fin, qui me paraît être un peu de la charge. Je tâcherai d'y remédier en corrigeant les épreuves (3). » Il faut croire qu'il y réussit, car Deschanel dira « ces merveilleuses et divertissantes aventures, terminées par une invention tout à fait charmante ».

Celle des *Légendes flamandes* qu'il fit après les autres l'emporte sur toutes. Il en trouve le sujet au dernier moment, et c'est un cri de victoire :

« Une légende manquait pour faire de mon volume un vrai volume. Cette légende, je l'ai trouvée. Elle est historique, sublime et vraie. Félicite-moi, le sujet est si beau que, bien traité, il ferait à lui seul ma réputation. Il est inédit et se base sur une ballade flamande populaire. Demain, je traduis la ballade; lundi, je commence la légende. Je suis tout feu pour elle. » (Lettre au crayon n° 111.)

C'est le *Sire Halewyn*. Quelque temps après, il écrit :

« Ce soir, j'ai repassé les 80 premières pages d'*Halewyn*. Il y a encore des longueurs. Mais je ne puis me croire moi-même aujourd'hui : je ne suis pas assez vivant. » (Lettre n° 115.)

« J'ai travaillé en rentrant, j'ai travaillé encore ce soir, j'ai eu un peu de fièvre, mais qu'importe ! Je veux bien être malade, s'il le faut, mais réussir. Je me guérirai après. J'ai encore demain et peut-être un peu après-demain à travailler à *Halewyn*... Je n'ai pas été assez sévère envers moi, ce soir; je me suis laissé aller à l'émotion, aux larmes, comme si j'en lisais un autre. Demain, il me faut être plus froid. Je dois être à moi-même un plus terrible juge. » (Lettre n° 116.)

Il avait dit déjà :

« Je suis de ceux qui savent attendre. On ne sait pas ici quel long travail il faut à celui qui veut refaire son intelligence, entrer dans le bon, le vrai et le juste, se soustraire à l'imitation, être original enfin. » (Lettre n° 109.)

Maître de son genre et tout de feu pour un beau sujet, il fit le chef-d'œuvre de ce livre : ses larmes ne le trompaient pas.

(1) Lettre n° 100.
(2) Lettre n° 110.
(3) Lettre n° 117.

Lui-même, parlant d'un article du *Charivari* du 18 février 1858 :

« Il est très bien fait, écrit-il à Élisa, mais je ne sais pourquoi ces gens tombent toujours sur *Smetse Smee* et si peu sur *Halewyn*. C'est *Halewyn* que Rousseau préfère, Pirmez aussi, Adolf (Dillens) aussi, etc., et moi aussi. Et toi ? » (Lettre nº 147.)

Quelqu'un ayant dit de sa première légende qu'il l'avait « prise dans un vieux livre, » il s'indigne avec la même ardeur qu'il met à se corriger. Oubliait-il les Joyeux ? Non. Mais ce temps lui semblait passé avec son apprentissage. C'est lui seul désormais qui, pendant son travail, sera pour lui-même un juge terrible et sûr. Quoi qu'il en soit, il a voulu répondre. Il a envoyé à ses collaborateurs le livre où est la légende :

« Elle y est en français et en mauvais latin ; le français est *moderne* et la légende en elle-même est bête... J'ai cru pouvoir la traduire en français du moyen âge, y ajouter des épisodes et dessiner plus nettement les personnages. » (Lettre nº 101)

Veut-on vérifier sa manière ; il suffit de comparer la vieille *Chanson d'Halewyn* à sa légende. Le moindre trait d'esprit ou de grâce est resté intact sous sa plume : il n'était pas homme à sacrifier ou à remâcher des perles. Le surplus, le fumier ramassé avec ces bijoux, a disparu. Mais l'auteur a revécu les personnages, rempli les scènes, reconstruit le drame, animé la couleur, et l'ancienne chanson est devenue une légende, la vieille esquisse un tableau. Lui-même se juge et crée.

IV

Van Bemmel, parlant de l'illustration des *Légendes*, félicitait l'auteur d'avoir pu réunir, comme « dans une même galerie », des talents d'artistes si divers. Cela nous annonce une autre sphère où se plut l'écrivain.

De Coster se mêla à la société littéraire de son pays. Mais il eut toujours une préférence pour les artistes. Ils étaient sept à illustrer les *Légendes flamandes* et six pour les *Contes brabançons*. Quand paraîtra *Ulenspiegel*, ils seront vingt. Il a raconté ses impressions au premier groupe de peintres qu'il rencontra,

Dillens et autres : « Ah ! dis-je..., voilà des hommes ! C'est là qu'est la bonté, la franchise, le dévouement. » Il sait bien qu'il eut vite à en rabattre, mais il gardera toujours intérêt à ces relations, plus familières entre gens qui ont les mêmes tendances, les mêmes « faiblesses » et un autre art. Dès 1851, Félicien Rops était entré aux Joyeux, où il trouvera l'éditeur et le rédacteur en chef de son journal illustré. De Coster était déjà l'intime de Dillens, « le premier homme de cœur que j'ai rencontré, écrit-il, et cachant sa faiblesse envers ses amis sous une apparence de rudesse (1) ». Dillens avait dans son atelier un choix de vieux livres flamands. Il ira plusieurs fois avec De Coster en Flandre et en Zélande. C'est lui qui attachera le grelot pour les gravures des *Légendes*. L'auteur annonce avec joie à Elisa que le dessin de *la Dent de fer* est achevé pour les *Frères de la Bonne Trogne* : « Mon volume sera magnifique d'aspect (2) ! »

Avec Rops, comme avec Dillens, l'entente est complète, sauf les nuances, comme il convient entre esprits libres, et avec le même « mépris des pudeurs mesquines », comme dira Lemonnier sur sa tombe. La poésie et la peinture aiment ces échanges d'idées, où chacun gagne. Dillens se passionne pour la Zélande, et ses tableaux zélandais, ses meilleurs, figureront dans *la Zélande* de son ami, que publiera *le Tour du monde*. Rops avait fait pour les *Légendes* deux eaux-fortes, et il retenait, dans la seconde édition, « pour lui tout seul les illustrations de ce bon Smetse Smee » (3). Pour les *Contes brabançons*, il fit le menuisier d'art : *Christus*, d'un vif sentiment populaire. Quand De Coster rédigera une note pour le ministre, il dira que le concours de Rops à l'illustration de sa *Légende d'Ulenspiegel*, a été stipulé « comme nécessaire » dans les lettres qui servent de contrat avec son éditeur : « Ce serait une bêtise que de le faire paraître sans la collaboration de Rops (4) ». Le 2 juin 1866, il écrit au ministre une sorte de

(1) Lettre n° 146.
(2) Lettre n° 118.
(3) Lettre sans date.
(4) Note au sujet de l'*Excellente chronycke*.

rapport sur ses projets littéraires : *Ulenspiegel* ne paraîtra pas avant le 31 décembre 1867, dit-il, parce qu'il veut « attendre que Rops, en illustrant l'ouvrage..., en fasse un chef-d'œuvre... » Quand le livre parut, ils étaient dix-neuf à l'orner de trente-deux eaux-fortes.

Ces relations ne devaient s'arrêter jamais. En 1858, il va voir Wiertz, qui a lu et qui aime ses *Légendes* (1), et il raconte à Élisa cette visite dont il se souviendra quand il fera de Satan, « qui est orgueil », un « homme beau et nu » (2). Pour publier son voyage en Néerlande, il dut encore s'entourer d'artistes ; sa jeunesse d'impressions est toujours là quand il présente à ses éditeurs parisiens de nouveaux talents, de jeunes amis : « Mellery est enchanté de ce manuscrit, qu'il a lu. Il prétend l'illustrer sur place... et nous donner une série d'illustrations qui seront charmantes et très originales (3). »

Ici, c'est fraternisation et maturité qu'il faut dire. Avec les *Légendes flamandes*, l'écrivain était entré dans ce qu'il était désormais en droit d'appeler son art.

V

Les *Légendes flamandes* eurent un franc succes. L'*Indépendance belge* avait alors parmi ses collaborateurs littéraires un proscrit français, ancien professeur de la Sorbonne, érudit et spirituel dans ses écrits et ses conférences, Émile Deschanel. Le 29 septembre 1857, il annonce le livre et en fait un si bel éloge qu'il parut à l'éditeur parisien Hetzel, réfugié aussi en Belgique, contenir « les éléments d'une préface » qui permettrait de le présenter au public français. Deschanel revit son article, en retrancha des remarques de linguistique, y ajouta des considérations littéraires, et le livre, ainsi complété, fut remis en librairie. L'illustration aussi en avait été enrichie. Deschanel n'avait annoncé que des eaux fortes d'Adolf Dillens ; la *Revue trimestrielle* du 1er janvier 1858, où Van

(1) Lettre n° 128.
(2) *Légende de Thyl Ulenspiegel*, l. I, ch. 79.
(3) Lettre à M. Templier, 1876. Brouillon.

Bemmel en fait un éloge médité, le dit illustré de douze eaux-fortes et nomme les artistes : Dillens, De Groux, Rops, Schampheleer, Roffiaen, Van Imschoot, Van Thoren. C'est l'édition que nous avons tous lue alors [1].

Le feuilleton était enthousiaste. Deschanel préférait le style des *Légendes* à celui des *Contes drôlatiques* de Balzac, félicitait l'auteur de n'avoir pas eu recours, comme lui, « au leurre de l'orthographe surannée », louait sans restriction, une à une, chaque légende et allait jusqu'à dire : « Plusieurs passages sont du Rabelais réussi... L'auteur possède à un très haut degré le don du style... Rabelais ni Montaigne, en leurs meilleurs moments, n'eussent pas mieux dit. J'ajouterai même que ce dernier trait sent quelque peu son Lucrèce et son Homère... »

La préface abordait d'autres points : l'histoire, où l'auteur a montré des connaissances de costume et d'ornement, avec l'intelligence morale des époques; l'invention de types nouveaux, de caractères pris dans le peuple flamand et d'une vie tellement locale que « bien qu'écrites en français, dans une langue pure, maniée habilement, les *Légendes*, traduites en flamand, paraîtraient sans doute être l'œuvre originale ». Enfin, « M. De Coster n'a pas cherché ses modèles hors de chez lui. C'est là un grand bien, un élément de force et de talent, etc. ».

Rien ne répondait mieux aux visées de l'auteur, qui, du premier livre, se voyait compris dans ce qu'il aimait le plus de son art.

[1] Cette seconde mise en vente du livre soulève deux questions de bibliographie. La première édition, avant la préface de Deschanel, est introuvable. En quoi différait-elle de celle qui produisit pour la première fois la préface de Deschanel et dont j'ai pu voir un exemplaire? S'il faut en croire l'en-tête du feuilleton de l'*Indépendance*, la première n'aurait eu que des eaux fortes de Dillens; et, d'un autre côté, De Coster parle à Élisa (L. 118 et 119) d'une préface faite par lui, qu'il a fouillée. J'ai cité ce passage page 36. On comprend qu'il ait supprimé cette préface pour mettre en vedette celle de l'écrivain français. Mais qu'est devenue la sienne? On n'en sait rien On doit supposer aussi qu'il profita de la bonne fortune pour compléter l'illustration, que Van Bemmel déclarait aussitôt composée de douze eaux-fortes, en nommant exactement les artistes, et qui contenait, comme j'ai pu le vérifier, deux dessins pour *les Frères de la Bonne Trogne*, deux pour *Blanche, Claire et Candide*, quatre pour *Halewyn* et quatre pour *Smetse Smee*. (Paris, Michel Lévy, et Bruxelles, Méline et Cans, pp. IV et 252.) Cette édition diffère de celle de 1861, en ce qu'elle n'a aucun en-tête de chapitres.

Pour que rien ne manquât à la sensation que, selon Van Bemmel, ce livre devait produire, la *Revue des Deux Mondes* abondait dans le même sens, le 1er août 1858 :

« L'auteur possède éminemment l'intelligence morale du pays et de l'époque où il place ses récits. Il a su, avec un rare bonheur, exprimer la spécialité de son sujet. C'est bien là le moyen âge... Mais c'est de plus le moyen âge flamand. »

Van Bemmel avait dit que De Coster avait « su être original dans cette vieille langue déjà si originale par elle-même » et que, « pour s'assimiler ce style et y avoir ses coudées franches, il fallait plus que de l'intelligence et de l'étude, il fallait un certain instinct de la forme qui n'appartient qu'à l'artiste ». La *Revue des Deux Mondes* dit à son tour :

« Derrière les spécialités de tournure et de style que lui imposait un pareil ouvrage, M. De Coster laisse deviner son propre style, et ce n'est pas à son désavantage. Son livre renferme un sentiment de grâce et de mélancolie qui est évidemment dû à la seule personnalité de l'auteur. »

Dans quel pays, à quelle époque, une œuvre ainsi appréciée n'aurait-elle pas fait la fortune d'un écrivain?

VI

De Coster n'ignorait pas les difficultés de la carrière, surtout dans les petits pays étouffant sous l'influence d'un grand centre littéraire de même langue :

« Au peintre qui réussit un tableau, d'autres tableaux sont à l'instant commandés, avait-il écrit. Je réussis quelque pièce de vers, quelque morceau de prose, rien ne vient pour cela, et je dois recommencer la même vie de luttes. » (Lettre n° 102.)

Les *Légendes flamandes* eurent une deuxième édition en 1861 [1]. Leur succès avait déjà donné à l'artiste, non pas des

[1] (Bruxelles, ve Parent, et Paris, Michel Lévy, 238 p.). On en trouve deux différents genres d'exemplaires : l'un illustré de neuf eaux-fortes, les mêmes, sauf quelques-unes, que dans la première; l'autre sans illustrations et sous un titre général : *Collection de romans nouveaux*. La couverture, illustrée, reproduit le frontispice de la première édition et, au verso, *la Dent de fer*, par Dillens. De Coster en profita pour l'embellir et la corriger. Chaque chapitre y prend un titre en lettres gothiques, et la seconde légende, publiée d'abord d'une pièce, est divisée en dix parties, dont chacune a son en-tête. Le style aussi est revu comme l'auteur s'y entendait.

moyens de fortune, mais d'études; non une position, mais des loisirs, avec le pain assuré. Deschanel l'avait montré supérieur à Balzac pour le sentiment du vieux langage. On crut l'artiste archéologue. En 1860, il était nommé « employé de la commission royale chargée de la publication des lois anciennes », dont le bureau était annexé aux archives du royaume. C'eût été évidemment se tromper de prendre le romancier pour un historien et le fantaisiste pour un paléographe. Mais nos archives sont aussi une mine de trésors historiques, et il pourrait en tirer parti. Le ministre l'avait bien entendu ainsi, on put le croire. L'artiste ne serait pas sans se rendre utile, mais c'était plutôt une sinécure qu'on lui donnait, dans un milieu où l'on sent, pour ainsi dire, palpiter sous ses doigts la matière de l'histoire.

L'auteur des *Frères de la Bonne Trogne* s'était fait aussi une seconde langue maternelle du vieux français, et il savait « le flamand, dit-il, l'ancien, un peu mieux que le nouveau (1) ». Mais l'art de déchiffrer les paperasses et d'analyser des chartes ne lui allait pas à la cheville : il le traita, dit-on, de son haut. Là encore, après quatre ans de lutte, il donna sa démission (1864). Et quel joyeux deuil il dut porter des archives comme de la banque! Les rêves de mariage aussi avaient été enterrés : il lui restait ses deux duchesses : le Bon Sens qui observe et la Fantaisie qui crée.

Il s'était « employé » aux archives à étudier le XVIe siècle, pour une œuvre d'artiste. En attendant, il avait publié les *Contes brabançons* (1861).

Quand on s'arrête, incertain et troublé, devant la séparation des deux amants, ce livre apparaît comme un effort du poète pour se rattacher à l'avenir par ce qui lui restait de meilleur du passé, en reprenant ce qu'il gardait d'inédit des œuvres qu'il avait esquissées lorsqu'il disait presque chaque jour à Élisa : « Tout ce que je fais est en vue de toi. »

Les *Contes* sont écrits en français moderne. On l'attendait là. Mais en renonçant au vieux langage, il n'avait pas aban-

(1) Lettre à M. le secrétaire de la commission de publication des anciennes lois (1860).

donné les qualités qu'il lui devait. Il serait injuste aussi de dire qu'il ne réussit qu'à moderniser son style. Il y a là des fantaisies vives d'allures, où son genre s'applique à la satire; puis deux romans, dont l'un, dans sa dernière partie, l'autre dans son ensemble, contiennent une manière singulièrement persuasive de peindre l'amour, en dehors des lieux communs, dans une vérité pittoresque. Ces amants-là vivent et s'aiment. On sent à quelle époque de sa vie ces nouvelles ont été conçues et écrites.

« Ces qualités étaient bien à lui sous cette parure d'emprunt. Les voici fraîches, vives, gracieuses, naturelles. Voici la verve, voici l'originalité, voici l'artiste, le fantaisiste, le poète. »

La *Revue trimestrielle* parlait ainsi (1) et j'eus le plaisir de lui voir reproduire l'article dans l'*Uylenspiegel* (2), comme il l'avait fait pour le feuilleton de Deschanel (3).

Ce que la vente de ce livre put lui rapporter, cependant, n'allait pas jusqu'à remplacer ses honoraires d'archiviste. L'écrivain se retrouvait dans la même situation qui lui avait fait écrire à Élisa huit ans auparavant : « J'ai résolu de travailler et de beaucoup travailler, de toutes les manières, afin de refaire notre petite fortune qu'on a bien un peu entamée à cause de moi (4) ». Aussitôt, il s'efforce de se créer des ressources nouvelles. Il a énuméré deux fois (5) les œuvres qu'il pouvait successivement livrer à l'impression. C'est *Jeanne* « un vaudeville en vers » qui parut en 1863, — encore un lambeau de son cœur. — Ce sont : *la Tour de Jef*, qui ne parut que plus tard (6); *les Bohémiens*, publiés dans l'*Uylenspiegel* (7); l'*Histoire d'un menuisier*, qui doit être le *Christus* des *Contes brabançons;* d'autres qui ne paraîtront jamais, car il n'en reste que des fragments, et, avec son pro-

(1) T. XXXI, p. 357.
(2) 4 août 1861.
(3) 1er janvier 1858.
(4) Lettre n° 131.
(5) Lettre au ministre du 2 juin 1866 et note sans date sur l'*Excellente chronyke*.
(6) *Revue de Belgique*, t. VI, p. 81, 1870.
(7) Tiré à part in-12, imprimerie Parent. 16 pages, sans date. Bibliothèque de l'Académie. Non renseigné dans la *Bibliographie nationale*.

cédé de retouches, toute édition posthume de légendes semble impossible : « *Mary et Jack*, 200 pages » dit-il (1); l'*Histoire d'une abeille* (2), *le Cheval du colonel* (3); enfin, il nomme un roman qui devait paraître après *Ulenspiegel : le Voyage de noces*. Les manuscrits seraient prêts à temps; mais des manuscrits ne s'achètent pas en Belgique; tout au plus peuvent-ils servir à justifier quelques subsides. Chose assez maigre que les subsides de l'État; ceux qu'il reçoit sont d'ailleurs absorbés, et au delà, par ses recherches et ses voyages pour sa grande légende. Un cours d'histoire à l'institut Rachez lui est utile et aussi e secrétariat du Dr Moeremans, qui lui est enlevé lors d'un séjour à Paris. Il pense à des conférences, en donne sur ses sujets favoris dans nos diverses villes. Mais les conférences ne sont possibles qu'en hiver, et l'été ramène les mêmes préoccupations (4). De nouveaux projets passent dans l'imagination du poète. C'est une traduction de l'*Excellente Chronycke van Vlanderen*, dans le vieux français qu'il adore. « N'est-ce pas une entreprise utile?... Quel inconvénient peut-on voir à payer à un traducteur le prix de son travail? M. le professeur Altmeyer veut bien se charger d'en faire la préface » (5). Ce sont les *légendes de la Campine*, qui seraient « encadrées dans une description des mœurs et usages, si charmants dans cette partie du pays, primitive encore sous plus d'un côté (6). »

Il préfère cela à la position qu'on lui reproche d'avoir quittée, aux archives : « Elle n'était pas tenable et elle était sans avenir (7). » Un jour, devant un cortège de grands dignitaires de la Cour, il avait écrit à Élisa : « Il est beau, il est bon pour l'homme d'être fier et libre, dût-il rester pauvre (8). »

L'avenir pour lui était dans sa grande légende.

(1) Il en reste deux fragments.

(2) Il en reste quelques pages.

(3) Inconnu.

(4) « Mes conférences à Anvers, Gand, Bruges, Ypres, Tournay, Hasselt, etc., m'ont donné quelques ressources cet hiver, mais voici l'été... ». Note sur l'*Excellente Chronycke*.

(5) Note pour le ministre relative à l'*Excellente Chronycke*, 1866.

(6) Copie d'une lettre au ministre, 2 juin 1866.

(7) Note au sujet de l'*Excellente Chronycke*.

(8) Lettre no 139, 1858.

TROISIÈME PARTIE.

I

L'*Ulenspiegel* de Ch. De Coster était attendu comme une grande œuvre, avec la franchise des amitiés viriles. Il ne doit plus rien publier que de digne des *Légendes flamandes*, tel est le cri général. Hetzel lui renvoie un roman avec une lettre qu'il conserve en écrivant sur l'enveloppe : « Lettre précieuse ». Le même conseil doit lui avoir été donné pour *le Voyage de noces*, et un ami d'université lui refuse, pour le *Précurseur*, *la Tour de Jef*, qui ne paraîtra qu'après *Ulenspiegel* et après correction [1]. Alph. Van Camp justifie son refus.

« Vous êtes resté un temps fort long sans rien offrir au public... Vos amis s'inquiètent, on les rassure par l'annonce d'un volume nouveau, qui vaudra au moins ses aînés. Qu'il ait le même succès, votre réputation est faite... Maintenant, vous m'offrez un manuscrit et vous me dites : Imprimez. Mais réfléchissez que l'importance de cette publication est énorme; elle peut compromettre celle d'*Ulenspiegel*. » (8 novembre 1865.)

De son côté, Rops lui écrivait :

« Je n'ai pas envoyé ton conte, 1° parce que Mérimée enverrait sa *Columba*, qui vaut mieux que *la Tour de Jef*, au *Journal pour tous*, que le *Journal pour tous* refuserait *Columba* et prendrait le dernier roman de M. Stapleaux, ce en quoi M. Stapleaux et le *Journal pour tous* sont dans le vrai. » (Lettre sans date.)

L'œuvre ainsi attendue parut dix ans après les *Légendes flamandes*. Elle suscita des enthousiasmes d'artistes et des objections de critiques.

[1] *Caprice de femme*. *Revue de Belgique*, octobre 1870.

S'il est un livre où l'auteur ait prodigué toute sa fantaisie, tout son procédé, tout son art, c'est la *Légende de Thyl Ulenspiegel.* Ses amis rédigeaient sous le nom du vaurien flamand un journal comique; lui, sous ce nom, voulut faire « le roman du XVIe siècle », dit-il, le poème historique du génie de la Flandre, peut-on dire.

Il avait déjà mis au pilori du rire la tyrannie d'Espagne, dont la rancune renaissait avec notre histoire, notre poésie et notre peinture, et se marquait alors, avec tant de tableaux, de romans et de drames, par le fougueux enseignement d'Altmeyer, un livre de N. Considérant sur la révolution du XVIe siècle, l'édition des œuvres de Marnix, et bientôt la traduction de Motley [1] C'était dans *Smetse Smee.* Les trois démons que le bon forgeron bat comme le ferait Ulenspiegel sont l'inquisiteur Hessels, le duc d'Albe et Philippe II. On a vu qu'il se plaignait à Élisa de son dénouement et se promettait de faire mieux. Voici l'invention qu'il trouva, « toute charmante », selon le mot de Deschanel : Puisqu'il a vendu son âme, Smetse, c'est naturel, attendra aux portes du paradis, que Mr Saint-Pierre refuse d'ouvrir. Sa femme, survenant, y est reçue d'emblée et sollicite Christ, qui interroge le pécheur. Qu'a-t-il fait pour racheter sa faute? Trois fois la réponse ne suffit pas à la verve comique. Avoir combattu pour la libre conscience, — avoir été généreux aux pauvres, — avoir toute sa vie besogné avec joie, — c'est bien, ce n'est pas très bien. Enfin le forgeron : « J'ai battu autant que j'ai pu les méchants fantômes de Hessels, du duc d'Albe et de Philippe deuxième, roi d'Espagne. » « Ah! c'est différent! Smetse, dit Monseigneur Jésus, ceci est très bien. Je te baille la permission d'entrer en mon paradis. »

Ulenspiegel est l'épopée de cette rancune populaire [2], qui s'y satisfait en des inventions « merveilleuses et divertissantes » et

(1) Considérant date de 1851, Marnix de 1857, et Motley paraîtra en 1859.

(2) La *Revue des Deux Mondes* avait dit : « Le souvenir de la tyrannie espagnole, la haine des Flamands contre Philippe II, y sont développés avec la force et la profondeur que leur donne l'expression populaire dans son apparente naïveté. Il y a dans ce récit comme une inspiration de Marnix de Sainte-Aldegonde. »

en des scènes largement historiques. Jamais l'auteur n'apporta autant de soin dans la composition d'une œuvre. Maître de la seule langue qui y convînt, il mit dix années à se rendre maître de son sujet, en se familiarisant à la fois avec le XVIe siècle et avec l'esprit des Flandres, — revenant sans cesse des lectures de vieilles chroniques aux voyages dans les pays où s'est joué le drame des Gueux ; faisant siennes les tabagies flamandes et les auberges zélandaises, autant que les chroniques de Van Meteren, lues jusqu'à dix fois, comme Jansénius avait fait pour saint Augustin ; complétant l'ancien petit recueil de fabliaux qui porte le nom d'Uylenspiegel avec les feuilles peinturlurées représentant les aventures de *Lamme Goedzak* (1) : la Bibliothèque bleue avec les imageries d'enfant ; consultant les musées et les bibliotheques, les cabarets de villages et les foires des Pays d'en bas, et arrivant à vivre à la fois en plein XVIe siècle et en plein « cœur de Flandre ».

Deschanel l'avait mis en garde contre les dangers du pastiche. De Coster avait prétendu parler, pour son compte, une langue à lui. Rien ne le dissuadera de s'en servir encore pour son épopée en prose ; mais il l'épure autant qu'il peut et n'entend pas qu'elle sente d'autre terroir que le sien.

La langue française du XVIe siècle et du commencement du XVIIe, dit-il dans une conférence manuscrite, était une riche palette où abondaient les termes populaires, rudes, grossiers parfois, mais vigoureux, pleins, sonores, *et rendant bien en langage la pensée de l'artiste*. Le peuple y tenait la première place, avec son rire caustique, sournois, profond, avec ses dictons et ses proverbes, qui pour la plupart étaient autant de vérités. Il y avait place, dans cette langue, et pour les nobles pensées et pour le noble langage, et pour les sentiments naïfs et pour les sentiments délicats, comme pour la rudesse de certaines situations de la vie. Pleine d'inversions charmantes, cette langue superbe se prêtait à la traduction presque littérale de toutes les langues... (2).

Ceci est dit en général, car il fait une conférence historique. Quand il s'agira de lui, il sera plus net :

(1) Cette feuille d'images, grossières et coloriées, est composée de vingt sujets, ayant chacun une devise de deux vers, en flamand et en français, qui racontent l'histoire d'un mari réduit au rôle de servante de sa femme. Elle est intitulée : *Lamme Goedzak — Le Bon Guillaume*.

(2) *Époque moderne. — L'aube dans la Renaissance.* — DU VIEUX LANGAGE FRANÇAIS. (Pages détachées, fol. 80-83.)

Il semble même que cette langue du XVI[e] siècle, *très rajeunie,...* soit la seule qu'il ait trouvée pour peindre exactement ce qu'il sent. Cette langue lui appartient en propre. Il a beaucoup étudié les vieux auteurs et les peintres aussi — toujours l'union des deux arts, — mais il les a digérés, faits siens. De là ce vocabulaire riche d'expressions, ces scènes comiques où l'on retrouve le rire et le débraillé de Jean Steen, ces scènes héroïques menées avec la fougue de Rubens, ces sabbats vertigineux à force de sève, qui ne rappellent rien ni personne... (1).

C'est de lui-même qu'il parle ainsi avec la confiance de son droit, et autorisé par la presse de son pays et de la France (2).

De Coster ne voulut pas abandonner cette bonne palette d'artiste. Il déploya ses couleurs dans toute son originalité pleine de contrastes : la brusquerie et la délicatesse, les grosses gaîtés aux yeux ahuris et le rire « glacé de mélancolie »; les bonhomies heurtées et les duretés de manière ou de style, en rapport avec « la rudesse de certaines situations de la vie », puis des naïvetés d'idée, des éclosions de sentiment, de ces belles façons de bien dire toute chose, qu'admirait Montaigne, et de ces grâces de tristesse délicate que De Coster adorait dans l'amour et dans l'art.

Le premier livre, composé d'une série d'épisodes variés où se dessinent parallèlement les deux principales figures du drame : Ulenspiegel et Philippe II, l'esprit de la Flandre et son bourreau, forme un drame complet qui court au but en suivant une large voie d'intérêt. Le sujet s'y pose nettement. Le trivial héros se livre à ses farces jusqu'à ce que son père soit brûlé par l'Inquisition et sa mère torturée : trempe terrible d'un vaurien ! Alors il passe aux Gueux. « Les cendres de mon père battent sur mon cœur ! »

L'idée est simple, elle sert à placer naturellement en plein XVI[e] siècle le protagoniste des fabliaux du XIII[e], et donne à l'œuvre l'unité grandiose.

Les quatre livres suivants rendent les tiraillements, le sac-

(1) *La Légende d'Ulenspiegel.* Étude manuscrite, fol. 5.

(2) Ce sentiment d'une littérature belge éprise d'art flamand a fait que M. Busken-Huet, le trouvant à un moindre degré ailleurs, dans nos deux langues, a intitulé un livre : *la Terre de Rubens.* Il y avait négligé l'auteur d'*Ulenspiegel*, je le lui ai reproché. Il lut aussitôt ce livre et m'écrivit : « Les Hollandais ni les Flamands ne possèdent aucun ouvrage sur le XVI[e] siècle dans les Flandres qui puisse soutenir la comparaison avec l'œuvre principale de De Coster ».

cadé, le débraillé à la Jean Steen d'une révolution populaire et des allures d'un espion qui la sert. L'auteur y prodigue la peinture de ces mœurs qu'il a étudiées jusqu'à l'identification. Les escarmouches et les reconnaissances de Thyl et de Lamme, recrutant des soldats, déjouant des complots, fondant des balles, portant des messages, des mots d'ordre, mettant à mort des traîtres, protégeant l'impression des bibles et la fuite des suspects, y alternent avec des scènes de mangeailles pantagruéliques, d'étourdissantes buveries, de « joyeusetez » charmantes, qui sont parfois peu chastes. L'écueil du sujet était là; l'auteur, qui avait perdu son amie et qui n'adressait pas encore ses lettres d'amour à la villa d'une belle Flamande, semble s'y jeter à corps perdu. On le lui a reproché. Mais que de scènes d'une rare délicatesse de sentiment, d'une pudeur exquise, d'une mélancolie touchante rétablissent l'équilibre et maintiennent l'harmonie d'une œuvre de pure beauté artistique!

Ce qu'il faut admirer sans réserve dans cette richesse d'ensemble, c'est l'intarissable variété. De tous les éléments du sujet, il n'en est pas un dont il ne tire une série d'épisodes qui se renouvellent sans se ressembler. Voyez l'histoire : après les scènes d'enfance de Philippe II, pour l'abdication de Charles-Quint, c'est une vision de Nele; pour l'entrevue de Termonde, c'est Thyl aux écoutes dans une cheminée; ailleurs, ce seront des lettres royales du fils et du père; et voici des formes nouvelles : un grand acte des États-Généraux prononçant la déchéance de Philippe II, une chanson pour le départ du duc de Sang : « Vive le Gueux ! », une ballade sur la déconfiture du duc d'Anjou; et pour mettre en cause la défection des Malcontents, la chanson des Traîtres.

La torture devait rester presque en permanence dans ce livre comme dans l'époque : chaque fois elle revient sous d'autres aspects. Les luttes, sur terre ou sur eau, à l'affût dans les fourrés ou à patins sur la glace, donnent lieu, à leur tour, à des scènes où l'imagination ne se lasse point, et c'est aussi sur tous les modes que la fantaisie de l'auteur se fait des amours un jeu ou un charme, une farce, une émotion ou une rêverie. Et toujours, dominant tout, l'art de peindre des types, tracer

des caractères, mettre l'âme en une parole, montrer du bon sens, prodiguer de la verve, dans une incessante floraison de style.

Parmi ces épisodes, plusieurs forment un tout qui traverse l'œuvre, faisant corps avec elle et se dénouant à la fin. Le dénonciateur Claes, devenu assassin, sous le manteau de superstition d'un temps qui croit aux loups-garous, est pris au piège par Ulenspiegel et livré à la justice. Le gentilhomme qui joue au sorcier et séduit la mère de Nele pour lui voler son argent, puis celui que Thyl et sa mère ont sauvé au prix de la torture, est déjoué, dénoncé, exécuté. L'histoire, si discrètement conduite, où prennent part Lamme Goedzak, sa femme et un moine, s'achève dans un rire et des baisers. Le doux niais qui, enfant, se laisse battre par sa sœur, de crainte, en se défendant, de lui faire du mal, et qui, marié, fait son ménage pour que sa femme ne gâte pas ses jolies mains; le bon Lamme qui cherche sa femme sans cesse, et, ne pouvant se consoler de son départ qu'en mangeant, mange toujours; Lamme le fidèle, qui ne pèche que par bonté de cœur, et qui a tous les courages; Lamme, le pacifique, dont le tir est si juste et si ferme contre les traîtres, mais qui préfère tout de même tuer des poulets, et finit par être solennellement élu cuisinier en chef du navire dont son ami devient le capitaine, est, à côté d'Ulenspiegel, un type à la fois de même nature et de caractère si différent, qu'il semble que l'auteur, n'espérant pas mettre en un personnage unique toutes les bontés et toutes les folies de l'homme, se soit dédoublé pour compléter la causticité par la simplicité et sauver le grotesque par la douceur, en épanchant toute sa verve d'esprit et de cœur.

Un mari pareil, on peut le quitter, au premier caprice de pudeur, après un sermon fanatique; mais on ne cesse de l'aimer; aussi voit-on la belle Calleken, si différente de Nele, jouant cache-cache, passer et repasser dans la vie de Lamme, comme un souffle de parfum dans l'air ou un masque dans la cohue. Toujours elle lui échappe, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent en face du violent moine dont la prédication a effarouché cette petite conscience de chatte et que Lamme, qui ne sait rien, tient

prisonnier, et, en bon gueux, s'amuse à engraisser en cage « comme pourceau ». Ayant tout appris et la retrouvant pure, il ne se venge qu'en l'engraissant de plus belle : « Et il mourut prieur de son couvent ».

Ce frère d'Ulenspiegel, qui arrive souvent au burlesque, atteint aussi à l'émotion. Quand il est las de guerre et que son ami lui répond : « Laisse-moi lutter seul », son cœur déborde :

« Seul ! tu ne me laisseras point seul ! Ce serait une insigne cruauté ! Avoir perdu ma femme et perdre encore mon ami ! Cela ne se peut. Je ne geindrai plus, je te le promets. Et, puisqu'il le faut, — et il leva la tête fièrement, — j'irai sous la pluie des balles, oui ! Et au milieu des épées, oui ! en face de ces vilains soudards qui boivent le sang comme des loups. Et si un jour je tombe à tes pieds saignant et frappé à mort, enterre-moi, et, si tu vois ma femme, dis-lui que je mourus pour n'avoir pas su vivre sans être aimé de quelqu'un au monde... »

Et Lamme pleura. Et *Ulenspiegel* fut attendri en voyant ce doux courage.

On conçoit quelle sûreté et quelle prestesse de main il a fallu pour mener de pair deux figures pareilles, et comme deux Panurge, tout le long du livre. Les préférences de l'inspiration vont à Thyl, sans doute, mais l'amour de l'auteur semble partagé entre les deux amis, sauf à réserver au fils vengeur de Claes, au chef de Gueux, à l'amant de Nele, les hauts côtés de ce génie comique. Alors, l'auteur se surpasse : le banal farceur des fabliaux, passé dans la vieille légende et plus d'une fois imité au XVIe siècle en spirituels poèmes latins sans grande portée, se transfigure sous le feu du patriotisme. Tout ce qu'il a mis de verve à le poétiser, à lui donner l'esprit d'àpropos et le sang froid d'action, les hardiesses d'entreprise et la philosophie de la vie, comme aussi l'entrain, la gaîté, la bonhomie et le charme dans les amours, est d'une abondance qui résiste à l'analyse. Jamais il n'eut tant de douce grâce que dans ses petites scènes de bouderie ou d'expansion, de rêverie ou de tendresse avec Nele. Thyl aussi fait une fin ; son mariage termine le roman. Il a bravé le terrible Lamark, qui, malgré une capitulation, fait pendre des moines ; l'exécution commise, il le brave du haut du gibet où il va les suivre pour avoir insulté son amiral. La corde au cou, il répète encore : « Parole de soldat, parole d'or ! » C'en était fait, lorsqu'une fillette en robe blanche s'élance au pied de l'échelle et réclame le condamné

pour mari, d'après un usage du temps. C'est Nele, qui devient le fifre du bateau, et rien n'est plus délicat que la petite scène d'amour, au réveil, du fier gueux et de sa mignonne compagne :

« Et le soleil du matin les trouva l'un près de l'autre dans leur lit d'épousailles.

Et Nele reposait sa tête sur l'épaule d'Ulenspiegel. Et quand elle s'éveilla au soleil, il dit :

« Frais visage et doux cœur. Nous serons les vengeurs de Flandre. »

Elle, le baisant sur la bouche :

« Tête folle et bras fort, dit-elle, Dieu bénira le fifre et l'épée.

— Je te ferai un costume de soudard.

— Tout de suite? dit-elle.

— Tout de suite, répondit Ulenspiegel; mais qui dit qu'au matin les fraises sont bonnes? Ta bouche est bien meilleure. »

Cette imagination d'un si profond sentiment humain ne s'exerce pas seulement sur les choses de la terre. Jamais elle ne s'est tant prodiguée, élevée aussi haut que dans les scènes de magie, assez semblables aux effets du baume de vision dont se servaient les prétendus sorciers. Ces poétiques sabbats traversent l'œuvre, à leur tour, comme des fils d'or rehaussant un ample tissu. L'auteur y place son drame dans les splendeurs de la nature, comme sur un nouvel Olympe. Un épisode les prépare, c'est le jugement d'outre-tombe de l'empereur Charles-Quint et du charbonnier Claes. Là, Satan fait une apparition, en présence de Marie, et, parlant à Christ :

Je suis ton esclave jusqu'à ce que je sois ton maître.

— Satan, dit Marie, un jour viendra où il n'y aura plus d'esclaves ni de maîtres, et où Christ qui est amour, Satan qui est orgueil, voudront dire : Force et courage.

— Femme, tu es bonne et belle, dit Satan.

Alors, quand le juge divin a condamné l'empereur, Christ dit à Satan :

« Et quand, au bout de trois cents ans, il aura ainsi épuisé toutes les souffrances, toutes les misères, tu en feras un homme libre, et si en cet état il est bon comme fut Claes, tu donneras à son corps, dans un coin de terre ombreux à midi, visité du soleil le matin, sous un bel arbre vert, couvert d'un frais gazon, le repos éternel. Et ses amis viendront sur sa tombe verser leurs larmes amères et semer les violettes, fleurs du souvenir. »

Les trois cents ans étaient expirés quand l'auteur écrivait,

ce qui fait passer une douceur d'apaisement sur la justice céleste.

Les Pâques de la sève, qui terminent le premier livre et ouvrent l'énigme des sept, sont une féerie « ivre de soleil », « une des meilleures créations du livre », dira-t-il lui-même. Toutes les puissances de l'univers y célèbrent le renouveau. Au milieu des prodigieux épanouissements de la sève, l'insecte — il dit : le pou humain — se sent si petit que Nele tremble devant le roi Printemps; mais Thyl reprend sa virile assurance, affirme son but :

« Les cendres battent sur mon cœur. Altesse divine, la mort va fauchant, par la terre de Flandre, au nom du pape, les plus forts hommes, les femmes les plus mignonnes; ses privilèges sont brisés, ses chartes anéanties, la famine la ronge, ses tisserands et drapiers l'abandonnent pour aller chez l'étranger chercher le libre travail. Elle mourra tantôt, si on ne lui vient en aide. Altesse, je ne suis qu'un pauvre petit bonhomme venu au monde comme un chacun, ayant vécu comme je le pouvais, imparfait, borné, ignorant, pas vertueux, point chaste ni digne d'aucune grâce humaine ni divine. Mais Sœtkin mourut des suites de la torture et de son chagrin, mais Claes brûla dans un terrible feu et je voulus les venger et le fis une fois; je voulus aussi voir plus heureux ce pauvre sol où sont semés ses os, et demandai à Dieu la mort des persécuteurs, mais il ne m'écouta point. De plaintes las, je vous évoquai par la puissance du charme de Katheline, et nous venons, moi et ma tremblante compagne, à vos pieds, demander, Altesse divine, de sauver cette pauvre terre. »

La réponse est une énigme — on eût dit jadis un oracle — dont l'auteur préparera l'explication par d'habiles rappels et qui amènera, à la fin, lorsque après leur mariage, Thyl et Nele recourront encore au charme, la proclamation du devoir, unique moyen de pacifier les hommes.

Ils ont entendu d'abord les plaintes des feux follets, à voix d'hommes, de femmes, d'enfants :

« Orgueil, père d'ambition, Colère, source de cruauté, vous nous tuâtes sur les champs de bataille, dans les prisons et les supplices, pour garder vos sceptres et vos couronnes! Envie, tu détruisis en leur germe bien de nobles et d'utiles pensées; nous sommes les âmes des inventeurs persécutés. Avarice, tu changeas en or le sang du pauvre populaire; nous sommes les esprits de tes victimes. Luxure, compagne et sœur de Meurtre, qui enfantas Néron, Messaline et Philippe, roi d'Espagne, tu achètes la vertu et payes la corruption; nous sommes les âmes des morts. Paresse et Gourmandise, vous salissez le monde, il faut vous en balayer; nous sommes les âmes des morts. »

La dernière vision maintenant pourra s'ouvrir. Les sept y

proclament eux-mêmes leur transfiguration : « Je me nommais Orgueil, je m'appelle Fierté noble, etc. » Toutes les passions humaines, tournées en vices, deviendront des vertus ; voilà le secret des progrès de l'homme ; et pour la Flandre, ce sera d'abord par l'union des provinces du Nord et du Couchant : « alliance de conseil et d'action, de mort et de sang, s'il le fallait ».

L'auteur, qui sait l'histoire, et comment le traité de la Barrière et la fermeture de l'Escaut ont séparé les deux peuples frères, rendus ennemis par la politique, termine l'oracle par une restriction qui résume deux siècles de luttes et de misères :

« N'était l'Escaut,
Pauvret, n'était l'Escaut ! »

Nele, au début de cette dernière partie, a parlé de clémence : « N'injurie point les âmes, fussent-elles des âmes de bourreaux ». Thyl, à la fin, reste troublé de mélancolie devant la loi de l'histoire : « Las, dit Ulenspiegel, telle est donc notre vie tourmentée : Larmes d'hommes et rire du Destin. »

Il ne lui reste plus qu'à paraître mort pour être enterré vif, sortir de la tombe et proclamer que l'esprit de la Flandre est immortel comme son cœur.

Tout se dénoue ainsi, sauf le sujet politique, pour lequel on a regretté de ne pas retrouver, aux derniers livres, la puissante gradation d'unité du premier. Mais les destinées humaines se prêtent-elles tant à ces formes accusées d'un dénouement de théâtre ? Ne ressemblent-elles pas plutôt aux grands fleuves, qui, après un large cours à travers villes et royaumes, se perdent dans le sable ?

Sa manière d'interpréter l'histoire, si vive pour les scènes populaires, a soulevé, avec des éloges mérités, une objection relative aux portraits des deux souverains. Lui-même avoue avoir « un peu chargé la physionomie de Philippe II (1) ». A force de vivre dans le XVIe siècle, il en était arrivé à ne voir, avec les yeux des pamphlétaires du temps, dans Charles-Quint « qu'un goinfre » et dans son fils « qu'un boule-dogue hypocrite, *Linkeroog*, disent les Flamands (2) ».

(1) Lettre manuscrite à M. Camille Picqué.
(2) *Ibid.*

N'insistons pas trop pourtant, car le poète met en scène l'époque, peinte par elle-même, comme le font les épopées primitives, et cette manière est incontestablement supérieure à toutes les autres pour le roman historique. Ce livre paraît encore, en Belgique, « résumer toutes les énergies et toutes les tendresses de la patrie flamande (1). » Caroline Gravière, en s'accusant de ne pas l'avoir lu plus tôt, a dit : « Quoiqu'il soit écrit en français, en le lisant, on se trouve en pleine Flandre. » Sauf des objections que l'auteur eût levées en quelques mois de travail pour une édition nouvelle, — depuis le *Reinart de Vos* et Jordaens, Froissart et Rubens, Teniers et Marnix, aucune page d'écrivain ou d'artiste n'a paru plus palpitante du génie de la Flandre.

Un an après sa mort, ayant à présenter un tableau général de notre littérature, je pus me féliciter de pouvoir clore le chapitre relatif au roman historique « par une grande œuvre » et « m'arrêter à un véritable artiste », et j'avais dit :

« Le vrai caractère du talent étant de marquer un progrès, un autre progrès est à constater ici. Avant les romanciers coloristes, la Belgique semblait n'avoir qu'un caractère assez terre à terre. On s'amusait bien de ses mœurs de cabaret et de ses nombreux repas, mais on vantait surtout son bon sens. Ici, l'on commence à s'apercevoir que ce pays, dont la peinture répond à autre chose qu'à ce juste milieu bourgeois et a donné tant de splendeur aux chairs nues, tant de mouvement dramatique à l'histoire et d'entrain aux gaîtés populaires, pourrait bien être fait pour les brillantes colorations du style et les aspirations puissantes de la démocratie (2). »

Il est bon enfin de rappeler que ce roman historique, d'ordre éminemment artistique, a été conçu, étudié, exécuté avant qu'il fût question de la *Salammbô* de Gustave Flaubert. Karski, pour peindre l'auteur d'un mot, écrivait : « Bien rugi, Flamand ! »

IV

Nous retrouvons ici la collaboration de la peinture et de la poésie. Quand fut rédigée la note au ministre sur *Ulenspiegel*,

(1) Camille Lemonnier, discours sur sa tombe.
(2) *Histoire des lettres en Belgique.*

neuf gravures étaient achevées pour l'illustrer. Dillens est encore le premier au poste; il avait, pour ainsi dire, voyagé l'œuvre avec l'auteur. Il dessine *la Herse*, traînée par le père et la mère de Thyl, qui s'embrassent en tirant le lourd outil. Quand un critique parlera « d'une façon gouailleuse » de cette scène, l'auteur lui répondra : « Il y a autre chose dans cette fin de chapitre. » Il pensait, sans doute, à marquer que son héros était fils du travail et de l'amour. Dillens a dessiné aussi la dernière eau-forte : *Le Moine mis à la graisse.* De Groux a gravé, avec son sentiment douloureux : *N'ôte jamais à homme ni à bête sa liberté*, et il y ajoutera : *La folle*, mère de Nèle. Scheeffeld a fait, de *la Procession qui se gratte*, une sorte de tableau de Leys. Duwée a campé le gros *Lamme* joyeusement *sur son baudet*, un sujet que convoitait Rops et qu'il a cédé à son ami. Smith a estompé le profil de Philippe II, jouant à l'auto-dafé sur une guenon hérétique, et Van Camp, qui lui en fera plusieurs, a lancé au galop un *Reître pillard.* « Deux autres eaux-fortes sont à la piqure », dit-il : les *Bohémiens*, du capitaine Hubert, et, de Rops, cette terrifiante charpente de clocher, hantée de corbeaux, où oscille, au battant de la cloche, un gueux pendu.

Cela ne suffisait pas à ce bel in-quarto de près de 500 pages, qui se prêtait si bien aux illustrations. Clays fera deux navires de guerre; Boulenger crayonnera d'abord deux mornes figures : Soetkin, veuve, — le gardien de saisie couché dans l'ivresse, — puis, deux sombres paysages d'eaux et de grands arbres : l'un, de nuit, abritant un crime de loup-garou; l'autre, une inondation sur laquelle semble planer le drame d'une pauvre folle, victime d'un séducteur et torturée, un jour où, « le vent soufflant du Brabant, la neige fondit et *les prairies furent inondées* ». Ailleurs, c'est un ciel sinistre pesant sur la cathédrale, et où passe l'âme de Charles-Quint *allant au jugement*, par Becker; puis, du même, la nature en ébullition dans *les Pâques de la sève.* Et voici Fourmois et Schampheleer; et Artan, Lauters, Vandervin. Biot et Danse prêtent à des artistes leur burin, et Vander Hecht y emploie son fusain de paysagiste. Rops est annoncé pour une scène d'enfer, il préfé-

rera fouiller le portrait en pied du fougueux La Marck, et, comme contraste, Thyl, qu'il représente regardant le fond d'un pot qu'il vient de « se vider tout entier, dans le gosier » : « Ce fut un bruit de cataracte ».

Une lettre de Rops montre avec quelle conscience ils se mettaient à l'œuvre. En voici un extrait :

« Uylenspiegel est un enfant du peuple, un soldat et un lutteur de gestes et de paroles, et, sous peine de lui ôter le génie de sa race, il faut en faire un paysan, fin, retors, énergique et bon, mais un homme du peuple flamand, et non pas un lazzarone napolitain, où la beauté antique et classique peut être de mise.

« Est-ce que Rabelais fait de son Panurge un bel homme ? Et cependant il est aimé...

« Je donnerai donc à Uylenspiegel le type flamand que j'ai vu plusieurs fois chez les rieurs déterminés et fins des Flandres,... et le nez carré de Rabelais, de Molière, de Goltzius, de Cyrano de Bergerac ; le front large, bombé, intelligent, les yeux d'oiseau de proie, la bouche fendue et sardonique; et je rapproche tout cela du type légendaire que j'ai vu à la bibliothèque impériale dans trois Uylenspiegel illustrés par trois artistes différents, l'un du XVIIe et les deux autres du XVIIIe siècle, — et tous les trois avaient adopté un type semblable, sans nul doute d'après une tradition précédente (1). »

Rops copie dans sa lettre ces trois dessins qu'il compare à un quatrième, le portrait de Rabelais.

Qu'on se représente ce qu'il faut d'activité, de persuasion et de soins pour mener à fin une galerie d'illustrations pareille, initier chacun des artistes à l'esprit d'une œuvre inédite, aussi touffue, donner à chacun d'eux les moyens d'y choisir un sujet qui lui convienne, en même temps que son talent personnel convienne au sujet, et l'on sentira le prix de ces fraternisations de longue date. Il est à souhaiter que la correspondance de Rops et de De Coster paraisse un jour.

L'écrivain, de son côté, croyait ne pouvoir trop soigner sa langue et son style. Il savait qu'on n'en reste maître qu'en ne les négligeant jamais. Aussi impatiente-t-il Rops, qui s'est engagé à donner une copie « excessivement lisible » — « définitive ». — « Ce qui ne t'empêchera pas d'ajouter des chapitres, si tu veux. » Rien ne devait plus l'inquiéter, lui qui avait été si heureux de pouvoir tout remanier en Belgique, que

(1) Lettre sans date, qu'on peut placer en octobre 1867.

de voir Rops lui écrire : « L'éditeur refusera une œuvre sur laquelle il devra faire des corrections nombreuses; tu auras deux épreuves, et si tu crois que tu feras à Paris des corrections et des remaniements comme dans la maison Parent, détrompe-toi ». — J'ai eu l'occasion de comparer avec le texte imprimé, le manuscrit qu'il livra à l'impression. Il n'a pas renoncé à son habitude, à son droit. Il est vrai que Rops, un autre jour, parlait non moins fièrement que lui : « Vois-tu, mon cher Karl, lorsque le vulgaire Travail enfonce son bonnet de laine sur ses yeux et vient conter des gros mots à l'Art, l'Art doit faire voler d'un coup de cravache la casquette de ce maraud, qui oublie qu'il parle au maître qui le fait vivre et que devant l'Art le Vulgaire travail doit rester humble, poli et découvert. » L'auteur d'*Ulenspiegel* l'entendait bien ainsi quand il mettait sur épreuves la dernière main à sa « lisible » copie. A chaque page, on le voit se corriger en vue de son art. Tantôt, c'est la vérité qu'il a en vue, tantôt la grâce, et le plus souvent la simplicité, sans laquelle les plus charmantes choses prodiguées perdent leur effet. Pas une occasion ne lui échappe d'accentuer le sentiment ou de vivifier les expressions, de nuancer, d'un trait heureux ou d'un mot à sa place, les idées et les caractères. Il veut rajeunir sa langue et n'y manque point; il est rare qu'il laisse passer une formule archaïque inutile, plus rare qu'il n'atteigne pas aux naïvetés d'un archaïsme vibrant de jeunesse. Pour peu que la comparaison y gagne de justesse ou de grâce, et l'énumération d'élan ou de force, il supprime l'article, le pronom, le verbe, et tout ce qu'il corrige s'anime et rayonne. Je ne sache rien comme cette comparaison pour faire sentir quel artiste il y avait en lui. A première vue, un détail paraîtrait beau, un adverbe pittoresque, un ornement de bonne mine, un mot en situation ; ils disparaissent néanmoins et on ne les regrette point; on sent qu'il a raison, contre d'inutiles prodigalités.

Que de fois aussi, c'est un épisode qui lui semble banal, un mot qu'il croit sans vie et qu'on le voit remplacer par des éclats de force ou de grâce. Il est impossible d'aller aux détails : on n'analyse par les derniers coups de ciseau du

statuaire. Deux traits cependant peuvent être notés : le mot d'Ulenspiegel après la dernière vision n'existe pas dans le feuillet manuscrit qui reste de cette page, et le trait idéaliste, dans un milieu qui y prête si peu : « chanson de rire et de larmes » ne se lit pas dans la copie qui a servi aux imprimeurs; on trouve à la place un épisode plus long et moins intéressant, qu'il a biffé, pour jeter de verve la petite scène (1).

Ces remaniements ne se font pas sans danger cependant : l'impression risque d'être incorrecte; on s'en aperçoit dans les deux éditions. Mais, à tout prendre, des deux maux, celui-ci est le moindre; car des retouches d'artiste ne se remplacent point, tandis que des fautes d'impression se corrigent. On pourra rendre à ce livre la pureté de texte qui convient à une œuvre d'art : un manuscrit y aidera, et cet intérêt m'a semblé assez grand pour essayer une première récension de son chef-d'œuvre.

Ce sera un complément de cette étude (2).

(1) J'ai copié sur un exemplaire de la première édition les passages du manuscrit qu'il a remplacés sur les épreuves.

(2) Voir l'appendice.

QUATRIÈME PARTIE

I

Le succès ne manqua pas à la grande légende, un succès de gens de goût et d'artistes. On peut le lui laisser constater :

Paul de Saint-Victor disait dans la *Liberté* : « C'est une épopée en prose où le sang coule aussi largement que la bière. On dirait une kermesse qui tourne autour d'un bûcher, 18 décembre 1868. »

Le *Constitutionnel*, 9 décembre 1868, a consacré trois grandes colonnes de toute la hauteur du journal à la *Légende*. L'article est enthousiaste et son auteur va jusqu'à comparer le livre au *Faust* de Gœthe (1).

Toute la presse française l'a accueilli plus que favorablement. « C'est une épopée en prose, disait le *Corsaire* ; c'est la glorification de l'esprit belge et flamand. »

Cette note, qui est de 1869, est sur papier de deuil. Au milieu du succès des *Légendes*, l'auteur avait perdu son amie ; au moment où *Ulenspiegel* était si bien accueilli, il avait vu mourir sa mère, 29 juillet 1869.

En Belgique, la longue étude de la *Revue trimestrielle* ne fut pas pour le satisfaire. Il nous dira lui-même que de bonnes raisons il avait à opposer à l'auteur entre gens qui se tutoient. Cette revue, qui en était alors à son soixantième volume, allait être remplacée par la *Revue de Belgique*. Dès sa première

(1) Cet article, qui s'occupe d'autres ouvrages, annonce le sien comme « un livre qui restera » et le caractérise en disant : « Imaginez un mélange de raillerie rabelaisienne avec la fougue indignée d'un Agrippa d'Aubigné ».

année, la nouvelle revue, sans craindre le *non bis in idem*, publiait une étude sur *Ulenspiegel* [1].

On avait trop attendu de l'auteur de *Sire Halewyn*, et chacun s'était fait un idéal personnel du poème. Il en arriva que la critique eut le tort de penser moins à ce que l'auteur avait montré d'incontestable talent qu'aux conditions les plus élevées qu'on se faisait d'une épopée historique. Un poème aussi plantureux y prêtait d'ailleurs, et Altmeyer lui persuada aisément qu'être jugé de si haut est un honneur réservé aux seuls artistes. Nous restâmes amis.

Depuis lors, chaque fois que j'ai eu l'occasion de relire ce livre pour en parler, je suis entré plus avant dans sa pensée, j'ai mieux senti ses tendances, et je suis arrivé à y voir une prodigalité de génie humouriste et artiste, où, parmi de tragiques grandeurs, d'adorables traits de bonhomie et de grâce restent dans la mémoire.

Il faut lire une étude où il parle lui-même de son œuvre pour comprendre la conviction qui brûlait en lui. Rien ne lui tient plus au cœur. L'appréciation « sera peut-être hardie », mais il la donnera.

Il la donne avec une verve communicative. Qu'importent ici des détails d'érudition? *Miroir du hibou* ou *Miroir de tout le monde*, de ce recueil d'anciens fabliaux, la légende flamande éditée chez Van Pameel de Gand, — c'est la maison d'Épinal des Flandres — « la seule qu'il paraisse avoir consultée », ne suffisait-elle pas? Trop de richesse eût nui, car ce n'est pas là qu'il cherchait son bien. Son but est autre; c'est « de montrer tout un peuple aux prises avec le despotisme de Philippe II ». Ce but-là, il l'a « poursuivi avec haine et passion ». Pour y atteindre, il a parlé sa langue, « la seule qui soit d'accord avec sa pensée », qui est « naïve au fond et pittoresque ». C'est là « sa parfaite, son absolue originalité ». Il le sent, il le dit. Il a écrit à Camille Piqué : « Soetkin, Claes, Nele méritaient que tu en parlasses autrement. Ce sont, à mon avis, les passages où se trouvent les côtés frais du livre; c'est là que

(1) T. III, p. 306 et suiv.

l'auteur est bon (a de la bonté de cœur), c'est là le côté franchement moral. » Ici, il revient aux mélancolies qu'il adore; puis, voici un tableau débordant et pittoresque de la Renaissance, qui « s'éprend d'un amour vigoureux, hardi, pour les arts païens ». — « Aussi, quelle gaieté! » — je ne puis tout citer — « quelles tendresses de langage!... quelle façon rude et colorée d'exprimer l'amour! quel caractère dans l'ornementation, quelle franchise dans les costumes et quel laisser-aller dans les allures!... » Mais aussi, « quel torrent de passions soulevées contre lui! » Un mouvement tel, enfin, dans les hauteurs et les bas-fonds de la société européenne, qu'il semblait devoir en détraquer tous les rouages!... » — On sait le reste : la lutte, les persécutions, les martyres. Tel est le cadre de son poème, la raison de tous les types qui y passent. Peut-on s'en étonner s'il a senti qu'une époque comme celle-là devait être abordée d'un style « hardi, emporté, fougueux » pour « donner à ses peintures l'intensité de ton qui leur convenait ». — « Ce n'était pas le moment de biaiser. »

Alors, il élève la voix, parlant du pays. Tous les peuples ont leur littérature historique. Pourquoi pas nous la nôtre? — « Trop souvent l'histoire est martyrisée par les romanciers. » Ce n'est pas ici le cas. Que, dans sa haine contre Philippe II, il lui ait prêté, enfant, « une ou deux actions que l'histoire ne peut lui reprocher », ne sont-elles pas vraisemblables, conformes à la vérité de son caractère? Sauf ces « inexactitudes de parti-pris », il a « respecté l'histoire ». Il a même soulevé deux points historiques de la plus haute importance : la provocation du sac des églises, organisée par la politique de l'Escurial, « pour traiter nos pères comme les Espagnols de Cortez traitaient les Indiens », et la faiblesse, la défection des nobles et du clergé des provinces méridionales.

Pied à pied, il fait reculer les objections. Mais est-ce là tout? En quatre lignes, il affirme ce qui est supérieur :

« Avant tout cependant, ce livre est un livre joyeux, bonhomme, artistique, littéraire, dont l'histoire n'est que le cadre et dont l'amour, la vie, la gaieté, la tendresse, le grotesque et le burlesque sont les éléments. »

Bien rugi, poète!

II

Un livre joyeux, malgré les batailles, les attentats, les tortures. Joyeux comme le travail et le courage, comme la jeunesse, l'espérance et l'amour. Il l'a dit déjà au ministre : « l'élément comique y abonde, jetant autant que possible et à flots la gaieté sur la trame sombre de ce livre ». Plusieurs fois, dans les diverses villes du pays, il donna des conférences sur le rire dans l'art littéraire. Là il est chez lui. Son entrée en matière, dont il a esquissé au moins deux versions, est la glorification de cet éclair de vaillance qui jaillit des cœurs forts à la vue des misères humaines. Dans l'une, c'est la nature qu'il considère : le peu que nous sommes, le néant de la vie, l'horreur de la mort et « ce grand tourment de ne savoir où 'on va ».

« Cela étant et se sentant si nul, il faut lutter, il faut prendre son sort d'homme en patience, interroger le soleil, la vie, la lumière, la santé, pour leur demander, non pas l'espoir, mais, dans toutes les conditions du travail, la force la vigueur, la justesse d'esprit, le rêve, la couleur, le pittoresque, et, faute de pouvoir s'éprendre pour soi-même, aimer la grande nature... »

Dans l'autre début, c'est la société qu'il observe, gâtant l'homme :

« ... Intrigues, lâchetés, vilénies, roueries, turpitudes, âneries de toutes sortes, mésintelligences de tout ce qui est vraiment grand, noble et désintéressé, fourmillent autour de lui... Il constate une guerre incessante entre le fort et le faible, l'un brisant l'autre... »

« Cependant, comme il a du cœur... qu'il frémit aux moindres souffles de la vie, que le ciel, l'infini, le soleil, la nuit et ses splendeurs, l'arbre et la plante ont une voix pour lui; que surtout il entend gémir l'humanité, il se demande pourquoi?... Il se répond qu'il en sera éternellement ainsi, sauf la différence du plus au moins, et la variété des guillotines... »

La conclusion est la même des deux côtés :

« C'est alors, dit-il d'abord, que, nous trouvant si petits, si drôles, si comiques, grotesques et burlesques, même dans nos plus sublimes élans, nous avons envie de rire. Ce fut ce qui fit les grands comiques. »

Et dans la seconde rédaction :

« Il pleurerait bien, mais les larmes ne sont pas données à tout le monde. Il rit, il se moque, il raille! Dès lors, il est arrivé *au comble de l'art humain.* Il s'est placé au-dessus des partis, des religions, de la politique... Il rit. Si c'était

un sot, il s'endormirait bravement dans sa graisse... Mais son rire n'est pas de cette espèce. Il lui déplaît que les faibles soient mangés; il lui déplaît que les bons soient dupes... Sachant que, dans tout homme,... il y a plus ou moins d'énergie, il prétend exalter cette force de résistance par les moyens que la nature a mis en son pouvoir. Il sait que ce ne sera point par les larmes qu'il y arrivera, ni par les grandes phrases, ni par les tartines métaphysico-religioso-politiques, mais par le rire!

« Ce fut un grand jour que celui-là... »

Il nomme alors les génies comiques, s'émeut, demande qu'on leur pardonne leurs libertés, leurs licences : « Elles sont faites de larmes! »

Ces « rois de la littérature », il les apprécie, les comprend, les aime. Il trouve sur eux des mots vifs : « Ils font du rire le gardien du bon sens. » — « C'est le dieu de la conscience qui rit en eux! » — Il a des détails profonds : « Rien ne rend mieux le rôle cruel que joue le mâle dans l'humanité que la satanique figure de Méphistophélès. » Il complète des idées souvent répétées : « L'humour fin, flegmatique et glacé d'une teinte de mélancolie, *particulière aux peuples voisins de la mer* ». Il a des traits émus, comme en parlant de l'humour flamand « toujours près de la satire » : « Le pauvre Th. Van Ryswyck en avait, de cet humour, mais il paraît que cela n'empêche pas de mourir jeune. » Il aime aussi la comédie sérieuse : « Le sentiment philosophique amenant le rire par le comique tranquille des situations. » Mais il glorifie le grotesque et le burlesque et il aime surtout l'humour, « le rire le plus charmant qui soit au monde, puisqu'il est fait de naïveté, de gaieté, de sensibilité et de profondeur de sentiment ». Son idéal est là : le comble de l'art humain!

Dans une autre conférence, qui fit jeter de hauts cris à ses adversaires, il met en scène un grotesque étrange, devenu tel à force de fanatisme. C'est le fameux prédicateur flamand, Broer Cornélis Adriaensen, dont il se promettait de traduire le recueil de sermons flamands de 1590 en vieux langage, et dont il a imité le ton dans une page d'*Ulenspiegel*. « Tel il était, tel j'ai dû le peindre », dit-il à ses auditeurs; c'est-à-dire « fanatique et paillard », car « la luxure est la sœur du meurtre ».

La première partie de l'étude s'arrête sur une sorte d'hymne à la paix : Alors, « quand on n'entendra plus parler de fusils qui tirent quinze coups en une demi-minute, on mettra les Broer Cornélis Adriaensen dans une maison de santé », et, quand ils seront guéris de la soif du sang, pour les guérir de la luxure, « on les mariera à quelque fraîche commère, rose, rebondie, avec des yeux bien doux, dont le rire facile et charmant désarmera leurs grandes colères, s'il leur en reste encore ».

La deuxième partie s'achève sur le spectacle des malheurs publics, où il fait passer de grands cris de résistance :

« Cent mille familles émigrent, portant nos arts, notre industrie, les secrets de nos métiers, c'est-à dire notre aisance, notre bonheur, notre richesse, le pain de nos familles, en Allemagne, en Oostland, au pays de Clèves et en Angleterre. Et Broer Cornélis applaudit. »

L'énumération qui a commencé avant cela dure longtemps, et je dois résumer : Tout est ruines et cendres : « C'est bien fait, s'écrie Broer Cornélis. Tue! tue! » — « On brûle à petit feu, à Gand, quinze jeunes filles à la fois : C'est bien fait! » — Au milieu du supplice, elles chantent des cantiques; il rugit d'indignation : « Tue! tue! » — A Harlem, une femme de 86 ans est brûlée vive : il bat des mains, il trépigne dans le sang et les larmes. « Bruges est trop petit pour le contenir! *Sla doodt*, tue, tue! »

— Mais attendez : un chœur retentit sur les côtes de l'océan. Et le voilà qui tremble, le grand triomphateur; il voudrait fuir, il frissonne « comme un chien mouillé ». « Où sont les caves, où sont les puits, pour qu'il s'y cache? » — Une dévote l'abrite, mais « du fond de son réduit, frissonnant et furieux, il entend les matelots de Sluys, de Damme, d'Heyst. »

Alors, sur ce charnier, où il nous a montré, pendant une heure, une sorte d'hyène hurlant aux cadavres, l'orateur entonne la chanson des Gueux : « Battez le tambour de guerre! »

La conférence finit par cette marseillaise dont le refrain est emprunté à un lied du temps, et qui a servi à la grande légende; l'auteur n'y ajoute qu'un mot :

« Et les femmes fondaient des balles. »

Puisse un écrivain de conscience et d'autorité reprendre ces études, les coordonner, retoucher, et en publier la meilleure rédaction possible, qu'il pourra terminer par cette maxime, mise hors texte par l'auteur : « C'est une bêtise de croire à la bonté des hommes, c'est une force d'être bon pour eux. »

III

« Cela n'est pas de vente », écrivait Rops à l'auteur, en lui rappelant que ces sortes d'œuvres d'art ne s'adressent qu'aux gens de goût. La *Légende d'Ulenspiegel*, qui avait exigé tant de voyages et une si coûteuse édition, n'aurait pu paraître ni être écrite jusqu'au bout peut-être, sans le concours de l'État, que l'artiste et l'œuvre méritaient sans conteste. Il ne lui fut pas refusé. Écrivains consultés, secrétaires généraux, chefs de service, directeurs des arts et des lettres, tout le monde est d'accord : L'abondance d'imagination, la force de conception, l'originalité du style, font répéter dans les bureaux les éloges du journalisme belge et français. Dès 1864, le secrétaire général Stévens avait dit en principe au ministre : « En Belgique, les hommes de lettres sont les parias de la classe intellectuelle. Je pense qu'on leur doit la même sollicitude qu'aux artistes du pinceau et de l'ébauchoir », et, le ministre étant Alph. Vandenpeereboom, cette parole n'avait pas été prononcée en vain. Malgré cela, ces dix années de travail ne trouvèrent pas leur rémunération sérieuse. Nous le verrons appelé à une haute fonction, mais le succès pouvait se perpétuer en des regains d'enthousiasme et avec les progrès du goût artistique dans les lettres, sans que le mot de Rops cessât d'être vrai.

En 1872, l'*Indépendance* y revenait dans une longue étude, dont on aurait certes pu discuter quelques assertions, mais qui montrait une haute compréhension de son art par un écrivain de race(1). J'ai dit déjà comment Caroline Gravière fraternisa avec lui, après avoir lu tardivement son livre et lui avoir fait

(1) 31 déc. 1872. Signé V. A. (V. Arnould.)

une sorte d'amende honorable. J'en trouve une en due forme dans la *Chronique* du 2 février 1873 [1] : « Je l'avais bien un peu regardé, j'en avais admiré les splendides illustrations. *Il m'était revenu* que, comme œuvre littéraire, c'est un livre remarquable. » Mais il avait fallu qu'une traduction flamande [2], qui ne fut jamais faite, en fût annoncée, pour que le critique rendît hommage à « la merveilleuse intuition que l'auteur a de cette époque », à son style, « où on voit l'âme et la chair sous un rayon de soleil », non sans y mêler quelque grain de sel.

Le riche format du livre et son haut prix faisaient toujours obstacle au succès.

Puis-je rappeler à ce propos une anecdote qui m'est personnelle. Mon exemplaire m'avait été emprunté, un jour, par un ami, pour quelqu'un qui désirait le lire : quand on me le rapporta, je m'étonnai que l'on n'eût pas ce livre dans cette riche maison. On l'avait. Mais il était si beau, si bien relié, qu'on l'avait ouvert rarement pour en regarder les eaux-fortes. Mon exemplaire, souvent prêté, n'inspirant pas ce respect, avait mis l'amateur à l'aise. Le critique de la *Chronique* n'était pas le seul qui n'y eût vu que les images.

L'écrivain n'avait pas été sans songer à Paris. La première fois, au moment où il achevait de corriger les épreuves des *Légendes flamandes*, il écrit à Élisa : « Quant à Paris, je crois

(1) Article signé C. G.

(2) Un tel art n'est pas facile à traduire. Lorsque, le 4 mars 1878, je présentai à l'Académie une première notice sur les livres belges traduits en diverses langues, De Coster, que je consultai, me répondit : « On a traduit en Prusse un *Conte brabançon : Les Fantômes*, et en Autriche la légende de *Smetse Smee*. » — La *Bibliographie nationale* a consigné les deux faits. — « On prépare en Allemagne une traduction d'*Ulenspiegel* ». Mais l'auteur ne put me procurer un exemplaire de ces deux traductions pour la collection que l'Académie avait décidé qu'elle formerait dans sa bibliothèque. Il faudrait ajouter aujourd'hui une traduction anglaise, trouvée en manuscrit dans ses papiers, des *Frères de la Bonne Trogne*, par Thomas S. Passemore. Dans la seconde notice, je dus ajouter ceci : « A peine le *Moniteur* avait-il publié cette note que plusieurs de nos écrivains s'aperçurent de l'effet produit. Dès le 21 mars 1878, Ch. De Coster, un véritable artiste, mort depuis, recevait une lettre que j'ai trouvée dans ses papiers et qui commençait ainsi : « Le travail lu récemment à l'Académie... m'apprend, à ma honte, que notre pays renferme des écrivains de premier ordre. »

qu'il n'en sera plus question, je m'enterre ici; c'est le seul moyen de rendre ma mère heureuse (1). » La seconde fois, il avait abandonné le secrétariat d'un journal de médecine pour s'y rendre. Ce dut être dans l'hiver de 1865, car en 1866, il parle « de ce départ fâcheux qui le faisait aller tout droit vers la misère au lieu de la brillante position qu'on lui faisait espérer (2) ». Il a été adressé au jeune cercle qui publiait le *Candide*. On y aborde aussitôt l'impression de sa grande légende. « On la lit tout haut dans les brasseries, écrit-il à sa sœur; d'ici à quinze jours, on ne m'appellera plus De Coster, mais Ulenspiegel. » Mais Rops le prévenait du danger dans une sorte de décalogue de la vie parisienne :

« N'écris pas dans les journaux qu'on ne lit pas. — Le *Candide*... claquera avant un mois. Donne le moins possible d'*Ulenspiegel* à *Candide*, cela déflore. — Passe les ponts... Le quartier Latin n'est pas une rue, c'est une impasse. Murger l'a dit avant moi. — Ne discute pas dans les brasseries. — Enfin, ne sauve pas la société! ». (Lettre sans date.)

Rops, pendant ce temps, lui cherchait un éditeur.

De Coster ne tarda pas à s'apercevoir qu'il mourrait de faim à Paris : « On y étouffe sans liberté. » Mais Rops avait beau le tancer de ses illusions : « Est-ce que tu te fiches dans la cervelle qu'on va recevoir ta prose pour la seule volupté de l'imprimer...? » En 1875, *Ulenspiegel* ayant paru, il prend à Munich son acte de baptême, qu'il fait légaliser pour la France. C'est alors que le *Figaro*, dans son *Écrin littéraire*, fit « une petite place » à des pages d'*Ulenspiegel*. Mais l'auteur ne pouvait rester longtemps à Paris, il avait des fonctions à Bruxelles.

IV

Il avait quitté les archives depuis six ans, lorsqu'en 1870, le gouvernement belge créa l'école de guerre et l'y fit entrer comme professeur d'histoire générale et de littérature française, et en même temps comme répétiteur du cours de belles-lettres

(1) L. 122.
(2) Lettre au ministre, brouillon sans date.

à l'école militaire. C'était un riche emploi ; mais quelle besogne à improviser pour un artiste ! Il n'y resta, après deux ans, que comme professeur et répétiteur de belles-lettres dans les deux écoles, où sa fantaisie enthousiaste captiva les rares élèves de goût. Le traitement, qui eût pu monter, pour le premier ensemble de cours, à 7,000 francs, alla de 3,800 à 4,125 francs, où il s'arrêta en 1875. C'était son bâton de maréchal.

C'eût été l'aisance, si les honoraires de l'État ne donnaient prise aux créanciers. Alors, la lutte devint cruelle. Lorsqu'en 1848, « le père Defaqz », lui avait dit : Vous êtes poète ! un court colloque s'était engagé dans l'escalier des Joyeux : « Vous n'avez pas besoin de votre plume pour vivre ? — Grâce à Dieu ! non. » Le jeune homme, ayant son patrimoine paternel, la petite fortune de sa mère et l'héritage de sa tante, se croyait à l'abri du besoin. Mais cette série de démissions, données à la fortune, cette existence d'artiste et d'homme du monde exigeaient d'autres ressources, et les promesses de gloire, depuis la *Revue des Deux Mondes* de 1858 jusqu'au *Constitutionnel* de 1868, n'étaient pas faites pour lui ôter le goût de vivre selon son rang, ni la confiance d'emprunter. Quand il se réveilla de son rêve, dans une carrière sans issue, il dut se mettre à la rame et ce n'est plus pour la gloire, c'est pour ses créanciers qu'il jure de travailler.

Il serait difficile d'énumérer tous les projets qui passent encore de l'esprit du poète dans la plume du solliciteur. C'est une édition des *Légendes flamandes*, illustrée, comme l'*Ulenspiegel*, par des artistes de talent (1). C'est un roman historique sur la révolution belge, auquel il veut appliquer sa méthode de recherches et de mise en scène (2). C'est une histoire populaire des institutions de la Flandre, en style pittoresque. M. Émile Greyson approuve fort l'idée, écrit-il au ministre (3). Il a la pratique des voyages et des illustrations de livres, et Dillens vit encore. Le *Tour du Monde* accepte un voyage en Néerlande. A voir tout ce qu'il a recueilli pour ces articles, on

(1) Lettre au ministre, 16 août 1870.
(2) Lettre du 11 avril 1870.
(3) Brouillon sans date.



Ch De Coster

reconnaît son procédé d'informations directes. Mais de tels travaux coûtent cher, et que de fois, devant un monument, un tableau et surtout une scène de mœurs, l'artiste dut-il oublier ses échéances! Va donc pour d'autres projets.

Les *Légendes de la Campine* n'ont pas paru. L'idée qu'il donne des *Légendes de l'Escaut* nous ouvre un horizon nouveau. « Le long du fleuve, où s'étend une bande de terre moitié néerlandaise, moitié belge, et aussi sur les rives du canal de la Lieve, entre Gand et Maldeghem, on trouve une population issue des Morins, des Ménapiens, des Suèves, des Frisons, laquelle garde des traditions, des mœurs, des légendes » qu'il a observées et recueillies et qu'il voudrait enchâsser en des descriptions de paysages (1).

Puis voici un concours dramatique : il se souvient de son « chef-d'œuvre » de l'Université, le retouche, se trouve aux prises avec un caractère de femme où le devoir est opposé à la passion. Il le lit devant « un public d'élite », se remet au travail avec enthousiasme. Ce drame fut-il recopié pour le concours avant sa mort? J'ai des raisons d'en douter.

Une seconde édition, à bon marché, d'*Ulenspiegel* revu comme il s'y entendait, mériterait, à coup sûr, le prix quinquennal de littérature française. Il y pensa, maugréant contre une influence qui l'avait fait manquer de mesure en certaines scènes : peu de choses à revoir, dix lignes peut-être.

En attendant, une occasion s'est offerte : un jeune officier a sollicité sa collaboration pour une légende. Une légende, c'est son genre et sa passion. Il accepte. « On se met bien à quatre et plus pour faire une épingle. » Il était resté maître sur ce terrain, et son collaborateur put faire connaissance avec cette méthode, à la fois critique et prime-sautière, qui biffe des chapitres et refait de verve chaque page. *Le Mariage de Toulet* (2), imprimé de son vivant, ne parut qu'après sa mort.

Rien de tout cela ne pouvait le tirer entièrement d'embarras. Il avait compris trop tard « l'épouvantable valeur de l'argent ». Le travail, à qui peut manquer la vie, n'est pas matière à hypo-

(1) Lettre sans date (1877?).

(2) Par Ch. De Coster et Ed. Meurant. Bruxelles, in-32, 1879.

thèque, mais la vie au moins peut s'escompter. Une assurance lui procurera une somme qui payera le plus fort de ses dettes et qui sera remboursée après sa mort. Un notaire généreux agréa l'idée. Quant au reste, pour peu qu'un prix littéraire ou le succès d'un livre vienne s'ajouter à ses prélèvements de chaque mois sur son traitement, il sera libre.

Autre ressource : On avait souvent voulu le marier; sa sœur, ses amis, et même quelque jeune intéressée, naïvement éprise d'un homme « qui aurait pu être son père » et dont la figure mâle et régulière, d'un bistre uniforme, les épaules bien découplées, la tenue élégante, annonçaient trente-cinq ans lorsqu'il en avait près de cinquante. Plus d'une aventure vint lui rappeler sa jeunesse, à un âge où les aventures prennent vite les apparences d'une faute. Au moindre reproche, resté naïf, il s'indigne; peut-être n'a-t-il pas été prudent, mais n'est-il pas homme d'honneur! Un de ces projets, et des plus honorables, eut un commencement d'exécution; au dernier moment, il recula : « Je l'aurais prise sans dot; elle en avait une pourtant que je n'ai pas voulu croquer... pour ne pas me conduire comme un coquin (1). »

Le voyage en Néerlande lui prit plusieurs années de ses loisirs et de ses vacances. Il voulait le diviser en cinq groupes : La Zélande, — les deux Hollandes, les îles de la mer du Nord et du Zuiderzée, — la Frise, — Groeninghe, Drenthe et Overyssel. — La Gueldre, Utrecht, le Limbourg, le Brabant et le Grand-Duché. Le temps lui manque souvent et quelquefois la santé; quand il a l'une et l'autre, les ressources se trouvent insuffisantes et les obstacles s'accumulent. En 1874 il avait terminé la Zélande qu'il avait commencé à étudier dès 1856 (2). « La Zélande, étant de toutes les provinces néerlandaises celle dont les costumes, les kermesses, les marchés, présentent le plus de détails pittoresques, j'ai dû avant tout, écrit-il (3), être descriptif. » La Hollande lui semble devoir être entendue autrement. Il nous a souvent exposé ses idées sur des œuvres faites;

(1) Lettre à sa sœur.
(2) Lettres Élisa, 96, 107, etc.
(3) 9 novembre 1874, lettre au ministre.

il va nous présenter l'esprit de celle qu'il veut faire : sans négliger les impressions de voyage, les deux Hollandes exigeront une étude générale des sectes, des partis, de la marine, de l'enseignement, etc. La Frise « que la Néerlande répute le plus noble de ses pays », présente un nouvel intérêt, car elle vit comme à part au milieu des autres provinces : « Cet isolement n'implique pour les Frisons, ni l'ignorance ni la brutalité, mais l'habitude de se gouverner eux-mêmes ».

Ses renseignements, est-il besoin de le dire, ont été et seront pris sur place, depuis le haut jusqu'au bas de l'échelle, et nous ne pourrions avoir de meilleur guide pour indiquer les détails les plus neufs :

« Pour ne parler que de la Zélande, la description de la digue de Westkapelle et celle des mœurs des ouvriers diguiers n'ont été faites par aucun écrivain néerlandais. Même chose pour Arnemuyden, même encore pour beaucoup de scènes de mœurs de la vie des paysans (4). »

Il croit faire bien d'aborder en second lieu le nord de la Hollande, plus intéressant et moins visité (1), et il s'éprend de l'île de Marken. Il la considère « comme une trouvaille, pour un écrivain et pour un artiste (2). » M. Charton en est très satisfait et Mellery va l'illustrer. Mais « ce n'est pas le moment de demander une avance de fonds à Paris ». Le gouvernement l'a aidé; un ami, que nous ne lui connaissions pas, l'aida sans doute aussi. C'est à lui qu'il expose ce que ce travail lui promet d'avantages qu'il ne veut pas compromettre. Quand les vingt-cinq livraisons seront achevées, elles seront réunies en un fort volume in-4°, complété d'études nouvelles et de nouvelles gravures. Ses honoraires de chaque édition sont de 10,000 francs; il perdrait donc s'il s'arrêtait 8,000 francs pour le solde de la première et 10,000 francs pour la seconde. « Les vacances vont-elles se passer inutilement dans une désolante inquiétude? » Cette lettre se termine sur une note gaie : « On dit pourtant que je suis né coiffé (3) » !

Il n'a pas à faire d'avance l'éloge de son œuvre. Mais il s'est

(1) Lettre à M. Stévens, 5 janvier 1876.
(2) Lettre à M. Dulieu, 4 mai 1869.
(3) Lettre à M. W..., sans date.

pris de confiance autant que d'intérêt ; il sent qu'il parlera comme il convient à un belge de parler d'un peuple frère qu'il veut peindre tel qu'il est, sans parti pris aucun, et qui, dit-il », « est peut-être supérieur à nous et à coup sûr plus original » (1)

La Hollande commença à paraître en 1878 (2). La seconde livraison dut être recherchée dans ses feuillets manuscrits, pour être publiée après sa mort (3). L'illustration en était faite.

De Coster avait trouvé des amis au poste des bons conseils ; il n'en manqua pas lorsqu'il eut besoin d'autres services. Que de fois n'eût-il pas l'occasion d'écrire à l'un ou à l'autre, ce qu'il écrit à Octave Pirmez : « Vous êtes un homme de cœur ». Trois semaines avant sa mort, les bureaux obtenaient pour lui un nouveau subside, et le jour même où il mourut était un de ses cruels jours d'échéance. L'avant-veille, il avait reçu une lettre, qu'il envoya aussitôt à sa sœur et qui lui annonçait que la somme serait chez lui à l'heure fixe. « Vous me sauverez », avait-il répondu aussitôt, en signant : « Ch. De Coster, qui est bien malade ». Ce fut sa dernière lettre. Le lendemain il était mort : on n'avait pu lui sauver que les inquiétudes de l'agonie.

On trouva près du cadavre une pauvre femme qu'il avait prise par compassion pour faire sa chambre chaque matin et qui l'avait soigné. Elle avait la face rongée d'ulcères qu'il voulait guérir, image visible de ses propres plaies intérieures, sans guérison, et terrible contraste pour un poète qui avait tant aimé le beau.

Hector Denis aime à raconter qu'étant appelé près de lui, il y trouva le sculpteur Bouré, qu'il ne connaissait pas. Mourant, De Coster se dressa sur son lit pour les présenter l'un à l'autre, avec le ton de gentleman qu'il avait eu toute sa vie.

Cela fait penser, comme dernier trait de son caractère, à

(1) Lettre au ministre.

(2) 1878, t. 2, p. 241-288.

(3) 1880, t. 1, p. 113-144.

une page du *Voyage de Noces*, où le docteur dit à sa femme, qui attend un fils :

Mais qu'il ne soit jamais pauvre, notre enfant !... S'il aime le linge blanc, les vêtements propres, on dira de lui qu'il ferait mieux de payer son boulanger que de dépenser tant d'argent chez sa blanchisseuse... Si, artiste ou savant, il vit de pain sec et d'eau claire pour produire son œuvre, les crétins diront de lui qu'il ferait mieux de s'engager et de porter le fusil sur l'épaule.

Ne retrouve-t-on pas ici l'écrivain qui entend conserver la dignité de sa tenue, l'intégrité de son œuvre et son goût décidé pour tout ce qui se prononce hardiment, élégamment et vigoureusement ?

V

Vais-je tirer une « moralité » de cette vie d'artiste? « Ce serait trop bête », dirait l'auteur du *Voyage de Noces*. Que le lecteur ne s'y méprenne pas : je n'ai eu aucun souci de l'apitoyer sur un écrivain qui, dans les circonstances les plus douloureuses, disait à sa sœur : « Je sentais que j'arriverais... les événements m'ont donné raison ! » Né chez un grand seigneur, De Coster put atteindre à l'émancipation de l'esprit; né artiste, avec « l'ambition du beau », il fut artiste et ne créa que le beau de son choix : ces choses ne se payent pas trop cher et ne font point crédit. Il passa des enivrements d'une belle jeunesse à une fière originalité d'écrivain. Si cruelle qu'un jour il ait trouvé la rupture d'un charmant amour, et si épouvantable la valeur de l'argent, il ne se vendit ni à l'église de son parrain, ni à un journal de son opinion, ni à un avenir d'archiviste ou de négociant, ni à une femme éprise, ni à une « littérature facile ». Il vécut entouré de l'estime et de l'amitié des hommes de sa génération et il se survit célébré par la jeunesse littéraire et artistique de son pays. Peut-être n'a-t-il pas produit tout ce qu'il aurait pu; mais il mourut avec la confiance de laisser une œuvre, et bien difficile qui demanderait à un écrivain quelque chose de plus qu'*Halewyn* et *Ulenspiegel*. On l'a quelquefois comparé à Leys, moins pour son archaïsme que pour son coloris. Mais j'entends bien : Leys a laissé un nom, une fortune, un titre. S'il y a quelqu'un en Belgique pour regretter

que nos écrivains ne meurent ni célèbres, ni millionnaires, ni barons, qu'il médite un tout petit problème que les économistes et les philosophes, gens naïfs, formulent simplement : « La société est intéressée à ce que chaque homme suive sa vocation naturelle, sans trop de perte de temps ni de forces, et, dans cette voie, produise le plus possible pour les denrées de nécessité, ce qui est abondance, — le mieux possible pour les choses de l'esprit, ce qui est art et gloire. » Problème banal, on le voit, et qu'avec un peu de bonne volonté, on réaliserait en quelque chose comme un siècle ou deux ! Les écrivains qui l'ont résolu pour eux à force d'indiscipline et de sacrifices ont pu souffrir bravement dans la vie, ils peuvent reposer fièrement dans la tombe. De Coster n'a-t-il pas dit : « Je suis de ceux qui savent attendre » ?

P. S. — Trois discours furent prononcés sur la tombe de Ch. De Coster : par le général Liagre, au nom de l'école de guerre; par le major Van Eeckout, au nom des élèves de cette école, et par Camille Lemonnier, pour notre famille littéraire. Deux de ces discours, extraits d'un journal, forment une brochure dont la bibliothèque de l'Académie de Belgique garde un exemplaire avec une autre brochure dont l'auteur a résumé, pour un journal de Namur, la première édition de sa biographie et reproduit le discours de Camille Lemonnier.

Le jour même de ses obsèques, un comité se constitua pour prendre soin de ses intérêts littéraires. Il était composé de MM. Liagre, Conscience, Ém. Greyson, Ém. Leclercq, Camille Lemonnier et Ch. Potvin.

Le but principal de ce comité était l'édition de ses œuvres; mais, du premier abord, on se heurta à une difficulté radicale : elles ne lui appartenaient pas, au moins en partie, et surtout la *Légende d'Ulenspiegel* dont il semblait particulièrement utile de faire une édition moins coûteuse que la première. Force fut, après de nombreuses démarches, d'attendre, sinon les délais de la prescription, du moins l'épuisement des éditions, et, en 1881, dans la conclusion d'une étude générale, j'eus le regret de devoir dire : « On le laisse, malgré les efforts de quelques amis, sans tombe et, qui pis est, sans édition de son œuvre [1]. »

Il est bon d'ajouter, et ce sera à son honneur, qu'un des plus intelligents éditeurs de Paris, consulté sur les chances de la *Légende d'Ulenspiegel*, jugea, pour en faire une édition à Paris, l'œuvre trop flamande.

A ce point de vue aussi, il fallait attendre.

Sa tombe préoccupait moins ses amis. On comptait sur une concession de terrain achetée par lui et sa sœur pour leur mère [2]. Aussi, quand il revint aux journaux que ses restes étaient menacés de disparaître — les premiers doutes

[1] *Histoire des lettres en Belgique.*

[2] Elle existe en effet. L'acte de concession perpétuelle est du 5 octobre 1874.

dissipés, — l'alarme fut profonde. Il était plus tard qu'on ne le supposait, car la nouvelle inhumation, qu'on disait seulement imminente, s'était faite entre la constatation du danger et la publication qui l'annonçait. Il n'y avait plus un moment à perdre. Un comité s'improvisa, représentant la *Libre pensée*, l'*Union littéraire* et notre nouvelle école de littérature. On se mit d'accord avec la famille et, le 31 août 1892, les restes de l'artiste furent retirés de dessous le nouveau cercueil qui les couvrait. Le squelette était intact; vers la région du cœur, on ramassa un cadre en métal contenant le portrait daguerréotypé de sa mère, qui ne l'avait jamais quitté et que sa sœur se rappelle avoir déposé dans son cercueil. Cela confirmait les indications du registre d'inhumation et du plomb portant le numéro de la fosse, détaché du cercueil entièrement réduit en poussière. Pièce à pièce, ses restes furent retirés de terre et déposés dans un coffre neuf, doublé de plomb, qui reposera dans le caveau qui lui est consacré.

Et, comme il se fait que le comique se mêle aux choses les plus sombres de la vie, le nouvel occupant qu'il fallut retirer un instant de la tombe, pour arriver jusqu'à l'artiste, était le *baes* d'un de ces estaminets d'Ixelles, où il était allé si souvent observer les mœurs flamandes.

Ce devoir rempli, le plus important restait à faire : l'édition de ses œuvres. La fraternisation des artistes avec l'écrivain s'était renouée après sa mort. Amédée Lynen avait exposé une série d'illustrations pour *Ulenspiegel* dans le goût archaïque, et un sculpteur, Ch. Samuel, avait exposé un projet de monument représentant Ulenspiegel et Nele sur la tombe de leur poète. On ne pouvait rien imaginer de mieux pour perpétuer et consacrer sa réputation. Commencée par la mise en sûreté de ses restes, cette consécration, que le groupe sculptural va continuer, dit-on, sur une place publique, aura pour elle l'unanimité de nos générations littéraires.

Le moment était favorable pour reprendre l'idée d'une édition populaire de son chef-d'œuvre. Contre toute attente, après un long embargo, ce vœu a été réalisé par un de nos jeunes éditeurs et aussitôt l'édition a paru, devançant la fonte du monument et l'achèvement de la tombe.

C'est une satisfaction précieuse pour notre histoire littéraire de n'avoir plus désormais à répéter des regrets qui datent de quatorze années. Dès lors, cette biographie, reprise comme un nouvel appel, un effort de plus en faveur de la publicité de ses titres de gloire, peut être regardée comme une modeste couronne de lierre, déposée au pied du monument qu'il s'est élevé lui-même : son œuvre.

Et comme il avait raison d'écrire à sa Nele à lui : « Je m'estime tout juste dans le présent et beaucoup dans l'avenir. »

LETTRES A ÉLISA

Tu seras pour moi un ami, le seul à qui je dirai tout.

(Lettre du 5 février 1853, nº 61.)

— Rappelle-toi que notre amour a commencé par une querelle de loin, une querelle imprimée, jetée en pature à un imbécile de public [1].

Cette phrase d'une lettre à Élisa fait allusion à un petit roman : *Silhouette d'amoureux*, publié dans la *Revue nouvelle* du 15 octobre et du 1er décembre 1851 et signé O. L'auteur, ou plutôt l'amant, s'y met en scène, sous le nom de René, et le premier trait de ressemblance qu'il donne de lui, en raillant, est placé en évidence dans un court paragraphe, suivi d'une moins brève déclaration d'amour :

III

Nous avons oublié de dire que René *menaçait* d'être *plus tard* un helléniste distingué.

IV

La maladie du jeune homme allait passer à l'état chronique et il commençait à devenir *prodigieusement athée en matière d'amour*, lorsqu'en rentrant chez lui, il aperçut une jeune fille *qui était à peu près sa voisine* — encore un trait réel — et dont jusque-là il n'avait vu que de fort loin les larges bandeaux bruns.

Il avait commencé en posant en principe le phénomène de l'amour subit, involontaire, pour se rire de ceux qui s'en plaignent : « Remerciez Dieu plutôt qui, lorsque vous n'avez plus la foi, vous donne l'amour. » Lui, naïf et sceptique, dont « l'esprit raille ce que croit son cœur », il avait cherché et n'avait jamais

[1] Lettre 13.

trouvé que des belles incrédules aux mots les plus doux de la langue française : « Je t'aime. » Il commençait à désespérer lorsque... On devine le reste. Mais avant de nous présenter Lucie, il fait une digression sur le portrait que l'amour nous grave au cœur ; et voici l'éloge d'Élisa d'après cette impression spontanée qui vaut mieux « que l'huile ou l'aquarelle » :

Elle avait le teint de cette pâleur mate qui est l'indice de l'exagération du tempérament sanguin ; jamais un ton rose n'avait coloré cette carnation ardente et méridionale. Il était difficile de voir ses yeux, qu'elle cachait avec une obstination singulière. — Cependant, il était des moments où, en rencontrant ses regards, on y trouvait une vivacité si grande, une lueur si voluptueuse, un éclat si magnétique, qu'il fallait être ou bien vieux, ou bien froid, ou bien distrait, pour ne pas être vivement remué...

Ceux qui la connaissaient disaient qu'elle était étourdie. Il y avait quelques-uns de ses jouets d'enfants qu'elle n'avait pas encore abandonnés. Des femmes soutenaient qu'elle était bien un peu nonchalante, qu'elle ne cultivait pas assez son esprit. René eût répondu à cela que son esprit n'en avait pas besoin, et qu'il était charmant tel qu'il était. Au moment où René avait rencontré Lucie, il paraissait probable qu'elle n'avait pas encore éprouvé aucune de ces passions sérieuses qui influent sur toute la vie d'une femme.

Alors, commence le récit de ce qui s'est passé entre eux, de façon à ce qu'elle se reconnaisse et qu'elle le reconnaisse, au réel de chaque détail ; mais pour donner au moindre incident : rencontre banale, parole embarrassée, silence plein de gaucherie, scènes de bal, une signification qu'elle avait bien dû deviner un peu, mais sans y voir tant de choses ! Le prodigieux athéisme n'était là que pour amener une prompte rechute en idolâtrie :

Voici comment eut lieu leur première entrevue. René se trouvait, un jour, seul dans la maison qu'il habitait. René *traduisait un auteur grec*, quand tout à coup on sonna ; il suspendit son travail et descendit. Lucie venait rendre visite à une dame — sa sœur à lui, mais il ne le dit pas — qui habitait le rez-de chaussée. René lui ouvrit. Lucie s'apprêtait à entrer, — croyant trouver son amie, elle fit un pas en avant en disant étourdiment au jeune homme : ma chère (1) — quand René, qui était fort troublé, lui dit d'une voix timide et brusque : « Je suis seul à la maison. » Il va sans dire que la jeune fille s'en fut et adressa à René un salut sec et froid.

Cela, elle le savait ; voici ce qu'il veut lui apprendre :

René remonta à sa chambre, se mit à sa fenêtre et regarda partir Lucie. Puis, il s'aperçut que le cœur lui battait violemment, une joie immense faisait étinceler ses yeux...

(1) J'ajoute ce joli trait d'après une lettre du 17 août 1852 (n° 87).

La déclaration est complète :

Ce qui faisait étinceler son regard, ce n'était pas une difficulté vaincue, c'était cette idée si douce au cœur de l'homme : qu'il aime, et cet espoir plus doux encore : qu'il peut être aimé.

Le récit continue ainsi ; après une maladresse, voici une poésie, troussée en rondeau, qu'il fait pour elle, sans pouvoir la lui faire parvenir autrement que sous le couvert de la *Revue*.

Après un bal, où ils flirtent : « J'ai vu votre chambre » lui dit-elle. — Que de fois elle la reverra, quand elle ira voir sa sœur et qu'il sera absent ; une partie de leur vie est déjà dans ce mot. — Après ce bal, où il n'a pas osé dire le grand secret, c'est un sonnet sur l'hiver que la *Revue* se charge aussi de remettre à son adresse :

Les feuilles vont tomber et je suis amoureux !

Il la revoit à sa fenêtre et, déjà exigent, le regard dont elle répond à son salut lui semble « froidement étonné ». Là-dessus, il revient à des accès de scepticisme qu'un ami interprète pour elle : « Désespoir déguisé en gaieté. » Puis, il s'arrête — il a du temps devant lui — sur l'éternel point d'interrogation de l'avenir. Qui sait? Peut-être, avant un an, lui sera en Afrique, « massacré par les Bédouins », — une menace de s'engager pour la légion étrangère — et Elle — autre épouvantail — mariée à un homme qu'elle haïra « et qui la rendra malheureuse *toute sa vie* ».

On ne pouvait plus naïvement déployer l'épouvantail et tendre la perche de salut.

Mais où est, dans tout ceci, la querelle? Attendons au prochain numéro; on la trouve six semaines après ; quand il reprend le roman avec des divagations sur l'amour et des calculs, par doit et avoir, sur le choix d'un mari, le septicisme l'a ressaisi. Et pourquoi?

Ah ! voilà le grand mot lâché ! Lucie s'est moquée de René... Lucie avait fort bien compris l'aveu de René, tout obscur et tout embrouillé qu'il était. Elle en avait fait la confidence à ses amies, puis à sa femme de chambre, puis... *à trop de monde* enfin... C'est si drôle un amoureux qui soupire !...

Mais Lucie ne sait pas encore à qui elle a affaire Écoutez :

C'est impardonnable, méchant ! c'est le fait d'une coquette ! Le pauvre garçon, va ! Vous avez beau rire... Le fait est que René ne rit pas du tout... et qu'il se fâcha tout rouge contre Lucie. Il se fâcha si fort, qu'il résolut d'en finir pour tout de bon avec son amour.

Et le paragraphe qui suit s'ouvre et se ferme par une menace « d'enfant gâté et volontaire » comme il s'appellera souvent :

Si je voulais que Lucie m'aimât, elle m'aimerait ; mais... je ne veux pas.

La nouvelle se termine par une scène où René jette au tas des souvenirs défunts la rose qu'il a reçue de Lucie au bal :

C'est ce que René appelait enterrer son amour.

On devine ce que doit sentir une jeune fille de 19 ans à se voir ainsi imprimée vive, devenue une héroïne de roman, portraitée en prose, chantée en vers, dans ce mystère de la presse, impénétrable pour tous, excepté pour elle et pour lui, où tout ce qu'elle n'aurait pas osé croire de ce beau poète était interprété par lui-même en passion véritable, avec des éloges qui plaisent toujours et des tons d'autorité qui déplaisent rarement à cet âge.

Le reste est dans les lettres, dont cette nouvelle est comme la préface, et la transition est toute naturelle de la querelle imprimée à la première lettre qui va paraître ici : « Vous m'aimez enfin ! »

Ces lettres, qui sont près de cinq cents, sont difficiles à classer, faute de dates, et l'ordre en sera toujours assez arbitraire. Seuls, quelques indices : les faits dont il parle, le genre de papier, la couleur de l'encre, etc., ont pu servir comme de vagues jalons.

Le choix à faire pour en publier quelques-unes exigeait plus de soins. Car tout donner prendrait trop de place, n'aurait pas d'intérêt. Sans négliger ce qui montre l'amant dans l'artiste et la femme dans l'amante, j'ai cru pouvoir ne pas répéter, dans tous ses modes, la conjugaison du verbe aimer, pour réserver la place à ce qui a trait au développement de ses idées, à sa méthode de travail, au progrès de son art.

Ce que j'ai retranché aurait pu être publié, car, dans cette longue correspondance, au milieu de circonstances si diverses, je n'ai pas vu un mot lui échapper qui ne fût lisible à tous les points de vue.

La dernière partie de la *Silhouette d'amoureux* parut à la fin de 1851. Le 5 février 1853, il écrivait à la jeune fille : « Oui, Élisa, tu auras toute ma confiance... Maintenant je te dirai tout. Tu seras pour moi un ami, le seul auquel je dirai tout. »

Les confidences à cet ami, d'une intimité si douce, importent surtout. Ce qui a levé tous les scrupules, bien naturels, pour la publication de ces lettres, c'est précisément qu'elles contiennent, mêlées à un sincère amour, des peintures de caractère et des causeries d'écrivain. Sauf quelques pages, les espèces de mémoires qu'il avait commencés en 1851 ont été abandonnés pour ce journal à deux. Lui seraient-ils préférables? Rien ne le fait présumer. Mais, puisqu'ils n'existent pas, pouvaient-ils être mieux remplacés que par ces feuilles quasi quotidiennes, qui sont comme autant de fragments de sa vie, à l'époque la plus intéressante peut-être, celle où se forme son talent et où paraît son premier livre.

LETTRES A ÉLISA *

I

1851-1852

Seconde lettre.

Vous m'aimez. Enfin! Mon bonheur est si grand, qu'il ressemble à de la tristesse. Quand on m'a dit oui de votre part, j'ai été comme suffoqué de joie. Vous m'aimez! Tenez : je n'ose pas y croire. Je sens que je n'ai rien fait pour le mériter. Ne vous moquez pas de moi si ma lettre est un peu folle; je ne sais où j'en suis, tellement tout ce qui m'est arrivé me paraît invraisemblable. Oh! j'ai toujours cet oui dans mon souvenir. Jamais je n'ai dû faire autant d'efforts pour paraître calme... Que j'aurais volontiers envoyé au diable tout ce monde qui nous entourait, pour rester seul avec vous. Seul avec vous! Je t'aurais dit alors ce que je te dis maintenant sur ce froid papier : Élisa, les autres femmes ne me paraissent belles que si elles te ressemblent; il n'y en a pas une d'elles qui soit digne de lacer tes bottines. C'est un étrange amour que celui que j'ai pour toi, un bizarre mélange de respect et de passion, du feu dans le cœur et du feu dans la tête, des pensées sans ordre et sans suite, mais se rapportant toujours à toi, une timidité excessive, une timidité d'enfant, et, par moments, de ces pensées audacieuses qui me font songer à ces étreintes passionnées, étreintes muettes où on ne parle pas, ivresse qui n'a pas de nom et que nul ne peut rendre. Hélas! ce ne sont que des

* De Coster ponctue peu ses lettres. Je lui conserve autant que possible ce laisser-aller de la plume, qui ne nuit pas à la clarté.

rêves. Élisa, pardonne-moi de te parler ainsi, mais je ne puis mesurer mes phrases ni déguiser mes pensées.

Il me semble que j'ai rajeuni de 10 ans, tellement toutes mes sensations sont neuves et dégagées de tout souvenir, de toute expérience. Je perds un à un et chaque jour tous les souvenirs de ma vie passée qui ne se rapportent pas à toi, au point de ne pouvoir me rappeler aucun d'eux avec précision. Moi qui, avant de te connaître, croyais avoir aimé, je ne savais seulement pas ce que c'était. Quel charme as-tu donc en toi, pour m'avoir fait croire à tout, même à l'amour, moi qui doutais de tout. D'où vient qu'au lieu d'être calme en t'écrivant, je tremble sans cesse de crainte de t'offenser. Ne te blesse pas, ne t'offense pas et si mes paroles te paraissent folles et peu convenables, songe que si je te parle ainsi c'est par excès d'amour et non point par manque de respect. Ne m'en veux pas de ce que je t'aime comme on n'aime pas d'habitude. Si je pouvais seulement te le dire au lieu de te l'écrire, si le monde, si les convenanees, les absurdes convenances, n'étaient pas là entre nous deux. je te parlerais peut-être de façon à te convaincre. Qui sait? Tu doutes peut-être encore de moi, tu m'aimes dis-tu, mais tu n'as pas assez de confiance en moi pour me l'écrire Faut-il que je te jure que si tu m'écris nul autre que moi ne verra ta lettre, car si un autre la lisait, il me semblerait qu'elle ne m'appartiendrait plus. Mais je n'ai pas besoin de te dire cela, tu le comprends bien, n'est-ce pas. Réponds-moi, je t'en prie, réponds-moi toi-même. Je t'aime tant, qu'il me semble que tu peux bien me donner cette marque de confiance.



Samedi.

Que je te répète encore une fois ce que je t'ai dit hier : avant de te connaître, je ne connaissais pas l'amour. Le sacrifice, le dévouement, la constance étaient choses mortes pour moi. A lire ce que j'ai fait alors et ce que je te ferai bientôt

lire tu verras la différence qu'il y a entre mon esprit d'alors et celui d'aujourd'hui. Aujourd'hui, je sens que je vis profondément. Ma pensée est plus vaste, il y a peu de chose que je ne comprenne du premier coup d'œil, dans les choses de sentiment, mon jugement est droit et sûr, infaillible même. Pourquoi, parce que j'aime. . . . .

. . . .

X. t'a fait bien mal, mais elle me juge et toi aussi, un peu d'après elle, d'après tous ces pantins, ces marionnettes en habit noir pour qui l'amour est un passe-temps et non la chose essentielle de leur vie.

Quand tu me connaîtras mieux, toutes ces choses qu'on te dira ne t'affecteront plus. Adieu, je t'aime et c'est pour toujours, pour toujours entends-tu, et je te défends d'en douter.



3 Moi aussi, je t'aime, moi aussi je n'ai jamais été si heureux. Je le disais tantôt à Caroline (sa sœur) : Il me semble à chaque minute qu'il me tombe sur le cœur une goutte d'un vin comme il n'en existe pas et qui me rend heureux à pousser de gros soupirs. Mon bonheur m'étouffe. Sais-tu bien que nous commençons seulement à vivre. Je suis fatigué, je suis éreinté, je n'ai pas dormi, je suis enrhumé, et je suis heureux, heureux. J'ai une langueur délicieuse, il me semble que je marche dans de l'ouate. Rien ne me heurte, rien ne me blesse, je jouerais aujourd'hui, je gagnerais des millions et si j'avais un examen à passer, je le passerais certainement. Qu'est-ce que cela veut-dire? Est-ce moi, suis-je moi, je ne me reconnais pas. Est-ce que je vais devenir gai et heureux, est-ce que je vais changer. Oui, oui, cent fois oui. J'ai secoué une influence maudite et je redeviens moi pour t'aimer comme tu mérites d'être aimée et pour te rendre heureuse comme tu dois l'être et comme tu le seras. Pourquoi n'es-tu pas venue toi-

même. Je suis heureux et pourtant bien des choses me manquent. Adieu, ce qui me manque, c'est toi. Je te voudrais toujours dans mes bras, toujours. Adieu, Élisa.

4 Il y a toutes sortes d'idées nouvelles qui s'éveillent en toi, tu penses maintenant à des choses auxquelles tu n'avais jamais songé. Pendant quelque temps tu seras triste et heureuse d'être triste et puis ton caractère reprendra le dessus c'est-à-dire que, grâce à Dieu, tu retrouveras encore tes heures de gaieté folle.

Ah ! tu m'aimes, je sens cela aux moindres mots de ta lettre, toute écrite avec le cœur, toute bonne, toute confiante. Ah ! tu as raison d'être bonne et confiante avec moi. J'ai tant besoin d'amour, c'est-à-dire que j'aie quelqu'un à moi, comme tu es à moi et comme je suis à toi, quelqu'un qui m'aime avec tous mes défauts, avec ma maussaderie, quelquefois avec ma folie. Je sens que je t'ai comme tu dois sentir que tu m'as.

Ne disséquons pas nos sentiments, laissons-les croître comme les fleurs que nous aimons. A propos de fleurs, tu vas les aimer à la folie maintenant. (Je ne les ai pas toujours aimées, moi, sais-tu ; c'est-à-dire pas toujours soignées, je ne les aime que depuis que je t'aime et je ne les soigne que depuis le commencement du printemps.) Tu vas aimer le soleil, la nature qu'il faut comprendre et que les amoureux seuls apprennent à lire, car c'est un livre ouvert pour eux, fermé pour les autres. Je dis *tu vas*, mais tous ces sentiments étaient en toi ; seulement ils dormaient. . . . .
. . . .



5 Je ne sais comment m'exprimer pour te remercier, ce que je sais, c'est que depuis le bal, mon amour que je croyais cependant bien fort a redoublé d'énergie. Reconnaissance, tendresse, confiance, sympathie, tout ce qui fait l'amour éternel, je l'éprouve pour toi. . . . .

. . . .

Je ne sais pas encore bien me rendre compte de ce que j'éprouve, je suis comme sous l'influence d'un rêve, tantôt je te vois au bal, admirablement belle, tantôt et plus souvent je te vois, à ta fenêtre, en robe de chambre et un livre à la main ou bien en robe de soie. Tu y seras quelquefois, n'est-ce pas, et tu ne me défendras pas de passer pour te voir. Je ne veux pas te compromettre, tu le sais, mais je ne saurais pas maintenant vivre sans te voir. Tu m'aimes, Élisa, tu ne peux donc pas vouloir que je sois malheureux, et je le serai, autant qu'il est possible de l'être, si tu n'as pas un peu de pitié de moi. Je n'exige rien, je demande, je ne veux avoir d'autre volonté que la tienne. Aie confiance en moi. Je suis homme d'honneur, et quand même je ne le serais pas, il y aurait quelque chose qui m'empêcherait toujours de trahir notre secret, c'est que du moment où je commettrais la plus légère indiscrétion, ce ne serait plus notre secret, notre amour, un sentiment à nous deux seuls, mais quelque chose qu'un autre aurait le droit de commenter sottement. Tu comprends que cela ne peut pas être.

Je vais maintenant te faire une demande qui te paraîtra un peu étrange, n'aie pas peur, ce n'est pas compromettant; veux-tu m'envoyer un petit sachet imprégné du parfum dont tu te sers d'habitude. C'est un moyen d'être presque près de toi, une lettre parle au cœur, les parfums parlent aux sens. Rien ne ravive plus le souvenir qu'un parfum, mais qu'ai-je besoin de te dire toutes ces choses, tu le sais aussi bien que moi.

. . . .

Je t'en prie, écris-moi vite, tu peux même, en déguisant ton écriture, écrire chez moi, on n'ouvre jamais mes lettres. Dis-moi si, en passant par chez toi, je pourrai encore te voir à la fenêtre. Oui, n'est-ce pas.

Voilà plusieurs nuits que je rêve que je te serre étroitement sur ma poitrine, que tu jettes les bras autour de mon cou et que je meurs de joie. Ce serait une belle mort. Écris-moi vite.



6 Comme je voudrais te sentir près de moi, combien je te donnerais de baisers. Comme tu verrais bien que je t'aime C'est drôle, mais je sens, je vois ton amour comme tu sens et comme tu vois le mien. Je sais que j'ai à moi un autre cœur qui est pour ainsi dire le mien et qui m'aime plus que je ne m'aime moi-même. Ne sens-tu pas cela aussi toi. Tu sais qu'il n'y a pas une de tes peines qui ne me fasse souffrir, tu sais que je suis à toi, que tu m'as pour toujours. Toujours est un mot qui paraît bien long à beaucoup de gens ; eh bien, pour moi, c'est un mot qui ne m'effraye pas plus à prononcer que si je te disais : Je t'aimerai encore demain.

Nous ne sommes complets que l'un par l'autre, moi sans toi, je ne suis rien, il me semble que je ne vivrais pas si je ne t'avais pas. Je me suis habitué à avoir deux cœurs, le tien et le mien ; il me semble que ton sang est mon sang et que tu ne peux pas penser autrement que je ne pense, que ce que je hais tu dois le haïr et ce que j'aime, l'aimer. Quand tu me donnes quelque chose, il me semble que tu l'as pris dans un tas de choses qui sont non pas à moi mais à nous. Ton chapelet m'appartenait, ta ceinture était à moi, ta coiffure du bal du Cercle m'appartient, comme moi, tout ce que j'ai, tout ce que je pense t'appartient. Tu me dirais : Je n'aime pas cela, il faut briser cela, brûler ceci, je dirais : Elle a raison. Et je le ferais comme si moi j'en avais eu la pensée avant toi. Je ne m'explique pas bien cela, nous sommes bien distincts l'un de l'autre et je ne sais pas m'imaginer que nous ne fassions pas un.

Je voudrais te voir maintenant dans ma chambre ; elle est très en désordre, tu aimerais ce désordre comme si tu l'avais

fait toi-même. J'ai beau regarder autour de moi, il n'y a pas un point de ma tapisserie, pas une figure ou une arabesque de mes statuettes ou de mes gravures où ma pensée n'ait gravé ton nom, quelque chose que tu m'as dit, écrit ou fait. Dans ma chambre, tu es partout autour de moi comme l'air que je respire; aussi, je ne me sens réellement vivre que chez moi. Il me semble que ta place n'est pas chez toi, mais ici, tu sais cela, d'ailleurs, pourquoi te le dirais-je? Adieu, mon ange, je te dirai toujours : Je t'aime, parce que je le penserai toujours.



7 Me voici réintégré dans mon encrier. Ce n'est pas mal heureux. — Pardonne-moi, mais je suis aussi fou que je l'étais hier en te quittant; la tête me tourne comme hier, comme hier enfin je suis ivre. — Moi, j'ai dormi cette nuit, mais d'heure en heure ou plus souvent je m'éveillais, je brûlais. Ah! que n'étais-tu près de moi. Aujourd'hui, je me suis surpris m'appuyant la tête contre le mur de ma chambre et... mais non, ce sont des folies..., il me semblait que tu étais près de moi. Je suis fou, fou à lier. Il y a des gens qui disent qu'il fait froid..., ils rêvent . . . .
. . . .

Je suis allé vers midi à la campagne avec Fadette (sa levrette), il y avait du soleil. Eh bien! franchement, je n'aime pas la neige. Il y a certainement de beaux effets, mais les paysages n'ont pas assez de variété de couleurs, il n'y en a que deux, le noir et le blanc, qui ne sont justement pas des couleurs. Cela a de la poésie, mais c'est une poésie froide, une poésie qui semble étudiée. Le ciel n'est pas beau, le bleu est trop pâle; on a comparé la terre couverte de neige à un mort couvert d'un linceul, ce n'est pas cela; c'est plutôt un homme qui a froid et qui a l'air triste mais non piteux. C'est un effet étrange, il y a encore de la majesté dans les horizons, du

grand, de l'immense, on n'ôtera jamais cela à la nature ; mais malgré tout le paysage a l'air artificiel, il n'y a pas de surprises, tous les effets sont prévus par celui qui regarde... Je voudrais bien voir les glaciers suisses, qu'on dit, au lever du soleil, ressembler à d'immenses montagnes de nacre. Cela doit être beau et fantastique. Mais le paysage belge ne souffre pas la neige, il est trop plat.

. . . .



8 Je te l'ai dit : Jamais je n'ai eu une journée comme aujourd'hui. S'il y a un ciel, c'est là le bonheur que Dieu doit nous y donner. Ah ! un rayon de soleil, ou plutôt un ciel tout imprégné de rayons, un brin d'herbe où brillait un diamant, un air tiède, et toi dans mes bras. Oh ! je voudrais toujours vivre ainsi, mais ce bonheur tuerait à la longue. J'ai vécu double aujourd'hui, j'ai fait des économies de bonheur ; je puis souffrir encore horriblement tout un jour, mais si je songe à cette belle journée, ma douleur sera bien calme. Si je te disais tout ce que je te dois, tu ne me croirais pas, tu dirais que ce sont des compliments que je veux te faire, des sornettes que je veux te raconter, et tu te tromperais du tout au tout. J'ai senti ce soir que tu étais bien fatiguée et je t'ai endormie comme on endort les enfants et les anges, avec de la musique. Sais tu bien que cet *Obéron* que nous aimons tant tous les deux est pour ainsi dire l'œuvre d'un mort et que Weber est mort de la douleur que lui causait l'insuccès de la plus belle œuvre du monde. Ah ! si les âmes des morts reviennent sur la terre, la sienne viendra m'écouter quand je me servirai de ses chants pour te dire combien je t'aime.



9 Je te verrai demain, n'est-ce pas. Voyons, fais tout ce que tu peux, envoie promener *** d'une façon ou de l'autre.

... Je te verrai demain, n'est-ce pas. J'ai fait beaucoup de grec aujourd'hui, beaucoup, mais beaucoup, trop; si je faisais toujours cela, je deviendrais réellement, et en peu de temps, un helléniste très distingué; mais il faut absolument que je te voie demain. J'ai énormément de choses à te dire. . . . .

Il faisait très beau ce matin, mais demain soir, il fera bien beau si je te vois.

Ah si je ne craignais pas d'être rencontré me promenant avec toi, comme je te demanderais, un beau matin, de te trouver avec Virginie (sa femme de chambre) au bout de notre chaussée. Je choisirais pour cela un beau soleil, un jour bien ouvrier où on risque moins d'être rencontré et nous serions bien heureux. Cela viendra peut-être un jour, il y a si longtemps que je le désire. — Pourvu que l'envie ne nous en prenne pas à tous les deux en même temps. Je voudrais tant te voir au grand jour, blanche et rose, très peu rose comme l'autre fois et te couvrir de baisers... Ah je t'aime...



10 Oui, je suis heureux, si heureux que je crains un malheur. Je disais tantôt à Caroline : Élisa est un petit trésor. — Elle serait bien contente si elle entendait ça, me dit ma sœur. — Je te le répète, je puis le faire, n'est-ce pas? Notre amour est si pur, si frais, si jeune, si élevé, que je ne pense pas qu'il y ait dans le monde entier deux êtres s'aimant comme nous nous aimons. Cela est impossible. Je suis inondé de bonheur, j'ai prié hier au soir dans mon lit, prié sincèrement, avec foi. Tu feras de moi un homme complet, je sens cela, un homme qui n'aura ni petites colères, ni bouderies, ni impatiences, mais qui sera tout cœur et tout intelligence. Je ne serai digne de toi qu'en devenant cela. — Plus tu te montres

à moi, plus je te comprends, plus j'apprends à connaître les mystères de ce cœur si bon, si entièrement bon. Je t'ai demandé ce matin dans ma lettre si je ne pourrais pas te voir, je te demande maintenant de me répondre que c'est impossible. Tu ne dois plus sortir le matin avec moi. Il ne faut pas qu'on te voie. Je ne veux pas que le monde souille de cancans notre bel amour. Mon petit ange, ma chère Élisa, ma bien-aimée, je t'aime comme je ne me croyais pas capable d'aimer, je t'aime comme j'aimerais un ange, un vrai ange du bon Dieu. Pourvu que ton père ne te refuse pas à moi; mais tu le prieras tant qu'il m'aimera aussi et qu'il voudra bien que je devienne son fils. Tu ne saurais croire combien j'aime ton père; que n'ai-je dès à présent le droit de lui dire que je t'aime. . . . .

Demande à ta bonne vierge s'il est vrai que je t'aime de tout mon cœur, tu verras dans ce sourire angélique qui regarde le ciel tous les bons mouvements que j'ai eus dans ma vie; je n'ai pas eu une pensée pure, une pensée bonne, sainte ou élevée, que je n'aie regardé ce beau visage. Cette vierge est ma patronne et la tienne; quand je me suis senti mauvais et que je l'ai regardée, j'ai rougi. On m'aurait donné mille francs de cette image, je ne l'aurais pas donnée, et puis elle me vient de mon pauvre père qui prie sans doute au ciel pour nous deux. Mon père, toi que j'ai si peu connu, que j'ai eu si peu le temps d'aimer, bénis tes deux enfants, prie Dieu pour que ton fils rende toujours heureuse ton Élisa, car elle est la tienne aussi.



11 Trempé jusqu'aux os et pas trop malheureux. Il fait toujours beau quand on est heureux. Voilà une bonne petite soirée qui m'a fait un bien immense . . . .

Je voudrais jouer avec toi, sauter avec toi, rire avec toi et finir bien doucement la soirée dans tes bras sans m'en aper-

cevoir. Quand nous serons mariés nous aurons de ces belles soirées. Quelque maussade que je sois, j'aurais grand'peine à ne pas me démaussader près de toi. Tu connais mon affreux caractère, toi seule tu peux me faire changer d'humeur et dissiper en une demi-heure une mélancolie qui sans toi aurait duré huit jours. — Et il pleut, et il pleuvra et nous pourrons nous voir et nous ne rencontrerons personne et nous serons heureux, plus heureux qu'aujourd'hui. Folle, je t'aime. Comme c'est drôle, ces deux mots, écrits l'un à côté de l'autre... Est-ce que j'aurai une bonne, mais une très bonne lettre? Il me semble que je vais travailler comme un nègre. Adieu, je t'aime.



12 Quelle bonne soirée, mon Dieu! quelle bonne soirée. Je suis heureux..., oui, complètement heureux..., parce que je t'aime, parce que je me sens aimé par toi. Bonne soirée, bonne soirée, il me semble que je suis ivre d'un vin céleste... Comme je t'aime et comme il était beau ce ciel d'orage, ces éclairs, cette nuit voilée; comme il était bon cet air tiède, comme elle sentait bon cette poussière rafraîchie par l'approche de la pluie. Mais ce n'est pas tout cela, ce ne sont pas même les baisers que je t'ai donnés qui me rendent si heureux, c'est que je sens si bien que je t'aime et que je te rendrai heureuse. Nous serons toujours jeunes pour nous aimer. Comme il fait bon vivre quand tu m'aimes!...



13 Tu es bien triste et tu ne te plains pas. Il me semble te voir pâle et disant : Je n'ai rien. Oh je suis bien cruel encore quand je suis triste. J'y ai pensé aujourd'hui, toujours,



sans cesser un instant : que ferais-je si je ne t'aimais pas? Que ferais-je si je ne t'avais pas? Moi aussi je n'aime plus au monde que ma mère et toi, si ma mère me manque un jour, je ne serai pas seul. Tu es liée à ma vie, fatalement, pour toujours. Oui, nous serons heureux, quelques nuages de temps en temps, mais qu'est-ce que cela. Crois-tu que je ne t'aime pas?... Rappelle-toi que notre amour a commencé par une querelle de loin, une querelle imprimée, jetée en pâture à un imbécile de public. Et puis, chez B... et puis toujours et puis. Quand je t'ai fait de la peine, je souffre, je suis malheureux et je t'aime cent fois plus. Je sens que je mourrais pour toi, je sens que tu le ferais pour moi; mais je sens aussi que l'un de nous ne survivra pas à l'autre. . . . .
. . . .



14 Je voudrais être toujours comme j'étais ce soir; c'est de la bonne gaîté cela et qui ne peut te faire de peine. Ce soir, je ne sais ce qu'il y avait dans l'air, mais je me sentais mollement bercé, il y avait du printemps dans l'air, et puis par-dessus tout, tu étais là, toi que j'ai tant fait souffrir et que j'étais si heureux de rendre heureuse. Ah! tes bras, tes bras! je voudrais bien baiser tes bras! toujours, toujours. Maria (une amie) n'a rien vu n'est-ce pas, elle ne t'a pas demandé pourquoi tu rentrais si tard. . . . .

Caroline dit que nous sommes bien heureux ainsi, elle qui ne sait pas que je te vois, que je te parle, mais il me faudrait à moi un bonheur plus loyal, que je puisse avouer. T'aimant pour la vie, je veux pouvoir le dire à tout le monde. . . .
. . . .

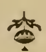
15 J'ai vu ton frère ce soir. Chaque fois que je le vois, je songe à ce qu'il souffrirait s'il savait que moi qu'il regarde maintenant comme un ami, un ami vrai et sincère, je ne crains pas de compromettre sa sœur. Je souffre et je suis triste, nous devrions ne plus nous voir ou lui parler, il n'y a pas de milieu. Aie du courage pour moi. Veux-tu lui parler ou veux-tu que je lui parle? Je suis sûr de l'éternité de mon amour, je puis lui parler. Ce serment que tu as fait est un serment nul, c'est comme si tu avais juré de me laisser seul toute ma vie. Comprends-tu cela? Je t'aime et je serais honteux à mes propres yeux si je te voyais demain. Il y a quelque chose qui me dit : Ceci est bien et cela est mal. Dois-je faire ce qui est mal? . . . .

Il me semble que j'aurai du courage. Ayons-en. Demande conseil à Caroline. Réfléchis, pense sérieusement. Ce n'est pas un jeu. Tout le monde ne sait pas de quelle façon je t'aime. Personne ne le sait que moi. Pourquoi faut-il qu'il me témoigne maintenant de l'amitié, j'aimerais mieux sa haine. Je souffrirai de ne plus te voir, mais il faut parler, nous ne pouvons plus attendre. Si on te refuse à moi, alors je n'ai plus de ménagements à garder. Nous nous aimons, nous sommes l'un à l'autre. Je suis comme fou, c'est une position horrible que celle dans laquelle je me trouve. Je t'aime, je t'aime, j'aurais besoin pour mon bonheur que tu fusses près de moi tous les jours. Aie un peu de courage, un peu de force pour moi, je n'en ai pas. Je ferai mal, s'il le faut; je serai lâche, car c'est une lâcheté de ne pas parler. Que faire? Oh! je t'aime, je t'aime, écris-moi pour 7 heures. Que ferons-nous? Je t'embrasse.



16 Maria est venue aujourd'hui à la maison. Je lui ai dit comme quoi, chaque fois que je vais au boulevard, je suis d'une tristesse furieuse. Nous avons apres cela parlé de *Jacques* de G. Sand. J'en ai donné ainsi l'explication : Un

mari est bon, fort, généreux et beau, il a pour sa femme ce multiple amour qui est si difficile à rencontrer, amour du cœur, des sens et de l'esprit, c'est l'idéal du mari. Eh bien! la femme aimée ainsi s'éprend du premier imbécile venu, un M. Octave qui vient jouer de la clarinette sous ses fenêtres. Je me trompe, c'est du hautbois. Je terminai cette aimable appréciation en disant que *Jacques* était le plus épouvantable et le plus terrible plaidoyer contre le mariage que je connaisse. D'ailleurs, ajoutai-je, le mariage est une horrible institution. Je doute que Maria te rapporte cette conversation, j'ai préféré te la raconter moi-même, te l'expliquer. Mon exclamation sur le mariage est une boutade ou plutôt une conséquence du roman de *Jacques;* pas autre chose. Il s'y trouvait peut-être aussi quelque chose de la fureur que j'avais rapportée du boulevard et de la haine que j'avais contre tous ces pantins qui faisaient parader leur bêtise au soleil.



17 Merci de ta bonne lettre, mon Elisa; je suis bien heureux, va, que mon petit bouquet t'ait rendue heureuse. Ah! si je pouvais toujours te faire dire : Je n'oublierai jamais la soirée d'hier; si je pouvais tous les jours te faire verser quelques larmes de bonheur. Tu ne sais pas combien je t'aime, tu ne sais pas que je ne travaille qu'en vue d'être grand à tes yeux. Je me moque des autres. Toi seule, toi toujours, mon seul amour, ma seule amitié, mon seul bonheur.

Tu es mieux aujourd'hui; Virginie vient de me le dire, tu as ri, tu as bien dormi, maintenant tu vas te guérir vite, vite, vite, et quand tu pourras encore sortir, tu te mettras au cou une bonne écharpe, bien épaisse, bien chaude qui t'empêche d'avoir de ces méchants rhumes qui nous séparent pour si longtemps.

Veux-tu t'imaginer un moment que je suis près de toi,

assis près de ton lit, que tu ne me tournes pas le dos comme à ta sœur, mais que tu me regardes bien tendrement, avec tes beaux yeux, un peu adoucis par la maladie, que tu laisses pendre ta chère petite main hors du lit et que je la tiens dans la mienne. Moi, je te regarde, je ne te parle pas, je t'aime, j'étouffe d'amour. Puis, je me lève, je penche ma tête vers la tienne que tu as tirée des couvertures et je t'embrasse... Un bon baiser, un long baiser, bien doux, bien chaste, bien plein d'amour. Il me semble alors voir dans tes yeux passer et repasser ce fluide nacré qui leur donne tant d'éclat et je t'admire et je t'aime et je t'embrasse encore. Puis nous causons de toi, de moi tour à tour, je te conte tous mes sujets, je te raconte toutes mes espérances et tu es heureuse. Puis je me lève encore et je t'embrasse encore et nous nous taisons encore pendant bien longtemps.

Tu ne saurais croire, Élisa, de quelle chaste et pure atmosphère de poésie je t'entoure; tu ne saurais croire combien l'amour que j'ai pour toi touche profondément toutes les fibres de mon cœur, combien il s'est complètement et pour toujours emparé de ma pensée. J'aimerais mieux mourir que de cesser de t'aimer...

Donne bien des baisers à mon petit bouquet et sois bien sûre qu'il te les rendra...



18 Es-tu contente, toi? Moi pas. Pauvre Amour, qui, sous prétexte qu'il a les pieds mouillés, bat de l'aile. Tu étais drôle aujourd'hui, moi aussi ; nous avons beaucoup ri, ce soir, beaucoup.

Raphaël, l'ange de l'école, comme l'appellent les Italiens, le peintre des Madones. des enfants et des femmes, qui aima la Fornarina toute sa vie, Raphaël a peint aussi l'Amour. Ce n'est plus l'enfant bouffi et classique, c'est un jeune homme doux, pensif, recueilli. Ce jeune homme n'est pas aveugle et

cependant on voit qu'il n'y a dans ses yeux qu'une seule pensée, il est absorbé complètement. Il n'y a pas de sourire sur ses lèvres et cependant on y devine un angélique bonheur.

. . . .

Pense à moi et prie le bon Dieu, si c'est lui qui fait fondre la neige, de le faire au plus vite. J'aurai demain une bonne lettre, n'est-ce pas.



19 M'en voudras-tu de ce que je te parle encore une fois de tristesse et de gaîté? Je voudrais bien te parler une fois si clairement que tu ne puisses pas ne pas comprendre.

Nous avons deux natures entièrement différentes, toi tu as plus de cœur, plus de franchise, plus de gaîté; moi je suis plus personnel, plus égoïste peut-être, j'ai plus d'imagination et je suis souvent triste, parce qu'il est dans ma nature de m'affaisser quelquefois sans que rien en apparence puisse paraître avoir occasionné cet affaissement. Tu sais combien je hais de me poser en jeune homme sentimental et mélancolique, cependant je suis l'un et l'autre. Dans ces moments-là, c'est ici que je demande toute ton attention à toi qui m'aimes comme personne ne sait aimer, dans ces moments-là, j'ai besoin qu'on me parle avec une voix douce, qui caresse, qui change le cours de mes idées et me fasse sentir que je suis aimé. Alors, il s'opère en moi un singulier changement; petit à petit, je me sens autre, je deviens meilleur, plus aimant, et peu à peu aussi, une gaîté douce m'arrive, je respire mieux, puis je deviens bruyant, animé et même tapageur. Je suis à ton égard (quant aux autres, je m'en inquiète en général trop peu pour qu'ils puissent m'impressionner), je suis à ton égard dans l'état perpétuel de ces plantes qu'on nomme sensitives, quand tu commences par me parler légèrement, vivement même, il y a quelque chose que tu froisses en moi; si au contraire, tu es douce, extrêmement douce, caressante beaucoup,

il me semble que le ciel s'ouvre peu à peu devant moi, je ne songe plus au monde, je ne songe plus qu'à une chose, c'est que je t'aime et que je suis aimé par toi.

Je voudrais m'expliquer mieux, je ne saurais pas. Écoute cependant : il y a énormément de force en moi, mais cette force a besoin pour se développer de certaines influences; ton amour, par exemple, quand tu le veux, double ce que j'ai de vie, une bonne parole comme je les aime, me relève à mes propres yeux, alors je me livre, je me donne tout entier. Léon (Jouret) trouvait autrefois de ces paroles, Thyes en a trouvé quelques-unes, toi tu en as trouvé beaucoup, tu as eu de ces mouvements que je n'ai vus chez personne et qui sont, à eux seuls, cause de ce que je t'aime tant. Une chose qui m'a toujours révolté, c'est d'entendre plaisanter sur les choses du cœur. Tu dois comprendre combien un être doué de cette nature doit souffrir du contact de la plupart de ceux qui 'approchent.

Tu pourras m'appeler orgueilleux, mais il faut que j'ajoute quelque chose : As-tu remarqué dans les beaux livres, cette fine mélancolie, cette tristesse recherchée qui touche les fibres les plus secrètes du cœur, eh bien, j'ai en moi l'idéal de cette mélancolie, je suis souvent dans cet état et tout ce qui ne porte pas ce cachet, que ce soit en musique, en littérature ou en peinture, est réputé par moi indigne d'être réputé, lu ou regardé. Tout l'art est là et tout artiste qui est grand ou qui peut le devenir doit posséder cela en lui. Mais entre sentir et reproduire, il y a un abîme. Je sens cela, je ne le reproduirai jamais . . . .



20 Ne te tourmente pas de ce que j'ai fait la moue quand tu as parlé de toilette. J'aime beaucoup de te voir belle, tu le sais, mais je t'aime tant que je voudrais que tu ne le fusses que pour moi, dût mon goût être absolument contraire au

goût de tous. Voilà une bien bonne soirée, et cependant, je suis un peu triste, j'ai le cœur qui bat, je suis comme étouffé, je ne sais pas trop dire ce que j'ai, je crains de t'avoir fait de la peine. Je soupire après le moment où nous pourrons commencer notre petite dot à tous les deux. En revenant, je me disais : Si je pouvais lui remettre, cet hiver, un beau billet de 500 frs., je n'osais pas aller même en espérance jusqu'à 1,000. Ce serait toi qui garderais notre caisse, moi je ne suis pas assez économe. Cet hiver, je tenterai tout, quelque chose me dit que je réussirai ; dans tous les cas, si l'argent n'arrive pas, ce sera le moins, j'aurai préparé notre avenir, là est l'essentiel, la réputation, la gloire peut-être.

Oh ! je t'aime...

⚜

21 Cela me paraît tout drôle de t'écrire en même temps deux lettres que je pourrais remettre à la fois à Virginie.

. . . .

Pourquoi me dis-tu que mon histoire dépeint si peu mon caractère. Je ne suis pas obligé de me mettre moi-même en scène et je puis choisir dans les quelques types que j'ai dans la tête celui qui sera le mieux approprié à mon idée. Nous en causerons demain. Quel bonheur de pouvoir te dire nous en causerons, c'est-à-dire tu seras à mon bras, bien près de moi et nous causerons ou bien nous ne causerons pas, nous serons l'un près de l'autre, c'est assez ; le cœur me bat bien fort en y songeant. Près de toi, il me semble qu'il y a un mois que je ne t'ai pas vue.

. . . .

22 Je ne sais ce que j'ai ce soir. Je suis dans un état extrêmement singulier ; je rirais au nez des choses les plus saintes, je ne crois à rien. C'est drôle, drôle et pénible tu ne sais pas combien. Hier soir, je n'étais pas ainsi. Je suis allé entre 10 heures et 10 heures et demie me promener au boulevard Waterloo, tout doucement et tout seul. J'ai pensé à toi beaucoup, et un peu à Léon, mon meilleur ami. Je me demandais, car j'étais dans un de ces moments où le cœur a besoin de s'épancher et d'aimer, je me demandais à qui de vous deux, à l'ami ou à la femme aimée, je dirais tout, peines et bonheur, tout..., et ce tout est immense.

... Et à chacune des mille questions que je me suis posées, sans que j'eusse besoin de me répondre, il y avait toujours une figure caressante suspendue à mon bras, un fantôme qui me souriait doucement et qui me regardait avec amour et je lui disais tout et il pleurait avec moi et il riait avec moi et nous voyagions ensemble et nous allions loin, bien loin. Tu sais bien qui c'était, n'est-ce pas, ce fantôme qui avait un talma noir et une robe verte. . . . . , ...
. . . .



23 J'ai été bien triste en recevant ta lettre. Je me faisais si bien une fête de te voir. Heureusement que tu as compris cela et que je t'ai vue. Tu étais jolie, mais jolie à mourir, blanche et fraîche. J'aurais été millionnaire, j'aurais donné mon million pour t'embrasser ne fût-ce qu'une fois. Cela m'a fait un bien inouï de te voir, toi un beau soleil et le bonheur. Ah comme je t'aime. C'est étrange, depuis quelque temps, certains objets qui m'impressionnaient d'une certaine manière il y a dix ans m'impressionnent de la même manière à présent. Et c'est à toi que je dois cela, à toi que je dois de vivre d'une nouvelle vie. Ah ma chère petite Élisa, mon petit bijou, je t'aime, mais je t'aime.

J'aime ton châle à la folie, il est ravissant, ravissant c'est le mot, seulement il est si joli que je voudrais être seul à le voir. Je le sais par cœur, en marchant derrière toi, je l'ai vu, étudié, analysé et aimé et il te va si bien et il est si beau et si modeste et tu es si jolie, si jolie, comme une rose blanche avec un peu, un peu de rose pour la teinter, ça est ravissant. Et dire que je ne t'embrasserai pas ce soir. Ah méchante, nous aurions été si heureux. Adieu, je t'aime, je voudrais trouver un autre mot, il me semble que celui-là ne dit pas assez.

II

1852-1853

24 Tu as bien vu que je ne suis plus triste, n'est-ce pas. Tu as bien vu que je ne te garde pas rancune, ce qui a passé entre nous deux n'est qu'un nuage. Le rayon de soleil est venu et maintenant il fait beau en moi. Pourquoi n'es-tu pas dans ma petite chambre, pourquoi est-ce que je ne puis pas me mettre à genoux devant toi et prendre tes chères petites mains et les couvrir de baisers. Pourquoi est-ce que je ne puis pas te donner tous mes jours, toutes mes soirées et toutes les nuits. Pourquoi est-ce que je ne puis pas mourir d'amour pour toi. Si j'étais riche, quelles belles choses je ferais ; tu serais toujours près de moi et c'est dans ton cœur que je puiserais mes plus belles inspirations. Tu veux bien m'y laisser lire, n'est-ce pas ? C'est pour cela que je te demande de te replier sur toi-même, de regarder tes sentiments éclore, tes pensées se produire, pour les prendre au passage et de me les donner. Les livres que je ferai doivent être pleins de choses à nous deux, de choses que nous aurons senties. Où le public ne verra rien, nous nous verrons, nous autres, et nous aurons des souvenirs que la gloire et la renommée viendront dorer. Non seulement je veux que ma pensée te comprenne, mais je veux qu'elle soit pleine de toi comme mon cœur. Ce petit drame que tu verras c'est toi ; à part certaines exigences de théâtre, tu es mon personnage principal et je fais parler Jeanne comme je pense que tu dois parler. Il faut que tu sois là toujours pour moi, il faut que tu sois ma mère, ma sœur et surtout mon amoureuse aimée, bénie et adorée. Tu ne vas pas te blesser du mot n'est-ce pas, je n'en ai pas d'autres. Et puis il y a autre chose, plus

important encore, car je t'aime avant tout, avant l'art, avant tout enfin. Je veux connaître mieux ce caractère que je ne comprends encore que par éclairs de poésie et d'amour immense, je veux le connaître mieux et entrant mieux dans ton esprit, te connaître encore davantage. Tu peux me servir à être grand, tu peux faire que je t'aime davantage. Tu ne me refuseras pas cela n'est-ce pas. Comme je t'aime!



25 ...Je n'ai jamais aimé de femme qui s'appelât Jeanne, jamais.

Jeanne est un nom simple et doux qui me rappelle un des plus jolis romans de G. Sand. Je te conseille de le lire. Oh tu as été bien injuste, tu aurais dû voir avec quel amour ce passage avait été écrit, comme il était bien fait pour toi seule. Tu n'y as vu qu'une chose, c'est qu'il y avait une femme qui s'appelait Jeanne. Du reste, il n'en a pas été question. Cela est naturel et je n'ai pas le droit, jaloux comme je le suis, de trouver étrange un mouvement de jalousie quel qu'il soit. Je ne t'en veux pas, n'en parlons plus. . . . .

Je voudrais mettre ton nom en tête de tout ce que je fais, j'aurais voulu au lieu du nom de Jeanne prendre le tien, je voudrais crier sur les toits que je t'aime. Le veux-tu.

. . . .



26 Bien bonne, bien bonne soirée et cependant pas si bonne que celle de samedi dernier. Il y avait samedi dans notre amour plus de poésie, plus de fraîcheur, plus de force; cette soirée est de celles dont on se souvient toujours,

celle-ci est de celles qui passent parce qu'elle est emportée, fougueuse, passionnée. Et cependant je suis heureux, c'est d'un bonheur différent de celui de samedi, mais nous sommes heureux.

. . . .

Maintenant que je t'ai grondée (de ne pas avoir écrit) laisse-moi te dire que je t'aime. Il faut que tu m'écrives une longue lettre demain... Dis-moi un peu : ne te surprends-tu pas quelquefois à te mettre la tête dans la main et le coude sur une table et à rêver ; mais rêver véritablement de sorte que les images sont vagues, que tout ce qui passe est doux et moelleux comme les nuages qui passent lentement dans le ciel. Alors tout marche dans de l'ouate, tout est doux et ceux que nous faisons parler parlent à voix basse. Quand je pense à toi c'est souvent ainsi que j'y pense, et toi? Tu me diras comment tu rêves ; il faut m'écrire ce que tu ne me parles pas, il faut me dire tout ce qui se passe dans ta petite tête. Saurais-tu t'habituer à cela. Fais-le un peu pour moi ; pense et quand tu penses prends ta pensée au vol et dis-lui : Je te prends pour mon petit Charles. Quels jolis petits oiseaux babillards et chantants, quels petits anges aux ailes de velours, quels papillons richement nuancés doivent être tes pensées. Comme cela doit être beau. Veux-tu les mettre en cage pour moi, je leur rendrai la liberté. Demain soir, tu m'en enverras quelques-unes. Ce sont des riens cela, mais tu sais que l'amour est fait de riens comme cela. Adieu, je t'aime.



27 Tu feras ce que je te demande, je le sais ; mais je ne t'ai pas demandé toutes tes pensées et j'avoue, méchante que tu es, que cela est impossible. Je ne te demande pas de m'écrire un volume tous les jours ; seulement, je te demande de me dire tes rêves, tes projets (tu dois en faire), les pensées

qui te frappent, l'effet que te font certaines lectures et les caractères de certains personnages dans les romans que j'aime; je voudrais vivre de la même vie que toi, de la vie de ton esprit. Je veux qu'il n'y ait pas une chose en nous qui ne soit unie et ne se comprenne; je veux que comme nous nous donnons le bras, nos esprits qui sont des êtres aussi marchent toujours ensemble; je veux, et cela est possible avec toi, qu'il n'y ait pas un petit coin de ta tête que tu ne m'aies montré. Ne crains rien va, tu ne peux qu'y gagner et puis c'est là ce que j'appelle vivre ensemble. Il y a un imbécile d'auteur qui dit : Quand on se connaît, on cesse de s'aimer. Je dis moi : On ne s'aime que quand on se connaît; on ne s'aime que quand l'esprit et le cœur ont vécu ensemble; quand tout est marié en nous, le cœur et l'intelligence. Tu sais combien je t'aime, n'est-ce pas, tu sais combien tout ce qui est toi me remue, m'intéresse. Tous les soirs, je prie Dieu de me faire bon pour que je puisse te faire heureuse. Je te regarde comme ma femme et je serais heureux de souffrir pour toi; je t'aime si profondément que mon amour est lié à ma vie; je sens cela, je ne remue pas un doigt de la main sans songer à toi. Comprends-tu qu'alors je te demande ce que je t'ai demandé.

Élisa, il y a en moi un cœur qui bat vite et qui est jeune, un esprit qui n'est occupé que de ta seule pensée et un amour si grand que tu pourras t'y reposer toute ta vie comme un oiseau dans le nid. Tu sais bien cela, n'est-ce pas. Tu sais tout ce que tu es pour moi; tu sais que je serai malade de joie si je passe mon examen. Avant-hier je suis revenu avec ton frère; il m'a parlé comme un ami parle à un ami, avec tant de chaleur, de bonté et de cœur... Dans ces moments, je sentais ma poitrine se gonfler... Le secret que je lui cache et que je dois lui cacher s'en échappait, je le retenais toujours; j'avais envie de l'arrêter et de lui dire : écoute... j'aurais raconté alors tout notre amour. Je ne l'ai pas fait, tu sais pourquoi...

J'aime bien ton frère sans doute, je sais ce qu'il vaut..., mais tant que je ne lui aurai pas parlé, je ne lui témoignerai pas toute l'amitié que j'ai pour lui...

28 Croirais-tu que ta lettre m'a fait de la peine. Tu sais si je t'aime n'est-ce pas, tu sais si j'aurais le courage de t'en vouloir de ce que tu veux faire pour moi. J'ai été triste simplement, triste, voilà tout, et maintenant que je suis seul et que je pense, que je viens de relire ta lettre trois fois, je n'ai pas pu chasser la première impression qu'elle m'a faite... Ne me dis pas que tu es heureuse, tu es triste, je le sens, ta lettre n'est pas froide, mais elle est tristement sérieuse. Voyons, crois-tu que je veuille faire de toi une femme de lettres, j'aimerais mieux ne plus te parler de ma vie; crois-tu que je voudrais te voir parlant de tout avec aplomb, avec connaissance de cause et perdant toutes tes grâces, toutes tes petites originalités, qui te rendent si mignonne et si gentille, crois-tu que je veuille cela. Je veux que tu restes mon ange, mon petit ange. Pas de Racine, pas de Corneille; ils sont montés sur de trop hautes échasses . . . .

. . . .

Il n'y a qu'un homme que j'aime en France, c'est Molière et puis c'est tout; j'étudie les autres; mais qu'as-tu à faire d'étudier toi; tu parviendras à tout savoir et à tout comprendre si tu le veux, mais pourquoi? Aime-moi et aime ce que j'aime, je ne te demande pas autre chose. Je t'ai parlé bien franchement, tu le vois; dis-moi, ose me dire que j'ai tort de vouloir garder ma petite Élisa comme elle est. . . . . .

. . . .



29 Drôle de soirée, mais bonne soirée tout de même. Nous avons ri et après tout quel mal y a-t-il de rire. Ce n'est pas l'amour, le bel amour qui emplit le cœur, l'amour plein de larmes de bonheur et de ravissantes tristesses. C'est autre chose; prenons ce que le bon Dieu nous donne. Il me semble que je serai triste tantôt; tant mieux, je ne t'aime pas

autant quand je suis gai. Être mélancolique que je suis, ma gaîté, c'est de la folie ou de la bêtise. Toi tu as la gaîté bonne, moi pas. Dis-moi un peu, est-ce que tu m'aimes autant quand tu es folle. Oui, n'est-ce pas. Dis-moi oui, je ne veux pas que tu me dises non, tu es toujours gaie toi et si tu ne m'aimais pas quand tu es gaie... Je vais me taire...



30 Tu as une bien vilaine figure, dis-tu. Ça n'est pas vrai et je vous battrai si vous dites encore cela. Vous ne pouvez pas avoir une bien vilaine figure. A-t-on jamais vu cela. Je ne vous crois pas, vous avez la figure décomposée, on me l'a dit, mais vous n'avez pas une vilaine figure. Est-ce que tu n'es pas toujours toi, est-ce que le caractère n'est pas toujours là pour animer ton regard et tes beaux yeux que j'aime tant. Non, je ne suis pas triste comme tu l'entends, mais je le suis de ce que tu es malade. Oui, tu es mon enfant gâté et puisque je ne puis pas te gâter de près je te gâterai de loin. Il faut faire venir un médecin, je t'en prie surmonte la répugnance que tu as, fais venir H..., il te guérira vite. Si tu ne te soignes pas bien, cela va traîner, tu ne pourras pas sortir, je ne pourrai pas te voir. Mon Dieu, mon Dieu, je voudrais être près de toi, je voudrais t'embrasser sans te faire mal. N'est-ce pas une fatalité ça que je sois justement le seul qui ne puisse pas te voir. Tes amies, ton frère, ton père peuvent te voir, moi seul qui t'aime mieux qu'eux tous ensemble, je ne puis pas m'approcher de toi. Ah quand nous serons mariés, tes maladies ne dureront pas longtemps. Mariés, le mariage ou la plupart des mariages sont des choses sottes, mais pour nous le mariage ce sera la vie en commun, l'amour éternel avec toutes ses mille petites nuances charmantes. Je ne serai jamais ton mari, c'est-à-dire un maître, une brute, un despote, je serai ton amant, ton

frère, ton père tout à la fois. Je t'aimerai de tous les amours à la fois et je te gâterai, si on pouvait te gâter, toi qui sais tant aimer. . . . .



31 Je vais réfléchir bien sérieusement. Si tu penses après avoir réfléchi que je puis le faire tout de suite, je serai extrêmement heureux. Je t'ai déjà dit que je crois que ton frère m'estime, je ne sais pas s'il m'aime; je ne sais ce que je ferais à sa place; il me semble que je dirais oui, que j'aurais confiance et que j'attendrais. Nous devons attendre, attendre deux, trois ans peut-être, avant que j'aie une position; je suis sûr de mon affaire. Si nous nous décidons à attendre, nous ne parlerons plus de cela; argent, position sont des mots qui ne doivent se dire entre nous que du moment où ils seront des faits. Il me semble que je t'aime un peu plus aujourd'hui qu'hier; l'ombre de l'idée qu'on pourrait peut-être t'arracher à moi me fait grand mal. Drôle de soirée! maudit clair de lune! Je ne suis pas triste mais je suis tourmenté, inquiet, je voudrais parler à ton frère et en lui parlant je risque de te perdre; je fais ouvrir les yeux sur nous; on te surveille et moi aussi; on voudra nous séparer peut-être. Voilà ce que je crains, mais si on dit : Non, je suis libre et il m'est permis de te voir en dépit de ceux qui voudraient nous en empêcher — tandis que maintenant... Maintenant je ne regrette rien. Je suis heureux, je t'aime et je sais que je t'aimerai toujours.



32 Tu n'es plus triste, n'est-ce pas. Il y a pas un mot de vrai dans ce que je t'ai dit ce matin. Je t'aime, je t'aimerai toujours et tu es plus nécessaire à ma vie que le pain que

je mange. A partir de lundi, je vais travailler, je te le promets, ce sera te prouver que je pense à l'avenir et que je le désire. Le mariage ne m'effraye pas, notre amour nous fera passer par-dessus ce qu'il a de prosaïque et de vulgaire. En rentrant dans ma chambre, je me suis dit : Si pourtant nous étions mariés, elle serait rentrée avec moi et je serais heureux de la voir, j'aurais quelqu'un pour me sourire et pour me dire qu'il m'aime. Tu vois d'après cela combien le mariage me fait peur. Qu'est-ce que ce mot a d'effrayant ? Rien. C'est vivre, souffrir, être heureux ensemble. Nous volons maintenant notre amour au monde, le mariage c'est le monde légitimant notre amour...

Sois heureuse, fie-toi à moi ; dès lundi, je vais sérieusement travailler à notre bonheur futur. Un mot d'encouragement de toi quand je serai las et je reprendrai des forces...



33 . . . .

...Tiens, je n'ai jamais senti ce que je sens à présent. Il me semble qu'un voile est tombé de mes yeux. J'étais aveugle et je vois clair ; je tâtonnais auparavant, je marche maintenant ; j'étais fou, je ne suis pas sage, mais je me sens homme, je me sens fort et heureux. Je sens que je passerai, j'en suis sûr. Comme c'est drôle, regarder au dedans de soi-même et n'y plus trouver une arrière-pensée, rien, une confiance illimitée. J'ai senti, à l'horrible douleur que j'ai eue avant-hier, combien je t'aime. Je ne saurais pas vivre sans toi, sais-tu. Je ne te vois pas aujourd'hui, mais je me dis : je la verrai samedi, mais si je devais me dire : demain, après-demain, tous les jours, les semaines, les mois se passeront, je ne la verrai plus, je ne vivrais pas longtemps. Je ne sais pas comment je puis écrire cette phrase. Dans mes vacances, ou bien je pourrai aller chez

toi ou bien nous nous verrons plus souvent. J'ai du courage, maintenant que mes minutes sont comptées, de ne te voir qu'une fois par semaine, mais après je n'aurai plus besoin de ce triste courage. Ah! je t'aime; quel bel avenir, comme je suis heureux et comme il fait beau au-dedans de moi! . . .

34 J'ai passé aujourd'hui une journée folle et triste à la fois; folle du souvenir de mon bonheur d'hier, triste de ne pas t'avoir près de moi. Il y a longtemps que tu ne m'as manqué aussi évidemment qu'aujourd'hui.....

Je me sens si heureux, j'ai beaucoup travaillé aujourd'hui, j'entre dans une période de travail, de gaîté et d'amour. Les heures passent comme des minutes. Le printemps sera là que je n'en saurai rien. Comprends-tu qu'on vieillisse, comprends-tu qu'on cesse de s'aimer, comprends-tu qu'on soit malheureux, moi pas... Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de gens heureux comme nous dans le monde entier.

. . . .

35 Il y aura un jour où nous serons toujours ensemble n'est-ce pas, où nous ne devrons nous cacher que pour être heureux et où nous mènerons notre douce vie d'amants au milieu du mariage. Il faudrait un autre mot pour cette chose si belle qui est l'union entière de deux cœurs, de deux âmes, de deux esprits souffrant ensemble, riant ensemble, pensant ensemble, se complétant l'un l'autre et s'aimant. C'est beau d'être jeune, sais-tu et c'est beau d'être heureux.

. . . .

Oh! Je t'aime comme tu dois être aimée,... c'est du respect,

de la passion, de la poésie que mon amour. Je t'aime comme un ange et comme une femme. Je voudrais t'expliquer mieux cela, je ne saurais pas. Laisse-moi te dire tout bas et tout tremblant : Je t'aime, je t'aime et je ne serai bien heureux que le jour où *** me dira : Tu es mon frère.

. . . .



36 C'étaient en effet des feuilles de fleur d'oranger qui se trouvaient dans ta lettre et je ne les jetterai pas, car je ne serai bien heureux que le jour où tu partiras pour l'église avec un bouquet de ces fleurs. Anciennement on en faisait des couronnes, c'était bien plus beau, toute blanche et toute pâle avec un long voile devant le prêtre, par un jour de soleil, (je ne veux pas me marier un jour de pluie) heureuse et moi heureux. Tiens, je ne veux pas te parler de cela, je deviendrais fou.

. . . .
. . . .

37 . . . .
Croirais-tu qu'à mon âge, en comprenant la vie, je ne veux pas l'admettre telle qu'elle est... Je voudrais que toi, par exemple, tu fusses faite expressément pour moi, pour moi tout seul. Tu ne me connais pas encore et Dieu sait cependant si quelqu'un a jamais mieux que toi deviné mes sentiments. Tout ce qui est plat, vulgaire, commun, non seulement me choque mais encore me fait souffrir. Certaines gaîtés me donnent envie de pleurer. Bien des fois, je me surprends dans

un cercle de jeunes gens à rester taciturne ou à dire de temps en temps une bêtise. Je ris, je suis animé, je suis en mouvement. Eh bien si tous ces gens pouvaient voir combien j'analyse, je commente, je sonde leurs moindres paroles, l'intention de ces paroles, les gestes, les regards, comme je les compare entre eux, comme je leur bâtis des caractères, comme je les devine souvent, ils seraient, non pas effrayés, mais ennuyés de cette persistante observation. Le réel me choque, on n'est jamais heureux qu'en poétisant.

. . . .



. . . .

38 J'ai lu aujourd'hui un livre qui fait mal, un livre où on dit encore du mal des femmes. Ils sont presque tous ainsi; il n'y a que G. Sand qui en dise du bien, mais elle en dit trop. Elle fait aussi son mal, elle. Croirais-tu que j'ai été surpris en lisant ta lettre, je me disais toujours : C'est tout, c'est tout... et après l'avoir finie je me suis dit : Elle n'a pas lu la mienne. Ces livres dont je parle font beaucoup rire les autres, moi, si je me laissais aller à l'impression qu'ils me font, ils me donneraient des tristesses profondes. Mais je n'ai garde. Dans ces livres les femmes sont rusées, adroites, sans cœur; ce ne sont pas des femmes, ce sont des femelles, c'est horrible et il y a des gens qui en sont encore là, qui pensent encore ainsi. Il y a des moments où le cœur se soulève de dégoût et de pitié. Je ne sais pas pourquoi je te parle de cela.

. . . .

39 . . . . Notre amour est fort, il est né robuste et viable ; si les caprices sont des roseaux, notre amour est un chêne, et quoi qu'en dise La Fontaine, les grands coups de vent ne renversent pas les chênes. Je ne grelotte plus, je suis plus calme, je suis un peu triste. Ah! le beau temps, le brave temps, prie donc, prie pour qu'il vienne, vienne vite. Ah ! si les prières pouvaient y faire quelque chose,... mais les prières n'y peuvent rien, et il continuera de pleuvoir... De quoi est-ce que je me plains, il faisait doux pour nous, il faisait beau pour nous, et j'étais bien heureux malgré le mauvais temps. — Je ne resterai pas longtemps, disais-tu en commençant à me parler, c'étaient tes premières paroles. — Non, répondais-je, je vais retourner chez moi travailler. — Toi, tu étais bien triste en disant : je ne resterai pas longtemps et moi j'étais bien triste en disant : je vais travailler. — Nous ne sommes jamais restés aussi longtemps. Tu ne sais pas combien je t'aime...



40 Ce matin en sortant de l'église, je fais route avec un peintre à l'opinion duquel je tiens peu, le considérant comme un imbécile. Il me dit une fois : Mlle *** a l'air *agaçant*. Il me le dit une deuxième fois, une troisième enfin. Je me sentais bouillonner intérieurement. A la fin, ne tenant plus, je lui dis très sèchement : Qu'entendez-vous par là. — Rien, rien, s'empressa-t-il de répondre, c'est sans doute de l'affectation. — Je vous prie de croire, lui dis-je, qu'on n'affecte pas ces choses-là. Je connais Mlle ***, elle n'est pas assez sotte pour se donner par affectation des airs agaçants. La conversation en est restée là. Je tremble encore de colère en y songeant. Il est vrai que ce n'est pas de ta faute ni de la mienne, il est vrai que tu n'as pas l'air modeste, pourquoi faut-il qu'on vienne toujours me le reprocher. Pourquoi faut-il que l'on ait en te voyant des pensées qui me font tant de mal et que je lis si bien dans les

yeux de ceux qui me parlent quand je ne les entends pas brutalement exprimées.

Je t'avais tant demandé de paraître modeste, de supprimer de ta toilette toutes ces choses voyantes qui te font plutôt ressembler à une femme coquette qu'à une jeune fille. Rien, tu ne veux pas m'écouter. Hier tu me parles d'attacher des rubans de couleur à ta mantille. Aujourd'hui je te vois arriver te dandinant avec un châle rouge, rouge sang. Et c'est là cette modestie de toilette et d'allure que je t'ai suppliée presque à genoux d'acquérir. Quand je vois cela, je souffre, je souffre horriblement; je me demande si tu m'aimes, je me le demande sérieusement. Je ne t'en dirai pas davantage; pour t'écrire comme je viens de t'écrire, il faut que souffre bien. . . . .
. . . .



41 . . . .
J'ai travaillé avec tant d'assiduité et de constance aujourd'hui que j'en suis tout en nage; c'est pour rire, j'ai la tête chaude, voilà tout; mais la journée a été bonne et j'espère de plus en plus passer mon examen. . . . .
. . . .

Tu m'as promis de ne plus me faire de peine pour ces choses que je t'ai demandées; tu me tiendras parole. Tu sais bien que je ne veux pas faire de toi une prude ni une sotte, mais je veux que tu sois telle que le monde si méchant d'habitude ne puisse pas seulement hasarder sur toi une mauvaise pensée.

... Alphonse Karr n'est pas un moraliste, tu le sais bien; relis *Geneviève* et vois ce qu'il veut de la femme qu'il aime. L'immodestie dans une femme est non seulement odieuse, mais niaise; c'est une couronne de fleurs qu'elle s'arrache du front. . . . .

42 Je te remercie de tes deux bonnes petites lettres. J'ai été heureux aujourd'hui, et j'ai travaillé huit heures, mais huit heures rigoureuses et bien remplies. — J'ai beaucoup pensé à toi, beaucoup réfléchi et je me suis dit que nous ne pourrions plus, non pas ne plus nous voir, mais nous voir de si bonne heure. Il y a à cela deux raisons, d'abord il fait clair très tard, et ensuite, j'ai si peu de temps à dépenser que je dois m'imposer les plus grands sacrifices. Demain donc si tu peux me voir, ce ne sera qu'à neuf heures et où tu voudras. Tu sais combien je t'aime et tu comprendras ce que je te dis là ; tu sais que ton amour est ma vie et que je ne suis heureux que près de toi, tu le sais. Je devrais même à l'amitié que j'ai pour ton frère un sacrifice plus grand et plus complet, un sacrifice de deux mois de patience, de douleurs et d'angoisses. C'est à toi à voir si je puis le faire. C'est à toi à être plus forte que moi. Saurais-tu? Je sais que tu m'aimes, ne crains pas de me répondre oui. Je t'assure encore une fois que maintenant je ne me sens qu'heureux ; j'ai employé aujourd'hui à travailler une force qui employée à une œuvre d'imagination m'aurait fait faire des choses prodigieuses. Mais le positif est là, le pain que nous devons avoir pour tous les deux et je travaille avec joie. . . . .

. . . .



43 ...Pourquoi me gâtes-tu comme ça, sais-tu bien que ma chambre embaume et qu'il me semble à chaque instant que tu vas y entrer. Comme tu as bien fait de venir aujourd'hui... Qu'il y ait quatre docteurs en philosophie de plus ou de moins, cela ne fait rien, il y en a encore d'autres à qui je devrai passer sur le corps. — Oui, c'est parce que je t'aime que je travaille, c'est parce que je t'aime que je me ferai un nom ; je veux que tu sois fière de moi. Beaux rêves n'est-ce pas, et bien difficiles à réaliser, mais je me sens en moi un courage et

une volonté si tenace et si persévérante que je ne crains pas les obstacles et que je viendrai à mon but. Un jour nous serons mariés et heureux, et ce jour viendra peut-être plus tôt que nous ne le pensons. Ah! notre amour, notre bel amour. Comme tu étais belle aujourd'hui, tu avais une si fine expression d'heureuse mélancolie. Je t'aime tant ainsi.

Il me semble que j'ai un monde d'idées dans la tête; j'ai à dépenser une force énorme; il me semble que je ferai de belles choses...

... Je viens de voir passer trois *Joyeux;* ils m'ont parlé, ils m'ont déplu, c'est ma vie passée qui m'est passée sous les yeux et que je trouve maintenant si vide; il me faut autre chose, et cette autre chose tu me la donnes...

C'est toi qui m'as appris à vivre et à penser; je te dois tout.



44 . . . . Je vais aller au Waux-Hall, je t'y verrai n'est-ce pas; j'irai seul, Caroline ne m'a pas demandé de l'y conduire... Ce n'est pas moi qui ai débauché ton frère, nous nous débauchons tous mutuellement; nous avons beaucoup ri hier soir; mais quelque drôle que soit Fritz, je ne saurais pas vivre avec lui. Il est bon, mais il ne l'est pas assez; j'aime mieux Kindermans et pardessus tout ton frère qui est certainement le meilleur de toute la bande... Pourquoi veux-tu te fatiguer à copier mon drame; quand il sera représenté, ce qui se peut, je te donnerai ce premier manuscrit, c'est un souvenir pour nous deux et c'est toi qui dois le garder. Je passerai, je l'espère; si je bâcle dans ces quinze derniers jours la besogne que j'ai bâclée la semaine passée, il n'y a pas de raison pour que je ne sache pas mon examen...

Aujourd'hui en quinze jours, ce sera le terrible lundi et c'est bien celui-là, sais-tu?... Est-ce que je puis t'embrasser?

45 Il faut que je t'annonce une bonne nouvelle : j'ai été interrogé aujourd'hui et j'ai répondu aussi bien qu'on pouvait répondre. Depuis que j'ai l'espoir qu'on me permettra de t'aimer, cela me donne tant de courage...

Mon Dieu quand pourrai-je prendre la main de ton frère et lui dire : j'aime ta sœur. Cela sera, sais-tu, je passerai. Je ne veux plus que tu pleures...



46 Je ne t'ai pas écrit ce matin, si je l'avais fait, ma lettre t'aurait fait souffrir. Tu m'as fait de la peine hier, c'est vrai, et avant que j'en vienne à ta jalousie, il faut que je t'explique bien pourquoi, quand tu ris, je suis triste...

... Il y a dans l'amour que je ressens pour toi une espèce de tristesse indéfinissable que j'aime et qui est douce tant que des éclats de gaîté folle ne la froissent pas. J'ai beaucoup lu, un peu pensé, et j'ai toujours remarqué dans tout amour sérieux cette tristesse, cette langueur qui en face de la personne aimée fait de nous une sensitive. Un rien me froisse alors, me blesse, un rien me ferait pleurer si je me laissais aller à cette impression. Alors il faut que je me concentre en moi-même et cela me fait mal, plus de mal que je ne pourrais le dire. Toute autre femme à laquelle je ne tiendrais pas pourrait rire aux éclats devant moi, je rirais certainement avec elle et je m'amuserais beaucoup, mais ... je ne saurais pas l'aimer . .

. . . .

... Il est malheureux pour une femme d'être aimée comme je t'aime, car il y a dans tout amour sérieux quelque chose de profondément triste, si on peut appeler triste ce qui touche de si près au bonheur... Le bonheur est élevé, plein de larmes, il

fait penser à Dieu. Le caprice est plus gai, c'est un jouet dont on s'amuse quelque temps et qu'on rejette après, sans regrets.

Tu es jalouse, dis-tu, jalouse de quoi, de qui? Qu'ai-je fait qui puisse t'inspirer de la jalousie. . . . .
. . . .



47 Quand j'ai reçu ta lettre hier matin, j'étais anéanti ; une nuit passée sans fermer l'œil, un accablement physique, d'épouvantables battements de cœur, et outre cela le temps qui était lourd et le calme qu'il fallait montrer à l'extérieur. Oh j'en avais bien besoin, va et tu as eu une heureuse idée de m'écrire. Cette lettre a produit en moi un effet étonnant : maintenant, me suis-je dit, je suis fort et en effet je l'ai été presque jusqu'à la fin de l'examen. Vers la fin, j'étais malade, je n'en pouvais plus. Si j'avais dû passer simplement comme les autres j'aurais été admis d'emblée, mais pour un élève qui se destine au professorat, je n'étais pas assez fort. La discussion a duré une heure et demie; deux professeurs de Bruxelles qui ne m'aiment pas ont pris chaudement mon parti; rien n'a fait, Gand tout entier, je veux dire tous les professeurs de Gand, ont voté contre moi avec un acharnement dont tu n'as pas d'idée. A la fin, le président ayant voté contre moi, j'ai été ajourné, le coup a été terrible, mais après les quelques convulsions que j'ai eues chez moi, après une promenade de deux heures à la campagne, je me suis calmé, j'ai même été gai. Je ne le suis plus aujourd'hui, j'ai pris mon parti; il est vrai, j'ai cet ajournement sur le cœur, mais j'espère grâce à Dieu n'avoir reculé que pour mieux sauter. Je réponds de moi pour Pâques; qu'importe, c'est long, mais il le faut. Je ne me tourmenterais pas si ma mère n'était pas là, mais c'est ma mère qui souffre le plus, elle qui aurait tant besoin de quelques joies, je ne lui donne que des peines. Dieu m'est témoin

cependant que malgré mon accablement, je ne me suis pas laissé intimider un seul instant et que si on avait eu pour moi l'indulgence qu'on a eue à Gand pour tous ceux de Gand et ici pour un de ceux qui ont passé avec moi, je passais certainement. Mais enfin, que veux-tu : un futur professeur doit être beaucoup plus fort que les autres. Eh bien, je le serai, voilà tout. Je sais bien ce qu'il me faudrait pour me remettre tout à fait, mais je n'ose pas te le demander. Dis-moi, est-ce réellement impossible? . . . .



III

1853-1854

48 Tu avais l'air triste aujourd'hui. Qu'as-tu? Es-tu encore inquiète? Quelqu'un t'a-t-il tourmentée? C'est que je ne veux pas qu'on te tourmente, moi. Voyons, là, bien vrai, étais-tu encore triste aujourd'hui. Eh bien moi je te l'avoue, je me sentais heureux, je voyais et je vois se dérouler devant moi un avenir si beau, si beau. Je me sens si fort, je vais encore avoir une semaine de courage, deux. — Je reçois ta lettre, vois-tu bien que tu es encore triste, je le sentais bien moi. Il faut que tu me dises quelles sont ces idées affreuses qui te passent par la tête. Je te le demande, tu le feras, tu dois tout me dire, tout; je t'ai bien fait souffrir, je le sais; cela ne passe pas si vite, je le sais. A quoi penses-tu, que crains-tu. Oh! il faut me le dire, il le faut. Est-ce de l'avenir que tu as peur, est-ce quelqu'un de ces mots durs que je t'ai dits qui t'est resté sur le cœur? Parle-moi, dis-moi; mais avant tout, aime-moi. J'ai besoin de ton amour. Je n'ai pas été *si* bon avec toi hier soir, je ne le suis jamais autant que je devrais l'être. Demain tu riras tout doucement d'abord et puis, qui sait, tu pourras peut-être être gaie, de cette bonne gaîté que nous aimons tant, cette gaîté qui est l'épanchement du bonheur.

Demain, tout bien réfléchi, nous irons à notre ancien petit chemin, à gauche . . . .
. . . .



49 Je vous verrai, ce soir à 8 heures 1/2. Vous serez franche avec moi, vous me direz si cette chose était finie quand vous êtes entrée rue de ***. Je vous demande cela, non pas pour vous faire encore de la peine, mais pour que je sache me souvenir de vous sans crainte de voir se placer entre vous et moi une image horrible qui m'a fait cette nuit frissonner de dégoût. Je vous aime, et je ne saurais plus vous donner un baiser, un seul. C'est impossible. J'ai passé cette nuit affreusement, ce matin seulement j'ai pu pleurer quelques larmes rares et brûlantes. Nous causerons ce soir, vous serez franche, je ne vous demande que cela pour tout l'amour que j'ai eu et que j'ai encore pour vous.

50 Eh bien ! c'est drôle, cela ne me rend pas triste, je suis heureux. J'avais bien deviné le misérable... Mon ange, ma bien aimée, je t'ai sauvée moi ; aussi je t'aimerai toujours ; tu devais me rencontrer. J'ai le cœur si plein que je ne saurais pas parler. Tu ne seras pas triste cette nuit, tu ne te diras pas : Mon Dieu, j'ai eu tort de lui dire cela. Tu verras comme tu as bien fait et comme je t'aime davantage. Pauvre fille, mais je suis là moi et on n'osera plus te parler comme cela. N'est-ce pas que tu sens que je t'aime, que tu vois que tu n'as pas eu tort et qu'en ce moment tu penses à moi et que tu te dis que, moi aussi de mon côté, je pense à toi. Sais-tu ce que je suis maintenant, bouleversé ; demain je comprendrai que deux hommes soient assez ignobles pour faire ce marché, aujourd'hui je suis terrassé, je n'ai jamais rien lu de pareil.

Mon Élisa, mon petit ange, dis-moi encore tout ce que tu penses, il y a en moi un cœur digne de te comprendre et de t'aimer.

A demain, la journée sera bien longue. Pense à moi et ne pense plus à eux. Adieu, je t'aime.

51 A la bonne heure! Voilà une bonne lettre. J'en avais bien besoin, celle d'hier était si froide, si brève que j'en ai été triste aujourd'hui toute la journée. J'ai passé un bien triste dimanche va, et quand je suis ainsi, tous les sujets de peine que j'ai eus me reviennent en foule et m'accablent. N'est-ce pas que tu m'aimes bien? N'est-ce pas que tu n'as jamais aimé que moi? J'étais fou ce matin; j'ai rencontré ou plutôt vu de loin M. X..., j'ai failli aller à lui et le souffleter. Je voudrais t'avoir connue et aimée à quinze ans; mais tu n'as jamais aimé que moi, tu me l'as dit; c'est moi qui t'ai appris l'amour. Tu ne saurais croire combien je t'aime et combien je suis heureux quand je songe que ton passé n'a été qu'un long enfantillage et que ce n'est que d'à présent que tu vis et que tu es femme. Pardonne-moi, si je t'aime tant que je voudrais n'avoir vécu toute ma vie que pour toi, n'avoir aimé que toi.



52 Tu pleures peut-être encore maintenant; moi, je ne pleure plus et il me semble que si tu ne souffrais plus, je pourrais être heureux. Pense bien à moi qui ne mérite pas ton amour, à moi qui ne suis pas assez fort pour chasser mes mauvaises idées, à moi qui t'aime tant, oui, tant que je ne saurais vivre sans toi. Pauvre enfant, c'est pour avoir eu confiance en moi que tu pleures. Demain nous aurons peut-être une bonne soirée, mais ne va pas à ***, va où nous sommes allés aujourd'hui, nous sommes plus seuls, j'y serai moi. Je n'irai pas à Sans Souci, c'est bien convenu. Pourquoi n'es-tu pas près de moi maintenant, je te rendrais si heureuse, j'effacerais si bien tes larmes. Maintenant, nous sommes seuls, chacun de notre côté et nous sommes tristes; il est vrai que tantôt nous étions ensemble et que nous pleurions. Mais tantôt j'étais mauvais et cruel, tandis que maintenant... Demain, je ne souffrirai plus que de la peine que je t'ai faite et demain en te voyant heureuse, je serai heureux.

Tu n'as jamais tant pleuré qu'aujourd'hui. Jamais peut-être aussi, je n'ai été plus rude, mais j'avais tant souffert aujourd'hui. Tu ne pleures plus, n'est-ce pas, tu fais ce que je t'ai demandé. Je t'aime. Quand nous sommes heureux, nous oublions si bien tous les deux nos douleurs. Que Dieu nous donne une bonne soirée demain, nous l'avons bien méritée. Tu ne t'attendais pas à ça, n'est-ce pas? Quoi qu'il arrive, que je sois gai ou triste, tourmenté ou heureux, je ne te cacherai rien, je ne saurais pas. Dieu seul sait combien je t'aime et combien je souffre quand ces cruelles idées me poursuivent. Demain, j'attends demain; il fait beau, nous sommes jeunes, nous nous aimons, et nous pleurons...



53 J'aurais mieux fait de ne pas t'écrire, n'est-ce pas. J'ai hésité avant de remettre la lettre à Virginie; j'étais fou, ma folie est passée, je suis calme maintenant. Mais maintenant c'est toi qui souffre. Calme, oui, je suis calme, mon cœur ne bat pas plus fort qu'à l'ordinaire; je n'ai plus de soubresauts fiévreux, plus de sanglots, plus rien. Je suis calme. On dirait que je prends un cruel plaisir à te faire souffrir avec cela, et cependant tu n'en peux rien. Je ne sais pas pourquoi je me venge sur toi de tout ce mal dont tu es bien innocente. Pourquoi est-ce que je ne sais pas croire? Je serais si heureux, je te rendrais si heureuse. Pourquoi faut-il que cette tache noire s'étale au milieu de notre bonheur. Je voudrais avoir oublié toute ma vie jusqu'aujourd'hui. Je n'ose pas regarder au dedans de moi-même, je ne sais quel démon j'ai là qui me ronge et qui ricane, — une espèce de petit bourreau qui est dans ma poitrine et que je voudrais arracher, — plus il me fait de mal, plus il rit... C'est moi qui suis mon bourreau, c'est moi qui me ronge, c'est moi qui me fait mal à moi-même. Ne pas savoir croire. Je suis si heureux quand je crois et si bon. Quelle bonne petite lettre je t'ai envoyée n'est-ce pas, et comme je te

rends heureuse. Je ne sais que faire. Ne pas te parler de cela, mais cela me ronge encore plus; en parler, tu souffres! Que faire?... Est-ce que ça ne passera jamais. Si, demain peut-être, une nuit là-dessus, cela suffira. Je t'aime... Ce n'est pas de ma faute, c'est une fatalité qui s'attache à moi. Aimer et soupçonner; on dit que cela ne va pas ensemble. Si, cela est possible, je le sens bien. Adieu.



54 Je suis guéri, je suis heureux, je suis éveillé. Je trouvais hier la vie lugubre, aujourd'hui je la trouve belle. Pauvres beaux yeux qui avez tant pleuré pour moi, j'aurais voulu boire ces larmes que je ne méritais pas. Aime-moi toujours comme aujourd'hui; Espagnole, comprends ton bleuâtre Allemand; épargne-le de temps en temps; cette robuste nature est si facile à froisser. Il me semble que les quelques jours qui viennent de se passer et que ce bon et unique baiser d'hier a si bien fait oublier, il me semble que ces jours ont été un mauvais rêve, un affreux cauchemar. J'ai pensé pendant ces horribles journées à la jalousie, à la philosophie, à l'humanité, à la mort. J'ai été assailli d'idées que beaucoup appelleraient grandes et que moi j'appelle lugubres, je n'avais oublié qu'une chose, c'est le bonheur de vivre. Aujourd'hui le bon sens m'est revenu avec le bonheur. Oui, le bonheur, le bonheur plein, entier, la joie, la gaîté, même la gaîté sans fièvre. Il y en a beaucoup qui souffrent autour de moi, j'ai souffert autant et plus que personne; aujourd'hui c'est mon tour de rire et j'en profite Adieu, mon ange, adieu. Je t'aime. A demain.



55 J'en veux à Mr *** de ce qu'il t'a magnétisée et de ce qu'une fois il a osé te prendre la taille. Mais toi, maintenant, toi, je te crois comme si Dieu m'avait parlé. J'ai encore

eu un moment de folie, la folie est passée, et je t'aime avec confiance, sans jalousie pour le passé, sans jalousie pour le présent, sans jalousie pour l'avenir. Je me repose sur toi, comme sur le seul cœur qui m'aime entièrement et loyalement, malgré tous mes défauts. Je t'aime comme je ne saurais aimer personne. Je te sacrifierais tout et je te fais maintenant le sacrifice qui t'est le plus agréable et à moi aussi, celui de ma jalousie...

...Tu dis que tu m'aimes mieux que je ne t'aime, ne te presse pas d'en jurer. Je t'aime si follement. Mais maintenant tu verras! Ton passé pour moi est une longue, une joyeuse, une malicieuse enfance; maintenant, tu es femme et je te prends ta main comme si je la recevais de ton père pour te conduire à l'autel...



27 janvier 1853.

56 Écoute, Élisa. Si j'avais besoin maintenant de cette preuve que tu veux me donner, c'est que je ne t'aimerais pas, c'est que je n'aurais pas confiance en toi. J'ai confiance, j'espère; j'espère plus que tu ne penses, parce que j'espère un bonheur auprès duquel tous les autres ne sont rien. Tu m'aimes et je te crois, il ne me faut rien de plus.

...Maria est-elle près de toi, trouve-t-elle quelque chose pour te rendre un peu de calme. Te sens-tu mieux, toi aussi. Est-ce bien vrai que tu espères... Je suis ton Charles, ton Charles à toi... Je vais travailler pour nous deux avec bonheur... Voyons, veux-tu être heureuse... Moi je n'ai plus une seule mauvaise pensée, je crois entièrement, j'ai eu aujourd'hui une preuve qui vaut toutes les autres, ce que tu as fait en allant chez Thyes, ce que tu m'as dit m'a laissé, à travers l'amertume de mon repentir, comme un baume sur le cœur...



57 Pauvre fille, tu m'aimes plus que je ne le mérite. Qu'as-tu fait? Oh! c'est de l'amour, ça, oui c'est de l'amour. Moi aussi je t'aime... Plus jamais, jamais, entends-tu bien, je ne me laisserai aller à ces idées-là. Oh ! j'ai là un bon ami, va, un bon ami qui t'aime et qui m'a dit ce que tu avais fait. Aime-moi, aime-moi toujours, mon ange, je deviendrai meilleur. Je chasserai ces idées qui sont si mauvaises et si injustes, je le sais bien... Pardonne-moi, je suis faible et jaloux et je t'aime...

...Vois-tu bien, moi j'ai vécu, j'ai vu le mal partout, mon cœur s'est gâté au contact de la corruption et ta pureté m'étonne et je doute. Tu es pure, je le sais, tu n'as jamais aimé que moi, je le vois, je le sais et je t'aime, moi. Prie pour moi, ne pleure plus...

...Quand nous pleurerons encore, Élisa, ce sera de bonheur.

. . . .

...J'ai été dur et cruel envers toi, parce que je suis dur et cruel envers moi. Écoute, Élisa, tu seras ma femme, Dieu le veut pour notre bonheur. Cela seul me manque, tu l'as dit, de voir comment tu vis, à chaque instant de la journée, pour savoir combien tu m'aimes. Toute passion a ses horribles moments; quant à moi, j'effacerai cette tache noire; non je ne l'effacerai pas, je l'efface, elle n'existe plus.

. . . .



58 Je veux te parler bien franchement : il y a longtemps que je crois fermement que tu m'aimes comme pas une femme au monde n'est capable d'aimer; je fais plus que de le croire, j'en suis aussi sûr que de mon existence. Je n'ai jamais rencontré de cœur comme le tien. Même en t'accusant j'ai confiance en toi; je souffre non pas de maux réels, mais de souffrances d'imagination. Tu vois que je te parle franchement. Je souffre de douter de toi, et cela ne m'arrive que les jours où

la vie s'éteint en moi, où je suis paresseux et sans courage. Ce sont de tristes, de cruelles boutades, mais ce ne sont que des boutades. Je ne sais pas ce que je ferais si je devais douter de toi au fond du cœur. Veux-tu que je te copie un fragment de mon journal, je ne l'ai pas écrit pour te le montrer, je te le fais lire. Je parle de mes doutes et cela a été écrit ce matin :

« Douter, n'est-ce pas, mon Dieu, que c'est une infamie. Des preuves? N'en ai-je pas mille qu'elle n'a jamais aimé que moi. Ces preuves, elles me sautent aux yeux. Des preuves! En avais-je besoin d'autres que son amour immense, sa franchise, sa droiture. Qui est-ce qui m'a jamais dit qu'elle avait aimé? Personne. Est-ce que je n'ai pas vu moi-même, dans chaque moment que j'ai passé avec elle, son amour jeune, naïf et fort? Ne s'est-elle pas moquée de moi au commencement? Prenait-elle un amant au sérieux? N'a-t-elle pas été avec moi sauvage et folle? L'amour, moi qui, avant de la connaître, n'en comprenais que le côté sensuel et brutal, n'est-ce pas elle qui m'a appris qu'on aime avec le cœur. Amour-propre, amour propre, tu auras beau craindre d'être trompé, il y a quelque chose qui t'écrasera et qui te forcera à te taire, c'est son amour et mon cœur qui la comprend.

« Rougis de toi-même, être faible qui, convaincu malgré tes doutes et au milieu de tes doutes que cette femme n'a jamais aimé que toi, n'as pas la force d'être heureux comme pas un homme n'est heureux au monde. Dis, quand tu songes à montrer tout ton cœur, à te montrer bon ou méchant, faible ou fort, à qui penses-tu? Quand le vent est tiède, que l'air est plein d'amour, à qui penses-tu? N'est-ce pas à elle, à elle toujours. Tes jours de bonheur ne sont-ils pas ceux où tu la comprends comme elle mérite d'être comprise. Voudrais-tu d'une autre femme qu'elle? Ose dire : oui, sans mentir à toi-même. »

Je ne veux rien ajouter, je t'aime.

. . . .



59 J'ai fait aujourd'hui le troisième acte de mon drame. Je ne saurais pas le relire aujourd'hui, de sorte que je pourrai seulement demain te dire ce que j'en pense. Il est 8 h. 25 m., je viens de passer par chez toi. J'ai rencontré M. X. qui y allait. J'étais tellement préoccupé que je ne l'ai reconnu que lorsqu'il était passé; j'ai eu de la chance aujourd'hui, j'ai rencontré ce matin, en voiture, son collègue en infamie. Merci de ta bonne lettre, elle m'a rendu bien heureux, j'étais triste quand je l'ai reçue. Après j'ai été gai et

heureux. Je venais de la recevoir quand je t'ai rencontrée...

Il y avait ce soir de la lumière à ta fenêtre, donc tu n'étais pas sortie. — Oh! que je voudrais être maître chez toi et avoir une bonne cravache. Lui entre, et moi je suis obligé de ne pas même passer trop souvent. Je n'ai pas besoin de te le dire, tu le traiteras mal, avec tout le mépris qu'il mérite. Mon Dieu, Élisa, il est chez toi, lui qui ne devrait pas oser regarder l'escalier de ta porte. Je te jure que je n'ai pas un seul moment de défiance, mais je souffre, pardonne-moi, je t'aime tant.



60 Si tu avais fait ce que tu m'as dit tantôt, si je t'avais trouvée m'attendant, je me serais jetée à ton cou et de ce jour-là je t'aurais aimée comme je t'aime maintenant. Cette Mme *** m'a dit que tu étais faible; faible, toi, tu es forte, puisque tu as du cœur, trop de cœur, comme dirait cette bonne Marie.

Comprends-tu ce commencement à notre amour, le lendemain d'une dispute devant des étrangers, après que j'avais bien juré à Victor E. que je ne t'aimais plus, que je ne saurais plus t'aimer, te trouver m'attendant, quel bonheur! Tant de confiance, tant d'abandon, tout sacrifier sans calcul, sans arrière-pensée.

Tu as bien fait de ne pas le faire, parce que tu pouvais douter de mon amour. Maintenant je comprends ta première lettre, je comprends à côté de cette phrase si bonne : « C'est moi, c'est Élisa elle-même qui vous dit qu'elle vous aime, » cette autre phrase qui termine ta lettre et résume toutes tes inquiétudes : « Adieu, soyez prudent. » Tu vois si je l'ai été. Je t'aime, va, tu peux te confier à moi comme à toi-même, comme à ton père, et tu sais s'il t'aime. Je l'aime bien aussi, ton père, parce qu'il t'aime tant. Adieu, mon ange, mon bon petit ange, adieu.

5 février 1853.

61 Oui, Élisa, tu auras toute ma confiance. Je t'ai jusqu'à présent caché bien des choses, non pas des choses qui te regardaient, mais qui me regardaient, moi; maintenant je te dirai tout. Tu seras pour moi un ami, le seul auquel je dirai tout. Si l'amitié ne contient pas l'amour, l'amour contient l'amitié et au delà. J'ai eu jusqu'ici quelques secrets pour toi, je n'en aurai plus un; à mes heures de faiblesse, de découragement, je viendrai prendre chez toi de la force et du courage et tu m'en donneras toujours. Mon bon petit ange, il ne te faudra pas beaucoup de paroles pour me consoler et s'il t'en fallait, tu ne serais pas avare de consolations, n'est-ce pas. Écoute, tout ce que j'ai de caché dans le cœur, tout ce que je sens, tout ce que je pense, je ne le dirai plus à mes amis, toi seule sauras tout; car toi seule auras le pouvoir de me consoler quand je suis triste, et de me relever quand je suis abattu. C'est un rôle un peu rude que je te garde là, mais sois bien sûre qu'en agissant ainsi, nous faisons tout ce qu'il faut pour que notre bonheur soit éternel. Adieu, mon aimée, un baiser de toi ne vaut-il pas les consolations les plus douces des meilleurs des amis... Donne-le moi de loin...



62 ... Comment te portes-tu, es-tu gaie, es-tu triste, heureuse ou malheureuse; heureuse, n'est-ce pas, il faut que tu le sois. Il me semble que je ne t'ai jamais tant aimée qu'aujourd'hui... Tu m'as dit hier qu'il te fallait mon bonheur avant tout, c'est le tien que je veux, c'est le tien que j'exige; sinon, tu ne seras pas satisfaite. Commences-tu à oublier, à me pardonner; oui, n'est-ce pas? Tu m'aimes et tu dois comprendre la jalousie qui m'a rongé pendant un an, qui a été jusqu'à présent la seule cause de tout ce que j'ai souffert, de tout ce que je t'ai fait souffrir; elle est partie comme un souffle,

pourquoi ne serions-nous pas maintenant heureux tous les deux...



27 juin 1853.

63 Merci de tes bonnes petites lettres...

... Je suis maintenant heureux, bien heureux. Heureux, dis-je, je ne serai heureux qu'après mes examens, si on dit oui chez toi. Oh ! ce oui ; sais-tu bien que c'est tout un drame que notre amour, mais un de ces drames intimes trop beau pour être jeté en pâture au public. Nous le garderons pour nous deux et pour Dieu qui nous voit et qui nous aime. Je veux que le diable m'emporte si je ne deviens pas religieux. C'est toi, toute seule. Les croyances de ma jeunesse plus élevées, plus grandes me reviennent en foule. De ma jeunesse! Comme si je n'étais pas jeune, heureux, aimé. De ma jeunesse ! elle durera toujours si tu m'aimes toujours. J'ai bien travaillé aujourd'hui. . . . .

. . . .



64 Tu es jalouse, je te plains sincèrement . . . .

. . . .

Je te donne ma parole d'honneur de te raconter ma journée entièrement et franchement. Je commence : Je me suis levé à 8 heures 1/2 ; croirais-tu que je m'attendais à recevoir une lettre de toi, je n'en ai pas reçu, j'ai été étonné, je n'en avais pas le droit. A 10 heures moins le quart je suis sorti pour aller chez Samuel [1], chez qui je devais être justement à cette

[1] Henri Samuel, — frère aîné d'Adolphe, actuellement directeur du Conservatoire royal de musique de Gand, — ancien officier de l'armée, démissionnaire en 1848, journaliste, imprimeur de la *Revue trimestrielle*, éditeur des *Châtiments* de Victor Hugo.

heure-là. Je suis arrivé à 11 heures 1/4, rue des Secours, 7. Au coin de la rue, tu vas voir que je ne passe rien, des femmes que je ne veux pas appeler par leur nom, se trouvaient à une fenêtre. Croyant que je cherchais un numéro, elles me crièrent : c'est ici. Je n'entrai pas, comme tu le penses bien. Une parenthèse : depuis que tu m'aimes, ni ma main, ni ma bouche n'ont touché ni par amitié, ni par amour une femme. Je n'en ai pas même eu le désir. . . . .
. . . .

Je continue. J'entrai chez Samuel, on me fit monter au premier. Henri descendit en me demandant de faire pendant dix minutes le maître de la maison, c'est-à-dire de me laisser seul. Je lui dis : Faites. Quelques instants après, sa femme arriva, elle était fort souffrante ; une névralgie qu'elle a depuis le bas du menton jusqu'au sommet gauche de la tête, lui tiraillait le visage de façon à la faire ressembler à une tête de mort. Le nez était surtout désagréablement tiraillé. Elle me laissa seul. Quelques instants après, Adolphe Samuel et Van Bemmel arrivèrent ; Labarre (Louis) arriva un peu plus tard. Les dix minutes écoulées, Henri descendit et dit : ne serait-il pas temps de faire monter les autres. Ces *autres* étaient des ouvriers typographes à qui il rendait le festin qu'ils lui avaient offert huit jours après son mariage [1].

Nous prîmes tous place à table ; il y eut beaucoup de cordialité, d'entrain et surtout de ce bon épanchement qui part du cœur. On chanta, on lut des vers, de bons et de beaux vers, où on célébrait tout ce qu'il y a de grand et de beau au monde : la liberté et l'amour.

Il faut que je te parle un peu d'Henri Samuel et de ses ouvriers. Il dépend de celui qui emploie et fait vivre un certain nombre de gens d'être leur maître ou leur ami. Au maître on obéit, pour le maître on travaille à raison de tant par jour ; pour l'ami on ne compte pas.

Un ouvrier un peu ivre, vers la fin du diner, ne cessait de répéter : Moi, je veux crever pour M. Samuel. — Mange

[1] Il raconte dans une autre lettre qu'il a assisté à ce mariage.

plutôt, disait Henri et il lui remplissait son assiette et l'ouvrier buvait et mangeait en disant à tout bout de champ : Moi, j'aime mon bourgeois, moi je veux crever pour mon bourgeois. C'était drôle, on riait, mais c'était touchant...

Les gens du monde, après avoir lu certains romans de G. Sand, où elle parle de l'ouvrier : *Le Compagnon du tour de France*, par exemple, *Horace*, *Le Péché de M. Antoine*, disent : Oh! G. Sand idéalise l'ouvrier, l'ouvrier n'est pas ainsi. Eh bien, ils se trompent, G. Sand à raison contre eux tous ; si l'on veut encore chercher de la chaleur, de la jeunesse, de l'enthousiasme, de la force, c'est dans ces hommes qui portent des blouses et ont les mains calleuses. Sous l'habit noir le cœur bat moins vite et il semble que dans certain monde toutes les emmes sont des poupés et tous les hommes des Pierre C***.

Nous avons beaucoup bu, beaucoup parlé, soulevé bien des questions bûlantes, bien brûlantes, et plus enflammées tous les jours. A 2 heures 1/2 nous partions, Samuel, Van Bemmel et moi ; à 3 heures j'étais chez moi ; à 4 heures je dînais comme toujours, à 5 heures j'allais chez Thyes, à 6 heures 1/2 je rentrais chez moi par une pluie battante pour recevoir ta lettre ; à 9 heures je la recevais et maintenant j'achève d'y répondre. Ne sois pas jalouse Élisa... Crois-tu qu'il soit possible que j'aime une autre femme . . . .

. . . .



65 Lundi nous avons connu le bonheur, hier le plaisir ; il est vrai que les jours de plaisir sont communs, les jours de bonheur rares. Il est vrai qu'on ne peut pas se dire : Je suis heureux ; sans cela comme on saisirait, pour ne plus les lâcher, ces heures où la poitrine se dilate, où l'intelligence s'élève, où tout ce qu'il y a de pensées pleines de poésie et d'amour se présente à nous, où l'on songe à l'amour éternel,

à l'enfant que l'on aimera, où l'on est au ciel, enfin, car s'il y a un ciel, c'est bien celui-là.

Hier, c'était de la passion, lundi de l'amour. . . . . .

. . . .

66 Franchement, je te l'ai écrit ce matin, si je me laisse toujours aller à vouloir qu'une femme cède à tous mes caprices, satisfasse tous mes désirs et fasse toutes mes volontés, je serai toujours malheureux et elle avec moi. Dans la société des hommes je ne suis jamais froissé, parce que je ne leur demande que de la rudesse, ce qui me laisse le droit d'être rude avec tous. . . . .

. . . .

... Je sais que tu m'aimes, mais... je te l'ai dit, quand nous nous rencontrons un jour, moi aimant, toi narquoise, un peu railleuse, un peu folle, il y a nécessairement quelqu'un qui est blessé, et ce quelqu'un ne peut être toi. Il y a des moments où, en me sentant si raisonneur, en voyant si bien et même en exagérant ces pauvres petits défauts dont tu veux te corriger, il y a des moments où je me demande si je t'aime réellement, mais il en est d'autres aussi où, quand tu me parles comme j'aime qu'on me parle, quand tu me regardes comme j'aime qu'on me regarde, dans mille autres moments enfin, je sens ma raison qui s'en va, ma poitrine qui se dilate, comme si j'étais dans un bois plein de violettes et d'églantiers, je sens ton amour qui m'enivre comme un parfum... et je vis, oh! je vis à pleins poumons, et alors je t'aime... Elisa, est-ce ainsi que tu veux être aimée? Ce n'est pas un reproche que je veux te faire, mais tu tiens ton bonheur entre tes mains, si ton bonheur doit te venir de moi... Du fiel, je n'en ai pas, de la rancune non plus, je le sais, mais c'est le moment... où je suis froissé qui est pénible pour celle qui m'aime, pour toi, car tu m'aimes.

Que de fois j'ai envié le sort de ces brutes, toujours bien

portantes, qui s'en retournent le soir chez eux après avoir incorporé leur bière ou leur vin et qui, en rentrant, trouvent une femme brute comme eux. . . . .
. . . . C'est un mal de trop penser, un grand mal, vouloir toujours voir le fond de tout, analyser un caractère comme un chirurgien dissèque un cadavre, dans des moments de découragement, de tristesse, d'ennui. Ah! bienheureux ceux qui ne pensent pas . . . .

... Dans tes bras, je vis double, je suis autre. Loin de toi je ne respire plus de la même manière. Je voudrais que tu fusses toujours près de moi ; tu te dis méchante, tu te trompes... tu ne saurais croire ce que tu as éveillé en moi de poésie et d'amour. Avant de te connaître, je cherchais le monde, par ennui peut-être, maintenant je le fuis. Avant de t'aimer, je ne comprenais rien à la nature, maintenant je l'aime... Le dévouement, je ne l'ai compris que pour toi... Et, cependant, il reste encore quelque chose de l'enfant volontaire, de l'enfant gâté et fantasque... C'est toute une confession que je te fais là... A demain, je t'embrasse de tout mon cœur.

Mardi matin.

Mon ange, mon bon petit ange, je t'envoie cette longue confession que je croyais bien ne jamais t'envoyer. Tu y verras beaucoup d'orgueil, mais aussi beaucoup d'amour. Ah ! je l'ai encore senti hier, je t'aime de tout ce que j'ai de force et de vie en moi. . . . .

Comme cette journée commence bien et quelle belle soirée hier ! Tout calme, doux, tiède autour de moi, et nous. . Oh! c'était du bonheur cela... Ma femme, ma petite femme, car tu le seras un jour et, s'il plaît à Dieu, ce jour n'est pas éloigné, nous serons heureux... plus que les autres ; nous nous amuserons, nous serons fous dans le mariage et nous aurons un beau petit enfant qui te ressemblera et que nous aimerons tous les deux comme je t'aime. . . . .



67 Pourquoi me dis-tu si souvent, dans ta dernière lettre, que je ne t'aime pas? Certes, en te voyant si bonne, si dévouée, si aimante, je me dis bien souvent que je ne t'aime pas autant que tu le mérites, mais je t'aime bien, sois-en sûre, comme personne au monde ne pourrait t'aimer. . . . . .

...Oui, quoique tu en dises, je t'aime de tout mon cœur, je ne pense qu'à toi en travaillant, je n'ai qu'une distraction, toi. Quand je puis laisser aller librement ma pensée, c'est toujours sur toi qu'elle se fixe. Tout ce que je fais de bien est en vue de toi; il n'y a pas un de mes livres où ton portrait ne soit et souvent ton image est devant mes yeux sans que je m'en doute.

Tu vois que non seulement ma tête pense à toi, mais jusqu'à ma main qui si elle est libre trace machinalement ton portrait.

26 décembre 1853.

68 Sans doute que nous nous verrons demain; nous causerons, nous nous aimerons, nous le dirons et nous serons heureux. Les autres s'imaginent qu'ils aiment, nous seuls nous savons ce que c'est. Tous les jours nous aimons un peu plus; tous les jours nous nous connaissons un peu mieux, et nous y gagnons tous les deux. . . . .
. . . .

Si je suis demain dans les dispositions d'esprit où je suis aujourd'hui, je te sermonnerai longuement, c'est-à-dire que je te montrerai combien je t'aime, et que je te prouverai clair comme le jour, par B × B, un baiser par un baiser, que loin de me froisser, comme tu le faisais auparavant, mais pas toujours, les fibres les plus délicates, tu les toucheras dorénavant si délicatement et avec tant d'amour, si sûrement et si délicieusement, que chaque fois que je t'aurai vue, j'aurai fait une provision de bonheur pour tout un mois; mais, grâce à Dieu, tu la renouvelleras plus souvent. . . . .
. . . .

...Je suis de plus en plus poursuivi de cette idée qu'il serait plus loyal, plus franc que je parle à ton père... Tu comprends que, pour cela, je n'ai pas besoin de réfléchir, et que le jour où tu me diras : « Parle à père », je mettrai mon habit noir et mes gants blancs et j'irai te demander à lui. N'y a-t-il pas plus de deux ans que je t'aime? Adieu.



69 A quoi as-tu songé en t'éveillant? Est-ce à moi? Est-ce que je te verrai ce soir? N'es-tu pas triste? Si tu pouvais être à demi éveillée et lire ma lettre ainsi : Ferme les yeux, je suis près de toi, nous sommes assis l'un à côté de l'autre, tu as la tête penchée sur mon épaule. Moi je ne te dis rien, le cœur me bat trop fort pour parler. Il fait beau, c'est le soir, il y a dans l'air un parfum indéfinissable, un vent tiède ; le ciel est pur, mais il n'est pas clair, il n'y a que quelques étoiles. Tu sens que tu me rends heureux, heureux à mourir de bonheur, et tu es heureuse, je sens cela à la façon dont tu presses ma main; il me semble que tu me dises : « Comment se fait-il qu'il y ait des moments où tu me comprends si bien et d'autres où tu me comprends si peu? » Tu ne me dis pas cela, mais j'entends que tu le penses, je sens tes idées courir dans ta tête et me tomber sur le cœur comme des baisers. Le bonheur m'étouffe; j'aime la terre que ton pied touche, la pierre sur laquelle nous sommes assis, le bois de la porte où je m'appuie. J'aime les arbres qui semblent frissonner de mon bonheur, le ciel qui ne se fait pas trop clair pour ne pas effrayer notre amour; j'aime ces bruits lointains que nous devinons plutôt que nous ne les entendons, les charrettes sur les chaussées, les pas lourds des rouliers et ce soupir perpétuel de la ville, soupir où il y a tant de larmes et de souffrances et qui n'est qu'un accident de plus dans les mille petites choses qui nous font heureux. Je ne t'embrasse pas de bouche parce qu'il y a de ces moments où c'est l'âme qui étreint la femme aimée; je sens que

je t'enveloppe d'amour comme tu m'enveloppes de bonheur. Je me dis que tu es à moi pour toujours, avec ton cœur si bon, si bon, pauvre cœur que j'ai fait saigner si souvent. Je sens que celui qui voudrait m'enlever à toi ne vivrait pas une heure. Non je ne songe pas à cela, je ne songe qu'à être heureux et à remercier, avec des larmes, Dieu qui t'a faite pour moi et moi pour toi.



70 . . . . J'ai en ce moment d'inconcevables désirs de campagne et de printemps. Je voudrais être avec toi à la campagne, dans une grande maison où il y aurait pour moi une chambre meublée comme un atelier de peintre et pour toi une chambre moyen âge, du chêne, du cuir de Cordoue aux murailles et des fleurs partout. Je voudrais une vaste bruyère, des bois dans le lointain, le grand ciel; la ville m'étouffe et m'ennuie. Quand nous serons mariés, nous irons à la campagne pendant les vacances. Cela retrempe et ce n'est que là qu'on vit réellement. Je te dois deux choses que je n'avais jamais connues avant : les larmes et l'amour de la campagne. Comme je comprends bien que tu n'aimes pas le monde; c'est ce que je connais de plus maussade, de plus nauséabond, de plus opiacé.

Je ne t'ai pas beaucoup parlé de mon drame; je l'ai lu maintenant, et voici ce que j'en pense. L'intrigue est bien menée, il y a quelques bonnes scènes; les caractères, à part un, sont plutôt esquissés que dessinés complètement; il y a du mouvement et de la vie. L'intrigue n'est ni absolument neuve ni absolument vieille, il y a quelques originalités de détail. Je ne t'en dirai pas le sujet, je compte le donner au Vaudeville et te laisser le plaisir de la surprise. Tu jugeras par toi-même de ce qu'il vaut. Il a un grand mérite, c'est d'avoir été fait avec grand plaisir, et les enfants de l'amour sont souvent beaux.

Ta lettre m'a fait ce matin un plaisir inoui; elle est si bonne,

si caressante ; je suis un grand enfant : j'aime tant les caresses et les baisers. Tu peux faire de moi ce que tu veux avec une bonne parole. . . . .

. . . .



71 Bonne soirée, mais courte soirée. Nous ne devrions jamais nous quitter. Toujours, toujours ensemble ! Quels beaux rêves nous réaliserions. Cela viendra un jour... mais quand ? Pourvu que je passe, mais je passerai, j'en suis sûr ; j'ai failli le faire l'année passée où je ne savais rien. C'est bien le moins que je le fasse cette année-ci où je sais quelque chose. Encore deux mois et demi et je comparaîtrai devant ces terribles pédants. . . . .

... Tu ne peux pas t'imaginer la quantité de têtes grotesques et nauséabondes qu'il y a parmi ces êtres chauves et à lunettes qu'on appelle des professeurs. Et dire que j'endosserai un jour la peau de cet animal. . . . .

. . . .



72 Oui, tu es bien folle. Tant mieux va, je t'aime mieux ainsi que désolée. Non, saint Nicolas n'est pas venu me visiter. J'ai mis des pantoufles hier au soir, dans tous les coins de la maison. Elles étaient vides le matin comme je les avais mises le soir.

J'étais bien levé ce matin ; à 8 heures j'étais à l'université. Hélas, j'allais y avaler un tas de lourdes choses, viande de porc de l'intelligence. Moi, professeur un jour, moi fourrant du grec et du latin dans la tête de pauvres enfants qui ne m'ont rien fait, tiens, il y a des moments où je trouve cela si bouffon ! J'avance dans cette route, j'irai jusqu'au bout, mais

il me semble que la fortune m'accrochera en chemin et me montrera une veine. Alors j'exploiterai. Qui sait? je ferai peut-être de grandes choses. Une chose... me gêne pour réussir : la conscience. C'est un lourd pavé aux pieds de celui qui court après les succès. En somme, j'aime mieux le porter.

Ah! si j'étais riche, quelle belle vie! Des vers, de la prose, de la musique, des voyages, du beau, toujours du beau... de belles études, de beaux tableaux et toi, la plus belle avec tout cela! Et jamais devant soi ces insipides figures de pédants, puant le bouquin à une lieue. Travailler, jamais ne rester à rien faire; penser, quand on ne travaille pas, mais travailler à ce qu'on aime, travailler surtout à te rendre heureuse : voilà ce qu'il me faudrait. La liberté, enfin, la liberté complète, courir le monde à nous deux! Ta, ta, ta, ta, ne parlons plus de cela. Adieu, je t'aime!

⚜

73 . . . .
Pourquoi me plains-tu! Pourquoi t'imagines-tu que je suis fatigué. Hier, je suis sorti aussi frais et aussi bien disposé que si je venais de commencer. Je me sens si fort, le bonheur me fait tant de bien. Comme tes deux lettres sont bonnes; elles ont toutes deux cette teinte de tristesse délicieuse qui est tout l'amour. Sais-tu bien que quand je plaisante avec toi je ne t'aime pas la moitié autant que quand je suis un peu triste, de cette tristesse que je t'ai dite. Elle seule donne à l'amour ce parfum auprès duquel rien n'est bon, rien n'est doux. . . .

... J'ai rencontré aujourd'hui, après mon dîner, un jeune homme qui est riche et un peu artiste; il va à Paris, à Rome ou à Naples. Il est libre, il va se faire un nom, et moi j'ai un lourd examen à passer. Je ne parle pas de celui-ci, je le passerai, mais l'autre... Pourvu que la science ne tue pas l'art! Je n'ai pas une tête scientifique moi, mais je serai assez fort, je l'espère, pour résister à l'influence crétinisante du grec appro-

fondi et de la philosophie transcendante. Ne prends pas mes paroles pour du découragement, j'ai du courage et de la force, j'ai de l'espoir même.

Peut-être aurai-je du succès, peut-être pourrai-je entrer dans un journal, peut-être gagnerai-je de l'argent avec ma plume. Gagner de l'argent ! C'est cela qu'il me faut, et cependant j'ai avant tout l'ambition du beau et je ne ferai jamais de ma plume un outil. Non, ce serait trop beau le succès, la gloire, il me semble que ces choses ne sont pas faites pour moi. Bien des fois, j'aurai encore, avant de commencer une œuvre, la conviction qu'elle est bonne; puis, quoique j'aie suivi mon plan, il arrivera que finie, elle me paraîtra mauvaise. Il y a cependant moyen d'arriver ici. J'ai déjà une bonne réputation inédite ; beaucoup de gens comptent sur moi. Mais je devrais consacrer toute ma vie à l'art, et je n'aurais pas encore au bout atteint cet idéal qui est si beau, si grand et que j'ai toujours là dans la tête pour juger ce que je fais. Tu vas lire mon petit drame. Je t'ai déjà dit ce que j'en pensais ; je le trouve chaud, il y a du mouvement, mais ce n'est pas encore ça, je puis faire mieux. Tu me diras ce qui t'y déplaît comme ce qui t'y plaît ; tu feras cela pour moi. Là où l'amour montré ne te paraîtra pas de l'amour, tu me le diras. Tu me diras ce qui t'aura plu et ce qui t'aura choquée. . . . .
. . . .



74 . . . . Je vais sortir, Theys part demain ; nous allons causer, je serai gai pour lui, il ne faut pas qu'il me voie triste et il n'est pas bon que deux amis se quittent en emportant l'un de l'autre une impression pénible. . . . .

... Je ne sais pas pourquoi, mais aujourd'hui je n'ai pas d'espoir pour mon examen, pas du tout ; si je ne passe pas, je ne sais ce que je ferai ; je sais bien que je n'aurai pas de con-

vulsions et que je ne pleurerai pas comme l'année passée, mais je sais que cela me fera beaucoup plus de peine. Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ? . . . .



75 Oh ! mais ! je suis heureux, je n'y vois plus, je rêve, cela est évident. Heureux, mais il me manque quelque chose. C'est beaucoup de te voir, de te parler, de te serrer la main, mais je voudrais que tu fusses seule près de moi, seule. Sais-tu bien que je t'aime. . . . .

... Je ne dois pas te dire cela. Pourquoi ne puis-je pas te le dire ? Mon amour est-il un crime, une chose mauvaise, honteuse ? Non. Eh bien alors... Oh ! laisse-moi te dire.

Hier, j'ai rencontré ton frère, il me parla de Mlle X..., de la démarche qu'il avait faite près de son père. « Mais, lui dis-je, aviez-vous une position faite quand vous vous êtes présenté ? Non, dit-il, mais ce n'était pas pour l'épouser de suite ; si ma position avait tardé à se faire, jaurais attendu six mois, huit mois, un an de plus que je ne comptais. Ces choses peuvent donc se faire, dis-je. Mais oui, dit-il, très bien. Je voulais avoir là-dessus votre opinion, ajoutai-je, maintenant je sais à quoi m'en tenir. » En effet, je sais à quoi m'en tenir ; il m'a dit d'autres paroles que je pourrai lui rappeler à l'occasion, entre autres celle-ci : « Si j'aimais une femme, il n'y aurait rien qui pût m'empêcher de l'épouser, il n'y aurait ni père, ni mère, ni frère. » Il a raison, j'ai un tort envers lui, mais, ma foi, il n'en sait rien et s'il le sait nous nous expliquerons. De sorte qu'il est bien décidé qu'au mois d'août je parlerai à ton père... si je passe. Hier j'ai eu un moment et même plusieurs moments de tristesse. Mlle V... se promenait au bras de M. N..., son fiancé, elle avait un air si heureux, elle se penchait si bien vers lui. Cela m'a fait mal et m'a fait songer que moi aussi je pourrais... Cependant ce n'est pas que j'aime ces amours en public, ces regards devant tout le monde, j'ai

trouvé Mlle V... ridicule, mais heureuse... Encore un mois et mon sort sera décidé. Quelque chose me dit que je passerai : mon bonheur, ma gaîté, ma force, ton amour plus grand que l'année passée. Cette année-ci sera bonne pour moi et tout ce que j'entreprendrai me réussira. . . . .



76 Tu es partie tantot et je ne t'ai pas entendue; j'étais si absorbé... je pensais à bien des choses tristes, à mon examen entre autres. . . . .

... Tu ne saurais croire combien est pénible la position d'un homme qui après avoir travaillé ne voit rien devant lui et s'imagine, après toute une journée de fatigue, ne rien savoir et n'avoir rien fait. Cela me rend injuste et maussade. Puis, vois, j'ai été triste de t'avoir mal donné la main tout à l'heure. Les journées me semblent un rêve, elles passent si vite, si vite, et je ne puis dire, après les avoir finies, si elles sont vides ou remplies. Que je suis content de te voir demain... Je travaillerai si bien... C'est drôle, j'ai une peur horrible; cela me ferait beaucoup de mal de ne pas passer et on compte sur moi pour une distinction. . . . .

... Je voudrais avoir encore trois mois devant moi et je n'en ai plus qu'un. Tiens, ne parlons plus de cela; demain je te verrai, demain tu me diras que tu m'aimes, tu me parleras bien doucement, tu me donneras de l'espoir et je t'embrasserai bien souvent pour toute cette longue semaine où j'ai été seul. . . . .

... Demain, demain, il me semble que c'est un autre monde que je vais voir ; je m'imagine que je vais vivre pendant une soirée d'une autre vie, une vie meilleure... J'ai eu du courage cette semaine; il faut que je passe, je veux passer, je passerai... Si tu vas demain à la campagne rapporte-moi un gros bouquet de fleurs des champs. . . . .

. . . .

77 ... Tu as bien fait de m'écrire, j'avais besoin de ta lettre pour me remettre un peu, car j'étais désespéré. Maintenant je ne suis pas gai, je ne suis pas fou, mais je suis heureux de ce bonheur, le plus doux de tous les bonheurs, ce bonheur un peu triste qui repose sur un amour partagé. Dans quinze jours, le moment décisif sera là. Je m'attends plutôt à un échec qu'à un triomphe ; j'en ai pris d'avance mon parti, si je suis admis, tu partageras ma gaîté ; si non, je ne te ferai pas souffrir de ma tristesse. Je devrais ne songer qu'à cela et je ne songe qu'à toi.

... Encore quinze jours, vingt au plus, et je suis libre, libre comme l'air . . . .

. . . .



78 ... Voilà huit jours que je suis sevré de toi. C'est long, sais-tu, huit jours. Je ne suis pas content de ma semaine, il me semble toujours que je n'ai pas travaillé assez. Je n'ai travaillé que sept heures aujourd'hui. Je devrais en travailler douze. Comme je voudrais pouvoir me mettre sur mon canapé, et penser à toi et écrire de belles choses en pensant à toi. Mais cela ne se peut pas. Avoir une vocation forte, ardente et ne pas pouvoir tout y sacrifier. Mais pour écrire il faut une chaise pour s'asseoir et c'est cette chaise qu'il faut que je gagne avec mes trois diplômes. Sera-t-elle dure ou tendre, en cuir à clous d'or ou en bois peint, je n'en sais rien, mais il me la faut. J'apprends un tas de choses qui m'ennuient, que je trouve sottes, inutiles, et qu'il faut que j'avale. Pourvu que l'amour me dore la pilule.

. . . .



79 As-tu bien dormi. Es-tu mieux, non pas un peu mieux, mais beaucoup mieux. J'ai tant pensé à toi aujourd'hui. Il y a des jours, et ils sont plus nombreux que je ne te le dis, où

tout ce que tu m'as fait de bien, où toutes les bonnes paroles que tu m'as dites me reviennent à la fois. Je vois trois ans se passer sans que ta conduite ait changé un seul moment, sans que tu aies cessé de m'aimer avec une douceur que toi seule tu as. Quelque mauvais que j'aie été, tu ne m'as jamais dit une parole dure. Quand je te tourmentais, ce n'était pas une méchanceté qui sortait de ta bouche, c'était une plainte, une pauvre plainte bien douce faite pour attendrir tout autre que l'être brutal que je suis quelquefois. Ma chambre est si belle, si belle! Ah! si j'étais riche, quel bijou j'en ferais. Un jour nous aurons aussi une chambre à nous deux, dans laquelle nous nous tiendrons toujours, l'un près de l'autre. Je pense bien souvent à cette belle chambre où nous mettrons toutes les gravures que j'ai dans celle-ci et notre Vierge et tous nos souvenirs. Personne n'entrera dans cette chambre que nous. Ce sera un petit sanctuaire d'amour. Nous y aurons des fleurs toute l'année, des fleurs que nous soignerons bien, que nous aimerons bien et que nous ferons à force de soins plus belles que leurs sœurs. Il y aura dans cette chambre une large fenêtre avec un grand store de canevas gris. Il ne faut pas qu'il fasse trop clair pour être heureux, et quand l'un de nous sera sorti, l'autre l'y attendra. Il n'y aura pas de luxe, le luxe rend triste et bête, ce sera une chambre d'amoureux et d'artistes. Nous savons aimer, nous aimerons toujours. Jusque-là je ne serai heureux qu'à demi et cependant je ne donnerais pas mon demi-bonheur pour toutes les joies des autres . . . .
. . . .

29 août 1853.

80 . . . . Tu ne saurais croire combien je suis malheureux d'être éloigné de toi. Quand je commençai à t'aimer, Élisa, je me dis : c'est pour la vie. Je ne savais pas dire si vrai, car c'est maintenant que je puis dire : c'est pour la vie...

Je suis allé aujourd'hui me promener à la campagne candidement en poète, en amoureux; en voyant les arbres si beaux, certains chemins si déserts, je me suis dit : Mon Dieu, que cette nature, si belle déjà quand Élisa est loin de moi, serait plus belle si j'avais Élisa à mon bras. Ce sont là des rêves, je le sais, des rêves de fou. Tu ne saurais croire, à l'heure de midi par exemple, quand tout est inondé de lumière, quand les feuilles semblent chanter et se donner des baisers, quand le vent pousse l'un vers l'autre les arbres, les plantes, pour les faire s'enlacer, tu ne saurais croire combien tout cela me fait songer à toi. D'autres en voyant toutes ces belles choses ne pensent qu'à elles, moi je ne pense qu'à toi. Où tu n'es pas je suis seul, affreusement seul . . . .

. . . .



81 Souvent je revenais d'auprès de toi, agité, transporté, fiévreux ; hier je suis revenu heureux. J'étais comme enveloppé dans une atmosphère de bonheur, noyé dans je ne sais quoi de doux qui s'imprégnait à tout mon être. Je ne saurais pas rendre cela, c'est impossible ; un rayon de soleil au printemps, une extase vers Dieu, le regard de la femme qu'on aime à quinze ans, le premier battement de cœur, le premier soupir d'amour, c'était tout cela ensemble. Non, c'était davantage. Élise, ma bien-aimée, c'était du bonheur et la femme qui donne à un homme le bonheur que tu m'as donné, cette femme-là sera aimée toute sa vie. Ce que j'ai senti hier est quelque chose de neuf pour moi, neuf tout à fait; mon amour, car je t'aimais, je t'aimais fort et puissamment, mon amour a pris une teinte de douceur, de force calme, quelque chose qui ressemble à l'adoration des Italiens et des Espagnols pour la Vierge. Mon cœur est à toi sans partage et pour toujours...



24 décembre 1853.

82 Si je t'aimerai toujours? Tu n'en es donc pas sûre. Tu ne sens pas cela, toi. Ne sens-tu pas quand tu es seule, si tu peux quelquefois te sentir seule, ne sens-tu pas qu'il y a quelqu'un près de toi, qu'il y a comme un souffle tiède qui t'enveloppe, une voix inintelligible tant elle est voilée, qui te dit à toutes les secondes : Je t'aime. Je sens cela, moi ; où je vais, tu es ; je ne suis jamais seul. . . . .

Ne vois-tu pas que notre amour entre dans une nouvelle phase, qu'il y a entre nous plus d'abandon, que nous nous aimons mieux, que toi et moi nous nous aimons comme nous ne nous sommes jamais aimés.

. . . .

Tu as prié, tu as pleuré, tu prieras et tu pleureras peut-être encore cette nuit ; mais ce ne sera plus de tristesse, n'est-ce pas.

Prends garde, ou plutôt non, sois heureuse ; ces larmes, ces prières, ces délires, c'est l'amour qui s'élève, qui s'agrandit, c'est cet amour auquel rien ne résiste et que je suis heureux et fier de t'avoir inspiré.



83 Lettre d'un fou

La vie est une mer immense et sans rivages ; * (1)
Des barques en tous sens la sillonnent toujours ;
Les unes vont bravant le vent et les orages
Et les autres glissant au-dessus des flots lourds.

Pour ces légers esquifs Dieu divisa la mer,
Il fit une moitié douce, calme et pâteuse,
Sans flots, sans ouragan, sans foudre, sans éclair ;

(1) Les vers marqués d'un * sont ceux qui ont été conservés par l'auteur dans *la Sirène*. Voir *Biographie*.

Mais l'autre il la créa folle, tempétueuse,
Bouillonnant, mugissant, ardente et belle à voir.
Il y sema l'écueil aux mortelles aiguilles, *
Il lui fit la voix forte, et l'ouragan, le soir,
Y chante : Gloire à Dieu! Les vagues sont mes filles! *
Et la vague répond : Oui, père, gloire à Dieu! *
A moi la barque frêle et de trésors remplie, *
A moi l'espoir, à moi l'amour, à moi la vie! *

Mais le seigneur est bon; si les éclairs de feu
Déchirent le ciel noir, si le vent hurle et pleure,
Il les force parfois à rentrer dans leur lit,
Il montre aux passagers un îlot qui fleurit,
Perdu dans l'océan, chatoyante demeure,
Pleine de fleurs, d'amour, de plaisirs, de doux sons,
Où les anges du ciel murmurent leurs chansons.

Sur l'autre mer — la mer pâteuse — on mange, on boit,
On y parle boutique, argent, créances, *Doit*
Et Avoir; puis, l'on voit aussi sur cette mer
Des îlots bien plantés ayant assez bel air,
L'affreuse ligne droite y règne en souveraine;
Ces îlots sont féconds en gens porte-bedaine,
On y chante parfois la petite chanson;
On y dort, on y vit, on y meurt en poisson.
Point de douleur pour eux, des soucis gris et ternes;
Point de soleil non plus, ils vivent aux lanternes.
L'amour, le ciel et Dieu, les anges et l'espoir,
Sornettes! Leur plaisir est de souper, le soir.
Leur cuirasse est de bronze, étant d'indifférence. *

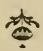
Sur l'autre mer — la folle — on trouve la souffrance
En cherchant le bonheur, mais on cherche toujours;
L'abîme en engloutit quelques-uns tous les jours,
Il meurent en chantant un hymne à l'espérance;
Que l'ouragan mugisse, ils chantent; que la mer
Hurle, ils chantent toujours et toujours et sans cesse.
Leurs fronts portent le sceau d'une amère tristesse,

Ce sont des chênes forts qu'a sillonnés l'éclair,
Mais ils chantent. Leurs pleurs sont pour eux seuls. Leur joie
Est pour les autres. Oui ! Ils se savent la proie
Et les jouets des eaux, mais ils ne veulent pas
Courber le front : leur âme est trop grande et trop fière ;
Ils braveront l'orage, ils riront au trépas,
Pourvu qu'à leurs regards, fugitive lumière,
Mirage d'un moment, rêve déçu trop tôt,
Plein de fleurs et de chants, apparaisse l'îlot.



Pouvez-vous m'en vouloir, chère, si je vous aime,
Si, cherchant le bonheur, depuis mon premier jour,
Ma première prière et mon premier blasphème,
Je le vois aujourd'hui luire dans notre amour.

25 février 1855.



22 juillet 1854.

84 C'est drôle, je m'imagine que tu ne le trouveras pas bon (1). Il faudra que tu me le dises, sais-tu ; il faudra me dire pourquoi, ce qui te déplaît. Tu n'aurais pas le courage de me tromper, n'est-ce pas. . . . .



85 Quelques vers encore et tout est fini. Mais je m'aperçois d'une chose : Je ne sais pas bien louer un homme. Je parle dans mon poème bien plus de la Belgique (2) que du roi quoiqu'il soit réellement exceptionnel de bonté et de prudence. En toute conscience, je n'espère ni le premier ni le

(1) Serait-ce un tiré à part de sa poésie : *Quelques chiens*, parue dans la *Revue trimestrielle*, le 15 avril 1854, t. II, p. 262.

(2) Concours de 1854, sur « les bienfaits de l'indépendance nationale ». Il reste de ces vers un brouillon incomplet, signé 1854.

second prix, je risque seulement. J'ai fait un tour de force qui, dans tous les cas, me laisse quelques beaux vers que je pourrai toujours faire imprimer avec honneur. Tu liras d'ailleurs le poème... A demain.



86 Je suis bien content que tu sois contente. Je crois aussi que ce morceau est bon. Mais il ne parle que peu ou point du roi et ne loue réellement que la Belgique. C'est l'éloge d'un républicain à un roi honnête homme. Puis, il n'est pas complet. Le XVIe siècle manque, les guerres de Louis XIV n'y sont pas ; ça et bien d'autres, voilà un gros défaut, facile à remédier, puisqu'en gardant ce que j'ai fait et en conservant cette forme allégorique, je puis raconter toute l'histoire de notre pauvre pays.

Tu peux montrer le morceau à Maria ; je crois qu'il lui fera plaisir, il est écrit de cœur. Mais il ne faut pas te faire d'illusions sur son succès. L'idée est à peine indiquée, cette idée qui faisait l'originalité du morceau en dépeignant le roi sage qui a sagement gouverné son peuple sage et toujours trop bon.

J'ai fait hier une grande, grande promenade. Nous sommes allés à Saventhem voir le tableau de Van Dyck ; il est très beau.

La chambre où le beau peintre a travaillé pendant trois mois et qui était toute couverte, les murs s'entend, de dessins et d'esquisses de sa main, cette chambre précieuse, ces murs qui valaient, commercialement parlant, des sommes folles, ont été grattés et badigeonnés il y a un an. En Italie, on eût mis un cadre à chaque pan de mur et d'immenses glaces par dessus. C'est indigne !

Tu n'es pas triste, j'ai pu le voir à ta lettre. Reste gaie, tu peux l'être, moi aussi, puisque nous nous aimons !

17 août 1854.

87 Tu n'es pas malade, n'est-ce-pas? . . . .
... J'ai mis tes deux bouquets en un, dans un grand vase en porcelaine à fleurs bleues que tu as dû voir dans la cuisine. J'ai mis sous ce vase ton dessous de lampe et le tout au milieu de ma cheminée.

Hier, j'ai écrit une date sur mon mur : c'est le 16 de ce mois, il y a trois ans, que je t'ai ouvert et que tu as fait un pas en avant en me disant *ma chère*. Te souviens-tu? Non, je ne t'aime pas depuis trois ans, c'est impossible ; un amour ne reste pas fort comme cela après trois ans. — Si, si, si, il reste fort dix ans, il reste fort toujours. Il est 11 heures 1/2; j'ai fini de travailler. J'ai bien pensé à toi : je suis allé près de ton lit, je t'ai donné ton lait de poule, je t'ai embrassée, je t'ai aimée et rendue heureuse, je t'ai regardée toujours, j'ai embrassé tes beaux yeux que j'ai tant fait pleurer, tes petites mains qui devraient me battre et qui n'ont pour moi que des caresses, tes petits pieds qui savent si bien courir pour me rendre heureux. Je rêve encore, sais-tu. Pourquoi n'ai-je pu te voir aujourd'hui, il fait si beau. . . . .



88 Je suis mieux, beaucoup mieux. Gentil médecin, je te confie un malade difficile à guérir et qui paraît aimer un peu trop sa maladie. Il ne sait pas prendre sa vie telle que Dieu la lui a faite, il lui faut autre chose. Si on lui demandait quoi, il dirait : « Je n'en sais rien ». Si c'est l'or qui lui manque, l'or, vulgairement nommé la fortune, il est bien niais de se tourmenter, étant parfaitement sûr de n'en jamais avoir. Avec des passions de millionnaire, on a des moyens de chiffonnier.

Et cependant, sa vie est belle ou pourrait l'être. Rien ne lui manque, l'amitié, il la connaît; l'amour, il est aimé comme

personne ne peut l'être et il aime sérieusement et profondément. . . . .

. . . .

89 J'ai passé aujourd'hui la journée la plus douce et la plus triste à la fois qui se puisse imaginer. Heureux de notre bonne soirée d'hier, j'étais triste de n'être pas près de toi. Je vivais double par le souvenir, je languissais dans le présent. Il y aura encore de belles soirées comme celle-là pour nous, il y aura encore de belles nuits. Oh! être près de toi maintenant, toujours! Hier, quand j'étais assis près de toi sur notre nouveau et cher petit escalier, je te disais : Je voudrais mourir. J'avais raison, c'est le moment de la mort; qu'y a-t-il de plus triste au monde que de redevenir hanneton après avoir été ange. Oui, ange, le ciel n'a pas de bonheur plus immense, plus suave, plus complet et s'il est des anges ces êtres ne sont que des hommes heureux.

Que ne pouvons-nous nous éteindre tous les deux lentement sans souffrance, quand nous sommes si heureux. Comme j'aime ce furieux amour que j'ai pour toi, plein de désespoirs, de rages sourdes, de colères, de larmes, de sanglots, mais aussi me donnant des extases infinies, grandes comme le ciel. . .

. . . .

As-tu remarqué que nous avons terminé hier, tous les deux, notre lettre en nous jurant que nous ne nous aimions pas. Comme il faut que nous soyons sûrs de nous-mêmes pour nous dire de ces choses-là! . . . .

. . . .

90 . . . .
... Voilà une soirée bien agitée, je ne suis pas inquiet, je n'ai rien à me reprocher, je suis calme : quoi qu'il arrive on ne

nous séparera pas et si on apprend, c'est-à-dire si ton père, si ton frère savent que nous nous aimons, ils ne nous sépareront pas. Ta réputation est à nous deux, nous la gardons comme nous le voulons et puisque tu ne penses pas qu'on m'accepte dans la position où je suis, je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas attendre trois mois. . . . .
. . . .



91 J'ai un mal de tête affreux, je suis malade et cependant je suis heureux. Je fais mille châteaux pour notre avenir, je choisis notre petite maison, je la meuble. Elle est ravissante. Nous avons choisi à nous deux les papiers et les meubles, il faut d'ailleurs que nous en causions. Tu as raison de le dire, notre avenir sera beau et je prends patience, parce que je suis sûr de toi. Tu parleras à ton père le plus tôt possible, tu tâcheras de savoir son opinion et tu me la diras bien vite. Je ne serai bien heureux que le jour où je t'aimerai loyalement, du moins aux yeux du monde, où je pourrai dire : je l'aime. Mais il faut que tu apprennes la musique, il faut que nous égayions notre nid. Et nous nous promènerons comme maintenant. Ce seront de si douces promenades et à part l'attrait du fruit défendu, elles vaudront celles que nous faisons maintenant. Elles vaudront même mieux, je t'aime assez pour n'avoir pas besoin d'attrait secondaire quelconque. Nous sommes deux enfants, toi et moi, nous aurons peu de douleur, beaucoup de plaisir et de bonheur. Reposer dans tes bras, être près de toi toujours, te confier, comme je le fais maintenant, mes pensées les plus intimes et les plus secrètes, nous appuyer l'un sur l'autre, moi souffrant pour toi, toi souffrant avec moi, ou plutôt étant heureux ensemble, voilà mon rêve. Un rêve! Non, c'est une réalité. Adieu, mon ange, je t'aime.



Lundi.

92 Oui, ta petite chambre ; oui, la vie avec toi toujours, et mourir le jour où tu ne m'aimeras. Ce ne serait plus vivre alors. Laisse-moi te dire que je suis mortellement triste, qu'aujourd'hui je désespère ; vivre avec toi, mais il faut vivre, et de quoi vivrai-je? J'ai un projet, j'en ai même deux que je t'expliquerai ; il faut qu'avant un an nous soyons mariés, je suis las d'attendre. Il faut que tu sois à moi, que tu sois ma femme, que je ne doive pas te voler un regard ou une parole ou un baiser ! Il le faut ; il faut que notre amour soit libre. Oh ! je suis triste, cela me console de t'écrire ; bien triste, je ne savais pas quelle éternité c'était que quatre jours passés sans te voir. . . . .



93 Vous me dites que vous m'aimez, je vous crois, car j'ai besoin de vous croire ; cependant, moi qui puis répondre de mon amour pour vous, si j'avais su qu'une lettre de moi peut être impatiemment attendue par vous, si j'avais pensé vous faire souffrir en en retardant l'envoi, je n'aurais pas attendu un mois ainsi que vous l'avez fait. Je sais que j'ai eu tort en vous parlant de ce petit monument funèbre à inscriptions lugubres et à cachets noirs dont vous vous moquez si justement et avec tant d'esprit, mais je sais aussi que je vous ai écrit la veille de mon examen que j'ai eu le bonheur de passer [1], la lettre la plus humble, la plus soumise que j'aie jamais écrite à une femme. Vous savez ce que vous en avez dit. Et cependant, si jamais l'expression a rendu fidèlement la pensée, ç'a été dans cette lettre. Je veux être franc avec vous, me montrer à vous tel que je suis ; aussi, je vous le dis franchement, votre silence m'a vivement froissé. Il me semble que nous avons, pour nous communiquer nos pensées et nos sentiments, assez d'obstacles à surmonter sans que l'un de nous se plaise encore à les multi-

[1] Le 14 avril 1855.

plier par caprice ou par indifférence. Après vous être montrée pour moi bonne, généreuse et aimante, vous m'avez tout à coup témoigné de l'indifférence et du dédain, vous m'avez fait endurer des souffrances dont je vous épargnerai le détail, car je n'aime pas à me plaindre. Ne soyez donc pas étonnée si je vous dis que j'étais parfaitement décidé à ne plus vous écrire, certain que j'étais que vous ne songiez même plus à moi. Heureusement votre lettre est venue me tirer de ce misérable état, vous m'avez prouvé... que vous ne m'aviez pas tout à fait oublié.

. . . .

Pardonnez-moi ces reproches, j'espère, à l'avenir, avoir assez de force pour me taire si vous me faites encore souffrir.

Je veux maintenant revenir à ce passé que je maudis. Non seulement j'ai brûlé tout ce qui ne me venait pas de vous, mais j'ai employé ce temps où vous me traitiez si durement à réunir tout ce que j'avais pu laisser de lettres et de souvenirs partout où j'ai passé. Je ne veux pas qu'une autre que vous possède un mot d'amour de moi. J'ai parfaitement et entièrement réussi. C'était, d'ailleurs, pour moi un cas de conscience. Je ne vous demanderai plus si vous êtes satisfaite, j'ai peur que rien de ce que je fais ne soit trouvé bien par vous, j'attendrai donc que vous m'ayez mieux jugé; alors peut-être vous me rendrez, avec votre confiance, un peu de cet amour et de ce bonheur que vous m'avez si cruellement retirés.



94 Votre lettre est charmante, j'aurais mauvaise grâce à m'en fâcher, on ne peut pas faire des reproches d'une façon plus gracieuse et plus spirituelle. Je regrette seulement qu'elle ne soit pas arrivée trois semaines plus tôt. Est-ce coquetterie ou taquinerie, ou bien n'aviez-vous pas le temps de m'écrire. Mais je ne comprends pas que, convaincue, comme vous deviez l'être, que je vous aime, vous ayez eu le courage de me laisser languir tout un mois sans me rappeler que vous pensiez un peu à moi. Vous ne songez pas que forcé de vous

aimer de loin, sans pouvoir ni vous parler ni vous entendre, sans puiser dans un de vos regards, dans un sourire, un peu d'espérance, vous ne songez pas que je dois tenir extrêmement à vos lettres, que je ne puis m'en passer, que vous ne m'écrivez jamais trop et toujours pas assez. Je ne veux pas vous ennuyer du détail de mes angoisses, de mes continuelles anxiétés, vous me traiteriez encore de fou, d'enfant et d'extravagant. Cependant, si je suis enfant c'est qu'en vous aimant, j'éprouve des sensations très jeunes, très neuves et très fortes ; si je suis fou c'est d'amour pour vous, et si j'extravague, c'est que je n'ai pas toujours la tête à moi quand je songe à vous. Pardonnez-moi, mais je vous jure qu'il n'y a pas là de ma faute. J'essaierai à l'avenir, non pas d'être, mais de paraître parfaitement sérieux et raisonnable... J'essaierai de paraître homme du monde et de me renfermer dans les plus strictes limites des convenances. Ce changement apparent me coûtera beaucoup ; j'avais jusqu'à présent été heureux de pouvoir vous montrer mes pensées les plus secrètes, de me livrer tout à fait à vous... Vous m'enlevez ce bonheur, je me résigne. Vous me dites toujours *vous*, je ne me permettrai plus de vous tutoyer ; je m'étais permis de vous nommer par votre nom que j'aime, malgré moi, à prononcer et à écrire ; vous ne m'avez jamais nommé par le mien. Je suis allé jusqu'à vous demander de vos cheveux, autre enfantillage, auquel je tiens énormément ; vous n'avez pas même paru avoir lu ce passage de ma lettre. Je vous en demande pardon, cette lettre n'est encore ni bien sérieuse ni bien raisonnable, mais je m'exercerai à cette manière d'écrire qui donne à la parole une autre forme que celle de la pensée. J'y parviendrai peut-être, mais permettez-moi pour la dernière fois de vous dire dans ce langage qui est le mien : Je t'aime, je suis à toi complètement et pour toujours. Je t'aime en frère, en amant, en ami, en frère par le respect, en amant par la passion et les désirs, en ami par la confiance que j'ai en toi. Avant de te connaître, j'ai su ce que c'était que préférer à peu près une femme à d'autres femmes ; toi seule, Élisa, m'as fait connaître l'amour, avec ses anxiétés, ses timidités, ses inquiétudes, cette continuelle tension du cœur et de l'esprit

vers une seule femme, l'amour avec ses désirs effrénés, ses abattements, ses larmes, ses grandes douleurs et ses joies immenses, toi seule m'as fait comprendre que je ne puis vivre qu'en aimant et que je ne puis aimer que toi.



95 Enfin, tu es revenue à moi! Je puis te le dire maintenant, j'ai bien cru que je t'avais perdue, que tu ne m'aimais plus. J'ai été fâché contre toi, je me suis pris à te haïr. Maintenant ma confiance dans l'avenir, mon amour dévoué, sans amertume, sans arrière-pensée, tout est revenu. De mauvais, de sceptique que j'étais, je me suis retrouvé bon et aimant. Aussi je ne puis t'exprimer le bonheur que j'ai eu à dérouler ce beau ruban brun que forment tes cheveux, tes beaux cheveux, si longs, si soyeux. Il me semble que tu as dû sentir au moins un des mille baisers que je leur ai donnés, car ces cheveux vivaient encore, c'est une partie de toi-même. Eh bien, cependant, au milieu de mon bonheur, il s'est glissé une pensée triste; ces cheveux m'ont fait sentir plus vivement encore cette terrible distance que le monde met entre nous. N'oublie pas que je compte danser avec toi à chaque bal de la Philantropie, n'oublie pas que sans braver personne, tu as et tu dois avoir une volonté à toi, pour te conduire envers moi comme tu l'entends, volonté contre laquelle personne ne peut lutter. Je souffre pour toi que tu veuilles bien, comme tu le dis, paraître gaie quand tu es triste et que tu fasses assez de cas du monde pour te donner la peine de changer pour lui ton humeur. C'est déjà beaucoup que de paraître calme, sois-le en apparence, chacun se contente de cela et le calme n'inspire pas de soupçons. Songe bien, Élisa, que tu es supérieure à tous ceux qui t'entourent et que c'est descendre trop que de descendre jusqu'à eux. Personne d'ailleurs n'a le droit de te questionner, encore moins de t'imposer sa volonté; je sais, d'ailleurs, que tu ne le souffrirais pas. Mais en t'habituant à feindre un sentiment contraire à celui que tu éprouves, tu te prépares dans l'avenir des

souffrances sans nombre. Commence, dès à présent, à les éviter en ne faisant aucune concession à quoi que ce soit. Aie la conscience de ta supériorité, songe que ton rôle à toi est de dominer, ainsi qu'il convient à toute femme et à tout homme qui réunit comme toi le cœur, la beauté et l'intelligence. Te rappelles-tu ce soir où je t'ai rencontrée : tu étais avec les demoiselles R..., l'une à ta droite, l'autre à ta gauche, trottant menu à tes côtés ; tu les dominais de la tête et des épaules. Eh bien, elles me paraissaient si petites, mais si petites et si drôles que je n'ai pu m'empêcher de sourire. Et voilà précisément l'effet que me font toutes les femmes que je compare à toi . .

. . . .



IV

1856.

96 Demain à 6 heures et quart, au grand mur. Je serai bien heureux de te revoir. L'affaire de Tours marche (vois comme j'ai déjà les termes du commerce). J'ai été aujourd'hui chez la baronne (1) qui a été très bien pour moi et pour maman qui avait été appelée aussi. Le marchand désire entrer en relation avec moi le plus tôt possible et a demandé mon adresse. Je me sens tout drôle, je ne puis pas dire que je sois gai et cependant c'est un bonheur, car c'est ma fortune. Heureusement qu'Adolf attendra que je puisse terminer ma *Zélande*. Je suis fatigué d'avoir fait le fou hier sans avoir été gai. Mais quand vous faites du bruit, les gens vous croient d'une gaîté folle. Nous sommes revenus à 3 heures de chez Labarre (2). Ah! que j'aime mieux une douce soirée passée près de toi. Elles sont donc bien rares depuis quinze jours. A demain, n'est-ce pas. Je t'aime.

15 février 1856 (3).

97 Si nous étions ensemble, si, sans nous parler, nous nous disions : Je t'aime, si nous nous donnions un de ces bons baisers comme notre cœur sait en trouver, serais-tu encore triste. Non, n'est-ce pas. Tu ne sais pas combien tu me

(1) La sœur de son parrain.

(2) Un restaurant chaussée de Vleurgat, près du Bois, fréquenté par des artistes.

(3) Cette date est indiquée par la publication de la *Silhouette de fou* qui allait paraître dans l'*Uylenspiegel* le dimanche 17 février 1856, sous le titre de *Histoire d'un ami* et signée Ch. Didier.

manques. Je pense toujours, toujours, à toi et je me demande ce que tu fais, à quoi tu penses. Ce matin, tu avais l'air bien sérieux, bien triste, j'ai bien vu que c'était toi; mais le grand garçon a trouvé la petite fille bien changée et il n'a pas été content; doit-il dire la vérité, il ne l'a pas trouvée aussi belle. Si la petite fille veut se trouver lundi à 6 heures, au grand mur, le grand garçon y sera, il remettra à la petite fille un exemplaire de la *Silhouette de fou*, que la petite fille a copiée de sa petite main. La petite fille devrait bien prier le bon Dieu de ne pas faire pleuvoir lundi. La petite fille ne sait plus que le grand garçon l'aime de tout son cœur.



98 Commis-voyageur tout bonnement, voilà ce que m'offre M. Chaperon. J'en ai écrit à mon parrain en lui faisant prévoir un refus. Je ne veux pas finir ainsi.

Es-tu heureuse? as-tu bien ri? Il fait du soleil! J'espère dans l'avenir. Je t'aime.



17 mars 1856.

99 Je n'aurais pas su t'écrire ce matin, tellement j'étais encore fou. Ta bonne lettre ne m'a pas fait désirer de te répondre. Hier cependant, en entrant, j'ai trouvé ma mère seule et j'ai pleuré près d'elle. Elle m'a dit de bonnes paroles, ça été pour moi un remords et un poids de moins.

Il ne faut plus à l'avenir me laisser être fou et exagéré. Dans la voie où je marche, il me faut accepter les déceptions, les découragements, la lutte surtout, comme choses nécessaires. Il n'est pas de montagne si grosse qu'elle soit qu'on ne perce à la longue. J'ai le grand tort de donner à mes joies comme à mes tristesses des proportions exagérées. Je devrais admettre l'*à peu près* qui est toute la vie. Être compris, — je ne parle pas

ici en artiste puisqu'eux doivent viser là surtout, quelque grands qu'ils soient, — être compris dans la vie est impossible. Balzac l'a dit : tout le monde meurt incompris. . . . . .

. . . .

(Lettre non envoyée parce qu'à la fin il se livrait à des reproches.)



13 août 1856.

100 Ce beau ruban que j'ai embrassé t'ira très bien et... je n'achève pas, tu croirais que je me moque de toi, et quand je te dis que je t'aime, je n'ai pas besoin de te dire... de te trouver belle.

Il ne faut plus battre Emma, puisqu'elle t'a dit une chose qui, « si je l'apprenais, me rendrait trop content ». Tu devrais bien me dire cette chose, méchante.

Ma brochure marche (*La légende des frères de la Bonne-Trogne*). J'espère en vendre en quelques jours la première édition. Je dis première édition, car Heymans, le boucher, qui a lu les trois feuilletons dans l'*Uylenspiegel*, m'a offert, si la chose s'écoulait vite, d'en faire à ses frais une seconde édition à mille exemplaires. Nous partagerions, après, tout : pertes ou bénéfices. Je considère cela comme un éloge réel et je souhaite qu'il tienne parole.

Je suis, ce me semble, dans une phase de bonheur dans laquelle tu entres pour beaucoup. Ce n'est pas un mot en l'air que je te dis, mais une parole de mon cœur. Tu me portes bonheur, je ne sais pourquoi n'y comment, mais cela est. Je t'aime.



101 Tiens! je devrais être fâché contre toi. Pourquoi ne me dis-tu pas ce que tu penses de ma légende. L'aimes-tu? dis-le; ne l'aimes-tu pas, dis-le encore. Pourquoi attendre Maria?

Voici ce qui se passe. La légende a du succès partout. On me l'a dit, des gens qui n'ont, je crois, aucun intérêt à me flatter. Mais comme c'est une chose inédite en Belgique et pour un Belge, d'écrire en vieux français, cela fait endêver tout particulièrement le petit X... Caroline m'avait déjà dit de lui qu'il avait une mauvaise figure, je suis maintenant forcé de la croire. X... a dit à Rops : Elle est très jolie, cette légende, mais elle n'est pas de lui, il l'a prise dans un vieux livre. Entre nous, a-t-il ajouté. Mais on m'a rapporté cette lâche parole, on a bien fait, il est bon de savoir à qui l'on a affaire. Désormais ma porte est fermée pour X..., et le prochain feuilleton me laisse la latitude de dire ouvertement que dans l'intérêt de la légende elle-même, j'ai cru pouvoir la traduire en français du moyen âge, y ajouter des épisodes et dessiner plus nettement les personnages. J'envoie demain au bureau du journal le petit livre d'où la légende est tirée. Elle y est en français et en mauvais latin. Le français est moderne et la légende en elle-même est bête. Voilà donc X... qui trouve ce que je fais de vieux français dans les vieux livres, voilà X... démonté et son insinuation tombée à plat. C'est une laide race que celle des écrivains.

Quant à ton opinion, j'avais parfaitement compris que tu ne me dises rien du feuilleton sur Ghémar (1). Il fallait là être peintre et savoir si j'avais dit ou non des bêtises. Dillens, Vandervin et Jules m'ont rassuré là-dessus. Mais ici, dans une œuvre d'imagination pure, tu as parfaitement le droit et tu me ferais plaisir de me dire si tu aimes ou si tu n'aimes pas.

Je ne veux ni me plaindre ni t'accuser, mais je m'attendais à moins d'indifférence ou à plus de franchise. Encore une fois pourquoi attendre Marie?

Je t'aime.

(1) *Le Photographe*, dans *Uylenspiegel* du 13 avril 1856.

102 Je te comprends. Oui, il me serait bon d'avoir de temps en temps près de moi quelqu'un pour me dire : Courage, avec la gloire viendra la fortune, au moins de quoi vivre. — Vivre, vois-tu, sera toujours le difficile pour moi. Au peintre qui réussit un tableau, d'autres tableaux sont à l'instant commandés ; je réussis quelque pièce de vers, quelque morceau de prose, rien ne me vient pour cela, et toujours je dois recommencer la même vie de luttes. — Rester honnête, franc, sincère, convaincu, en littérature mène souvent à l'hôpital, et voilà pourquoi dans la gent littéraire il y a tant de misérables. Ce sont d'honnêtes gens, de bons cœurs que la misère a tournés à l'aigre et au mal.

Je t'aime, cela me fait du bien, éloigne de moi bien des désespoirs et bien des pensées mauvaises. Je t'aime, et quand je pense à toi, je me sens meilleur... A samedi, pense à moi.



103 Merci, chère, merci de ta bonne lettre. J'ai eu une assez bonne journée aujourd'hui. J'ai fait sur les *Femmes espagnoles* (1) de Dillens un petit feuilleton qui lui plaît beaucoup. Il paraîtra dimanche. Son plus grand mérite est d'être chaudement écrit et d'avoir bien compris l'idée du tableau.

Ne crois pas que je t'ai grondée à propos de ton piano, cela a été bien loin de ma pensée, je sais que tu mérites que personne ne te gronde et moi moins que tout autre. Tu as raison de travailler de tes mains, c'est un bon travail qui te rapporte tout d'abord de ne pas avoir d'autre fille qu'Isabelle chez toi. Tu dis que tu n'as rien à me reprocher depuis si longtemps, est-ce bien vrai cela? Tu n'es pas rancunière, je le vois bien, et tu m'aimes, mais pas plus que je ne t'aime.

(1) *Une halte de l'armée du duc d'Albe en Belgique* (*Uylenspiegel*, 13 juillet 1856).



104 Puisque tu pars avant moi et si tôt, demain je voudrais te dire adieu. C'est drôle, cela me fâche que tu partes. J'en suis même un peu triste dès à présent et je suis certain que lundi Bruxelles me paraîtra bien vide et mon beau faubourg aussi. Enfin, puisque tu dois aller si tôt à Dinant, vas-y. Je partirai de mon côté un peu plus vite pour Ouderkerke. C'est là que nous devons débarquer. Nous avons eu hier un souper chez Labarre ([1]). Il n'y avait de dames que Mme Labarre et ses filles... Je me suis bien amusé. Je tâcherai de faire ce que tu me commandes, je serai toujours gai. La gaîté c'est le courage. . . . .
. . . .



105 Si tu savais combien hier la ville m'a semblé vide, tu verrais bien à n'en pas douter que je t'aime. Il me semblait qu'il y avait autour de moi moins de caresses, moins de baisers, moins de bonnes paroles. Elles devaient venir de si loin pour venir jusqu'à moi. Que de fois j'ai regardé ton portrait, ton cher portrait; je le place chaque soir sur la cheminée de ma chambre à coucher, je le regarde en m'endormant, je le regarde en m'éveillant, mais ce qui est plus drôle, c'est que cette nuit, moi qui dors toujours sur le côté droit et qui par conséquent tourne le dos au portrait, je me suis trouvé plus de dix fois sur le côté gauche éveillé et regardant ton portrait; la nuit, je n'avais pas besoin de lumière, je le voyais en esprit; au petit jour je suis resté à le regarder, mais il était si bien éclairé par ce jour bleu si doux, ce jour qui est celui du ciel quand il n'y reste plus qu'une étoile et que Roméo quitte Juliette en lui disant : Adieu, encore un baiser. . . . .

([1]) Voir la note 2, p. 165.



106 Réponds-moi une bonne et longue lettre, je t'en prie, je ne dois pas me faire plus fort que je ne suis, j'ai réellement besoin de toi, et je souffre sans toi. Comprends-tu. Nous deux, Adolf et moi, nous représentons peut-être ici, dans cette ville du moyen âge, tout ce qu'il y a de sentiment, d'élan et d'esprit désintéressé. Marchands, voilà tout ce que nous voyons autour de nous, braves marchands, il est vrai, bons marchands, mais marchands tout de même. Comprends-tu maintenant que j'ai besoin de toi, soif de toi, besoin de bons baisers et de douces paroles, besoin de caresses. Mais je t'aime et il me sera beaucoup pardonné si j'aime bien, n'est-ce pas, chère.



Tholen, 16 septembre 1856.

107 Chère, je t'aime, je pense bien à toi et toujours. Si tu savais combien j'ai été triste de ton départ, tu ne serais pas si tôt partie. Je voudrais pouvoir me montrer à toi, aujourd'hui, comme je suis, un peu triste, c'est vrai, un peu mélancolique, c'est vrai, mais aimant et bon, ce que tu aimes enfin. Tu te trouves, toi, dans un pays plein de montagnes, de saillies, d'accidents, d'animation ; moi, je suis dans un pays morne, mélancolique, désert et tombé ; à peine ces gens semblent-ils vivre, à peine penser. Nous avons passé par Berg-op-Zoom. J'aurai quelque chose à t'en dire, une jolie légende. Nous passons la nuit ici ; demain à 6 heures du matin, nous partons pour Goës. L'an passé, nous sommes partis avec de la lumière, du soleil et le large Escaut. Cette fois, nous sommes partis avec du brouillard, presque de la pluie et le triste chemin de fer. Le voyage sera productif, la mélancolie dont je me suis saisi, éloigné que je suis de tout ce que j'aime, est productive. Je te regrette plus que je ne puis dire. Je t'aime plus que je ne te l'ai jamais dit. . . . .
. . . .



Goés, vendredi.

108 Il a fait hier, toute la journée, un temps abominable. Il a plu à verse. Tu ne peux pas t'imaginer ce que c'est que la pluie dans cette ville où malgré leurs peinturlures de vert de jaune de bleu et de chocolat, tout est triste et uniforme. Je ne peux pas te chanter une éternelle chanson de mélancolie et cependant, me semble-t-il, ici et dans cette saison, il est impossible d'être autrement.

Hier il faisait froid comme s'il y avait eu de la neige dans l'air, il pleuvait, j'étais vêtu comme en été, Adolf comme en hiver; Adolf était bien, moi j'étais mal, si pâle qu'on me promettait la fièvre. J'en suis quitte pour un rhume de cerveau.

Nous sommes partis de Tholen avant-hier. J'avais envie de t'envoyer une carte, il n'y en a pas ici. Demande à N. . celle qui se trouve dans mon pupitre parmi mes paperasses. Tu es revenue, n'est-ce pas, et je pourrai avoir une lettre de toi. Voici l'adresse : *Mijnheer De Coster, in het Korembeurs, te Goës, Zeeland.* Nous sommes donc partis de Tholen avant-hier à neuf heures. A une heure et demie, nous avions traversé l'île et nous entrions dans une maison à Gorisbroek. C'est la seule maison de l'endroit. Il faut que ces gens soient bien peu méfiants, car nous y sommes restés pendant plus d'un quart d'heure sans que personne vînt. Il y avait une femme très pâle, un enfant très pâle et un homme très rouge. Le sang est pauvre ici. L'Escaut était agité, le vent aigre et colère. Nous sommes restés plus d'une heure sur le fleuve, dans un des plus jolis bateaux à voiles que tu puisses voir. Ç'a été notre première émotion, nous devions remonter le courant, à chaque instant une lame se jetait contre la quille du bateau et à chaque instant, fier, alerte, après avoir souffleté la lame et l'avoir brisée, il continuait triomphalement sa route. Le bateau était tout penché d'un côté et, de temps en temps, nous étions caressés d'écume et d'eau. J'ai beaucoup ri dans cette occasion. Il me plaisait d'être un peu secoué après la vie monotone que nous avions menée à Tholen. De vague en vague et de secousse en secousse, nous sommes arrivés à Herzekendame, où nous avons trouvé le premier paysan zélandais. D'Herzekendame,

—

nous sommes partis au grand trot sur Kapelle, en suivant une longue chaussée au bas de laquelle nous avons vu la tour qui vole. Je te raconterai cette histoire qui en vaut la peine. A Goës, bien peu de choses. J'y ai revu le mûrier de Jacqueline, la comtesse aux belles amours. Je t'envoie une feuille de ce bel arbre.

J'ai trouvé quelques choses curieuses à l'hôtel de ville. Je t'en parlerai. Nous avons passé notre soirée plus gaiement que notre journée. Le soleil s'est montré. Quand je l'ai vu, j'ai eu un battement de cœur. Je t'ai vue aussi et embrassée de loin, de bien loin, hélas. Penses-tu à moi. Le soleil était bien beau en se couchant dans l'air humide et froid et moi j'étais bien triste d'être loin, si loin de toi. Le temps a bien de la peine à se remettre et notre excursion de l'année passée est bien supérieure à celle-ci. Tout était alors kermesse, vie, soleil, lumière. Aujourd'hui le temps se couvre encore. Je t'aime. . . . .
. . . .



109 Tu as bien fait de me raconter ce que tu m'as écrit hier. Seulement tu l'as fait un peu tard. Tu n'aurais pas dû souffrir si longtemps sans m'en rien dire. Je te donne ma parole que personne ne saura rien de ce que tu m'as dit. Je suis véritablement rentré à Bruxelles . . . .
. . . . J'ai revu sans enthousiasme la plupart des hures de bourgeois mâles et femelles qui garnissent la rue où j'ai l'honneur d'habiter et sans doute ces princes et princesses du crétinisme m'auront fait l'honneur de s'occuper de moi. Je ne désire toutefois pas manger du bourgeois. Je dois l'avouer cependant : deux choses m'attristent, c'est de penser que tu es encore triste et l'autre c'est qu'il est impossible que mon livre paraisse avant le milieu du mois de septembre. Le moment est bon après tout et je suis de ceux qui savent attendre. On ne sait pas ici quel long travail il faut

à celui qui veut refaire son intelligence, entrer dans le bon, le vrai et le juste, se soustraire à l'imitation, être original enfin. Je suis bien heureux de t'avoir vue hier. Encore une fois, je te promets le plus parfait silence sur ce que tu m'as dit, je te promets du courage pour lutter. Tu ne sauras jamais le bien que tu m'as fait et me fais encore tous les jours. Je t'aime.



V

1857.

110 Je te remercie de tes deux bonnes lettres. Elles m'ont montré une fois de plus que tu m'aimes bien . . . . Hier au soir, Adolf et moi ou plutôt moi et Adolf, nous avons causé suicide... et autres tristes questions. Ce sombre désespoir a disparu aujourd'hui... J'ai travaillé à Smetse le forgeron et l'ai fait bonhomme au possible. Je crois que cette légende sortira bien et vite Mais Callewaert [1] ne se pressera pas, je le crains. Pense à moi, je t'aime



Écrit au crayon.

111 Je t'ai rencontrée ce matin, tu étais seule; un peu plus tard, je t'ai vue passer sur la chaussée d'Ixelles avec Suzanne; un quart d'heure après, j'ai vu Suzanne seule. Où étais-tu. Je suis fou, sans doute, mais cela m'a inquiété.

J'avais cru que ma journée d'aujourd'hui serait détestable entièrement. Ma tête était comme un poële ardent ce matin, j'étais triste à mourir... Une légende manquait pour faire de mon volume un vrai volume. Cette légende, je l'ai trouvée, elle est historique, sublime et vraie. Félicite-moi, le sujet est si beau que bien traité il ferait à lui seul ma réputation. Il est inédit et se base sur une ballade flamande populaire. Demain,

(1) L'imprimeur.

je traduis la ballade, lundi je commence la légende, je suis tout feu pour elle (1).

Tu as eu ce matin en me regardant un bien beau et bien doux regard qui m'a fait t'aimer mieux encore que je ne t'aime.

Tu m'attendras ce soir, n'est-ce pas.



112 . . . . . En rentrant chez moi, j'ai voulu me metter tout de suite au travail. Rien, ma tête avait froid ; j'ai étudié mon zélandais Reighersberg pendant quelque temps. Cela allait mieux. Puis, je me suis disloqué le cerveau sur le *Roman du Renard* qui ne m'a plu que vers 2 h. 1/2. Mon cerveau dégelait..... Tu m'avais dit, je crois, que tu passerais à 1 h. 1/2, je n'ai vu personne ; à 2 h. 1/2, rien davantage. Méchante, tu n'as sans doute pas pu passer. J'avais aujourd'hui une grande envie de campagne, les dernières feuilles m'appelaient. Je me suis emprisonné, gardé à vue par ma volonté. Mais cela est triste quand on le fait à contre-cœur. Maintenant ma mélancolie est dissipée. Tu avais raison, l'autre soir, notre bon soir, en me parlant du monde. Il ne peut guère nous servir à quelque chose, sinon à me dissiper. Ceux qui font le plus originalement sont justement ceux qui s'en éloignent le plus. Le monde ne fait que des pantins et des poupées ! Peut-être un jour, j'en aurai besoin ; les relations sont bonnes à quelque chose, mais je crois qu'il vaudrait mieux acquérir du talent que des relations ; elles viendraient alors d'elles-mêmes.

. . . . . Sois heureuse, tu le peux. Demain je t'annoncerai, j'espère, une productive journée. J'ai trouvé une jolie fable dans le roman du Renard, je te la raconterai. Le grand garçon embrasse la petite fille...

(1) La chanson de sire Halewyn.



113 Je n'ai rien à copier pour toi, rien. Callewaert me permet — permettre n'est pas bien le mot — de faire des corrections sur la toute première épreuve, absolument comme si c'était un manuscrit.

La journée d'hier a été assez bonne. Il n'y a pas d'excès. Ma légende bout toujours. Quand elle sera bien faite, bien dessinée dans ma tête, je mettrai la main à l'œuvre qui ira vite. C'est une statue à fondre, je prépare mon métal et le moule. A bientôt la fonte.

Il y a eu hier un pique-nique chez Labarre, on a beaucoup chanté, c'était assez bien, je me suis amusé. Seulement je connais ce plaisir par cœur avant de le goûter. J'ai chanté comme les autres, autant que les autres et j'aurais donné de grand cœur quelque chose pour me taire. Je n'aime pas ces réunions sur la porte desquelles il est écrit : Ici l'on rit, ici l'on chante. Cela me donne envie de fuir. Ah! que j'aime mieux le dimanche soir... Nous revenons tous de la campagne; avec le soir qui tombe, la chanson nous est venue aux lèvres et sort libre, joyeuse, sans que nul ne l'oblige. On chante, tour à tour, les *Hirondelles* (1), *Lucie*, des ballades, tout, mais avec âme et parce qu'on a besoin de chanter. Cela est mieux, hein.

Tu as bien fait d'aller au théâtre, la musique ne peut que te faire du bien; mais tu devrais en faire un peu chez toi. Veux-tu.



114 Ce n'est pas une bien jolie fleur que j'ai cueillie pour toi, mais seulement un petit bleuet, bien doux et bien modeste. Tu en trouveras quelques feuilles dans ma lettre. Je ne viendrai pas mardi, mais je viendrais volontiers mercredi ou jeudi. Le grand garçon l'écrira à la petite fille qui ne doit pas dire : non. Le grand garçon remercie bien la petite fille.

(1) Une mélodie de Félicien David.

Il a vu bien des défauts sur la copie (défauts à lui) aussi clairement qu'il l'aurait vu sur l'imprimé. Le grand garçon aime bien la petite fille.



Vendredi.

115 La journée d'aujourd'hui a été bien différente d'hier. J'ai un gros rhume de cerveau, la tête lourde et je suis bête. J'ai mis en ordre ma bibliothèque, chose utile. Ce soir, j'ai repassé les 80 premières pages d'*Halewyn*. Il y a encore des longueurs. Mais je ne puis pas me croire moi-même aujourd'hui, je ne suis pas assez vivant et rien ne me paraît beau. Hier le soleil, aujourd'hui le brouillard. Ainsi doivent aller les choses, je ne veux pas m'en attrister.

Je pourrai seulement te répondre demain soir..... A demain soir. Puissé-je t'apporter un esprit vivant et un cœur qui ne dort pas.



116 Merci de la bonne promenade qu'ensemble nous avons faite. Chère, j'ai bu aujourd'hui un rayon de soleil. Noël à Élisa, Noël et joie à toujours ! je t'aime. Ah ! tu es bien bonne et je suis bien méchant et dur, je t'aime.

J'ai travaillé en rentrant, j'ai travaillé encore ce soir, j'ai un peu de fièvre, mais qu'importe. Je veux bien être malade, s'il le faut, mais réussir. Je me guérirai après. J'ai encore demain et peut-être un peu après demain à travailler à *Halewyn*. Samedi soir, je le lâche. Je n'ai pas été assez sévère envers moi, ce soir, je me suis laissé aller à l'émotion, aux larmes, comme si j'en lisais un autre. Demain, il me faut être plus froid. Je dois être à moi-même un plus terrible juge.

Es-tu heureuse? Oui, n'est-ce pas. Oh ! le bon hiver, la

bonne neige, le bon soleil, la bonne promenade, la bonne le soirée, bon et bel amour...



117 Es-tu encore triste, encore malade? Non n'est-ce pas. J'ai fait ce que j'ai pu hier pour être bon et doux et c'est la première fois que je t'ai trouvée si désespérée. Qu'arrive-t-il? Tu me le diras peut-être dans ta lettre de demain.

Mon livre est entièrement fini. J'ai corrigé aujourd'hui 24 pages d'épreuves et copié 30 pages. Le volume aura environ 260 pages. Ce sera du moins quant au format une œuvre importante. J'ai un peu peur de la fin de *Smetse* qui me paraît être un peu de la charge. Je tâcherai d'y remédier en corrigeant les épreuves. Ainsi il est bien convenu que tu m'attends samedi, à 11 heures du matin. D'ici là, chère, je te demande du courage, du bonheur et de la gaîté. Est-ce trop demander. Je suis triste de penser que tu es triste et je serais bien heureux si tu me disais que tu es mieux. Je t'aime.



118 Ma journée a été aujourd'hui moins triste qu'hier. Cependant ces feuilles jaunes me brisent, j'ai à peine la force de marcher. Je dis à peine la force, comparativement aux lieues que je demandais toujours de faire. Le volume est composé, sauf la préface. Je ne puis sortir du commencement. La fin de cette maudite préface est réussie. Demain, j'espère en finir. Adolf m'a donné aujourd'hui le petit bois qui doit servir de vignette : il représente la *Dent de fer* (1), casque en tête. Sur ce terrible casque se trouve une longue pointe de fer et comme cimier une tête de chauve-souris dont les ailes

(1) Chef de bandits de la légende des *Frères de la Bonne Trogne*. Ce cliché se voit à la quatrième page de la couverture de la seconde édition, 1861.

retombent, en guise de draperie, de chaque côté du casque jusques sur le cou. Le visage imberbe sort de tous les visages de brigands connus ; il est très bien réussi et porte l'empreinte d'une bonhomie féroce. Mon volume sera magnifique d'aspect.

Je t'ai écrit... hier soir... Je te disais bien des choses et je n'oubliais pas l'importante et la vraie, c'est que je t'aime, mais tant, tant. Tu ne saurais croire le bien que tu me fais ; mets-toi bien cela dans la tête, ce n'est pas une flatterie ni un mensonge. C'est une vraie vérité. J'attribue le terrible malaise, l'horrible apathie qui m'a saisi en Zélande, cette fois, au manque de tes nouvelles. Tu es le battement de mon cœur, chère...

119 ... Si tu souffres, pourquoi ne me le disais-tu pas. Ce n'est pas à d'autres qu'il faut aller quand tu pleures, mais à moi. Je suis peut-être plus brutal que les autres, mais je t'aime mieux. Ainsi, chère, c'est entendu, n'est-ce pas, tu ne dois ni ne veux rien me cacher...

... Tu avais l'air triste quand tu es passée tantôt. Je saurai pourquoi demain, n'est-ce pas.

J'ai eu aujourd'hui une excellente, une précieuse journée, mais préface est finie et chaudement finie. Son style ressemblera dans certaines parties à celui de l'*Histoire d'un ami* (1). Je me suis passionné pour elle aujourd'hui, je l'ai fouillée sans autre distraction que celle de t'avoir vue et une bonne distraction. Je l'ai fouillée pendant quatre bonnes heures. Et en quatre heures, quand elles sont bonnes, j'abats la besogne d'une mauvaise, de deux mauvaises et tièdes semaines. Tu peux m'embrasser aujourd'hui, je t'ai bien aimée !

(1) Nouvelle parue sous ce titre dans l'*Uylenspiegel* du 17 février 1856 et sous le titre de : *Les fantômes*, dans les *Contes brabançons*.



120 J'ai reçu lundi une lettre, mardi une, mercredi une et aujourd'hui deux. Dans la lettre de lundi, il y avait de bonnes petites fleurs que j'ai bien embrassées. C'était toi que j'embrassais. J'ai rêvé de toi toute cette nuit; un beau rêve.

Est-ce Blak qu'on t'a enlevé; je l'ai vu venir ici avec Maria; tu ne m'as pas parlé d'un autre chien...

Je commence à percer. Pannemacker, le meilleur graveur sur bois de l'Europe, m'a fait hier entendre qu'il avait envie de faire une affaire avec moi, affaire littéraire importante...

Je t'envoie la vignette de mon livre, elle est gravée chez lui, mais pas par lui et représente la *Dent de fer*. C'est la toute première épreuve, la plus laide, mais la première...



121 Je t'en ai voulu, j'ai été triste, je ne veux pas te garder rancune plus longtemps. Je t'aime. Tes deux bonnes lettres m'ont fait du bien. Je ne suis pas un paresseux, j'ai beaucoup travaillé et beaucoup produit, méchante. Callewaert travaille un peu, j'espère voir bientôt paraître mon livre tant aimé. Ha, il y a peut-être de la gloire là-dedans. Peut-être, et de la réputation. Mais je prends mon parti à l'avance, une seule chose me donne de l'espoir, c'est que c'est neuf et audacieux. Je t'aime. A samedi.



122 J'ai été sottement découragé... depuis que j'ai reçu les épreuves de mon volume. Mais grâce à Dieu et à moi un peu, ce terrible état est passé. Ce n'est pas l'heure de plier. Quant à Paris, je crois qu'il n'en sera plus question : je m'enterre ici, c'est le seul moyen de rendre ma mère heureuse. C'est là surtout ce qui me rend triste. Tu vois combien je te

parle franchement. J'avais espéré un tout autre avenir. Nous verrons bien. Je ne sais ce qui peut advenir de mon volume. Je ne dois m'attendre après tout qu'à un médiocre succès. S'il est grand, tant mieux.

⚘

123 Je ne sais pourquoi je m'attendais à une lettre, mais je suis allé à la poste aujourd'hui, j'y ai trouvé le journal et ta bonne lettre. N'est-ce pas que c'est beau Shakspeare, cela me fait du bien que tu l'aimes Un baiser pour ton amour pour le premier de mes amours!...

Autre chose. Van Hove, l'ami intime de Kuytembrouwer, m'a dit qu'il était presque certain que j'aurais mes eaux-fortes. Quelle chance! Demain, je saurai à quoi m'en tenir. Si je ne les ai pas, je m'en passerai sans colère. N'ai-je pas été bien hardi de demander un service de ce genre à quelqu'un que je connais à peine. A demain.

⚘

124 Quand ton père (malade) n'aura plus besoin de toi, tu m'appelleras, n'est-ce pas. Car moi j'ai besoin de toi, j'ai besoin de caresses, d'amour, de bonnes paroles. Il me semble voir tant de malveillance autour de moi et tant de gens qui me veulent écraser. Toujours lutter, il y a des moments où le cœur manque. Je suis triste; qui sait ce qu'on dira de mon livre quand il aura paru? Les uns diront que je suis un catholique, les autres que le siècle n'est pas à la fantaisie, qu'il faut de l'utile aujourd'hui en littérature. Les poètes, les grands, seront-ils bienveillants et justes. Que sais-je, moi? Peut-être me traitera-t-on en enfant parce que je ne me serai pas montré pédant. Il est si facile cependant d'accumuler de grandes phrases, des phrases banales bien sonores, bien

creuses et de passer ainsi pour un utilitaire. Et cependant cette fantaisie, si souvent attaquée par quelques-uns, me plaît. Ce monde étrange, j'aime à m'y plonger. J'aime l'espèce de folie qu'il faut pour créer dans ce genre. Qui sera de mon avis?

Je voudrais tant ne marcher sur les traces de personne, me faire une spécialité. Je le ferai. On peut aussi, dans ce genre, peindre de vrais caractères, de vrais hommes, avoir et montrer du bon sens. Je resterai crânement et fortement ce que je suis. Ne fais-je pas bien?

Après tout, j'ai tort de me tourmenter, un vrai succès m'amènerait quelques amis de plus. J'en ai déjà quelques-uns. Mais mes ennemis ne me feront aller ni à droite ni à gauche, je ne biaiserai ni ne tergiverserai, je marcherai droit dans la route que je me suis tracée.

Soutiens-moi, comme tu l'as fait, aide-moi, aime-moi . .

— On peut bien avoir un moment de tristesse, n'est-ce pas, et je crois qu'il est bon de douter de soi. Si je m'encensais toujours, je pourrais me considérer comme mort d'avance. Tel vaut l'homme comme il s'estime. Moi je ne m'estime que tout juste dans le présent et beaucoup dans l'avenir. Je t'aime . .



125 . . . . Quelle belle soirée, hier, je m'en sens aujourd'hui tout fort, tout courageux. L'avenir s'éclaircit évidemment Car je comprends seulement qu'un coup de pioche ne suffit pas pour me préparer la niche où je dois vivre et mourir ; mais qu'il en faut cent, mille, dix mille. Courage donc et gaîté, deux belles choses qui vont si bien ensemble. Je t'aime... Tu ne saurais croire le bien que tu m'as fait. On dit que chacun a son ange conducteur, ne serais-tu pas le mien, méchante. Ou plutôt ne sommes-nous pas l'un à l'autre notre ange, c'est-à-dire notre bonheur et notre joie? Nous demandons peu de chose aux autres, tout à nous. Ah! si le succès pouvait me

poser au front une couronne, comme je serais heureux de l'effeuiller avec toi. Halewyn! Halewyn! te rappelles-tu le refrain de la ballade. Oh! si je pouvais avoir une bonne semaine.



(Octobre ou décembre 1857.)

126 Merci. Moi aussi, je t'aime de tout mon cœur. Ce n'est pas dans la tête qu'on trouve les douces choses que tu m'as dites. J'étais triste, oui, ... je te raconterai peut-être un jour toutes ces misères de détail que rien n'égaie, misères qu'il faut souffrir seul sans que des amis autour de vous, comme dans la vie de bohème, assaisonnent de leurs chansons le pain sec des privations . . . . J'ai chanté aujourd'hui et j'ai été heureux grâce à toi. Oh! je t'aime.

Rops m'a envoyé une eau-forte aujourd'hui, elle est charmante. Karski me fait faire des compliments sur mon livre qu'il a lu à Namur chez Rops.

Deschanel a une fièvre qui le retient au lit. Croirais-tu que cela m'a fait de la peine pour lui : j'aime cet homme.

Il faudra m'attendre demain au chemin à 10 h. 1/2. J'ai la préface (¹) à te remettre. Je t'aime.



127 J'étais bien triste et je t'aimais bien, en effet, quand je t'ai écrit toutes ces dures choses profondément et plus durement pensées qu'elles n'ont été dites. Je regrette les beaux samedis que vont interrompre si cruellement la maladie de ...

(¹) Est-ce sa préface, dont il parle, nos 150 et 151, ou le feuilleton de l'*Indépendance* du 29 septembre 1857, dont Deschanel fit une préface pour les *Légendes flamandes?*

(une de ses sœurs?). Moi, il m'a semblé que tu étais calme, joyeuse et sans regrets. Cela m'a fait de la peine.

J'ai travaillé aujourd'hui joyeusement, cela m'a fait du bien. Seulement et trop souvent, une pensée de bonheur, impossible à présent, me traversait l'esprit et je devais me secouer bien fort et me mettre à railler les ridicules personnages que je m'occupe à stigmatiser. Je mange du bourgeois à toutes les sauces du ridicule (1).



128 Tu es mieux, n'est-ce pas, maintenant. Moi je suis bien tout à fait. Je suis allé chez Wiertz, il a lu mon livre, l'a trouvé beau, original et a apprécié les patientes études qu'il m'a fallu faire pour le mener à fin. Il m'a montré lui-même son atelier et ses beaux tableaux, il m'a expliqué lui-même sa manière de voir, de sentir et de penser : « De la colère, disait-il, de la colère contre l'obstacle, voilà ce qui soutient l'homme et le fait grand. » Ha, il était grand et beau au milieu de ses belles œuvres, quand ses yeux noirs lançaient des éclairs, quand sa voix sonore résonnait dans ce grand atelier. Nous nous sommes promenés dans son jardin, nous avons causé longuement de livres et de tableaux, de peintres et de poètes, et de l'éternelle question Paris et Bruxelles, Paris et la France. J'ai senti en l'écoutant qu'il y a du sang dans nos veines belges et que l'avenir nous garde de grandes œuvres et de beaux livres. Je t'écris ceci sans te parler de moi, tu dois penser que je suis bien et je veux que tu partages le bonheur que j'ai eu de connaître de près cette belle intelligence tant calomniée. Chère, tu seras heureuse comme moi. Je t'aime.

(1) Il fait sans doute allusion à deux études de mœurs qui parurent dans *Uylenspiegel* sous le titre : *Profils de bourgeois*. I, *Les Inoffensifs*. II, *Les Iconoclastes* (2 et 23 août 1857).

129 Hier soir, Adolf et moi nous avons parlé de vous. Il vous connaît. Je vous ai dépeinte comme la plus noble des femmes, la plus dévouée et la plus intelligente. Il me semblait qu'un rayon de soleil de dimanche fondait mon cœur. Je pensais à vous avec espoir, avec bonheur, avec confiance. Naturellement votre nom n'a pas été prononcé. Je me suis levé ce matin joyeux et chantant. Je me suis dit aussi que je serais puni de cette chanson. Je suis allé à la poste, j'y ai trouvé votre lettre qui ne vaut pas celle d'hier. Qu'en pensez-vous vous-même. Trouverez-vous étrange que je sois mortellement triste après l'avoir lue. Que suis-je pour vous, dites-moi et quand pensez-vous à moi. Ce livre que je vous ai remis, ce livre qui est le reflet le plus clair et le plus joyeux de mon amour pour vous, dans quel coin de votre indifférence dort-il du sommeil de l'oubli. Puisque je ne dois plus croire à vous, dites-moi à qui je dois croire. Il me reste encore assez de confiance en vous pour me plaindre de vous à vous-même. Si je suis niais, pardonnez-le-moi, on dit que le royaume des cieux est réservé aux pauvres d'esprit. Pourriez-vous me dire par quel chemin on va à ce royaume des cieux, qui est, je crois, le bonheur figuré.

Hier soir il faisait beau, le ciel était plein d'étoiles souriantes, un bon vent soufflait frais et doux. Je pensais à vous, je faisais un beau rêve, amour, noblesse, poésie, bonté, grandeur et dévouement, vous possédiez tout; il n'y avait pas de perles assez brillantes pour vous en faire une couronne. Cela me faisait du bien, je me sentais fort, j'espérais, il me semblait que mon âme chantait de ces airs qu'on ne chante pas ici-bas. Et puis, le lendemain, choir tout à coup sottement dans une histoire de coups de bâton, sentir dans la lettre qu'on attendait si impatiemment le rire insouciant, presque égoïste, beaucoup de paroles et pas de pensées. Voilà une de ces chutes qui apprêteraient à rire à un mouton. Ma foi, j'ai ri aussi, c'est une manière de pleurer et je ne ris plus maintenant et je suis triste (7).

(1) Il y a de cette lettre une autre version qu'il n'a pas envoyée et qu'il a refaite avec plus de ménagements.

. . . .

Je r'ouvre ma lettre pour te demander de n'être pas triste de ma tristesse. Je t'aime, voilà pourquoi je suis si exigeant. Cela est peut-être de la faiblesse, mais je n'ai pas d'orgueil à dépenser avec toi.

130 Il n'y a qu'une chose que je trouve injuste à ta méchante lettre. C'est quand tu me parles de la kermesse. Tu sais que je n'y suis pas allé pour mon plaisir, et toi qui n'es pas comme les autres, tu dois comprendre ce que je fais dans l'intérêt de mon travail. Ceci soit dit sans rancune et dans un baiser. Je t'aime...



131 Méchante fille, envoie-moi Virginie quand tu veux. Tu sais bien que je suis heureux de la voir : elle est toujours près de toi. Je suis bon pour Caroline, je sens que tout ce qu'elle m'a dit vient de l'amitié qu'elle a pour moi. J'ai résolu de travailler et de beaucoup travailler de toutes les manières, afin de refaire un peu notre petite fortune qu'on a bien un peu entamée à cause de moi. C'est mon devoir, n'est-ce pas. Je suis content de moi aujourd'hui ; te dire cela c'est te rendre heureuse, n'est-ce pas. Soigne-toi bien pour que tu viennes bien vite dans notre petite chambre qui t'appelle.



VI

1857.

132 Tu es triste, bien triste, ne puis-je pas te demander pour moi, d'avoir un peu plus d'espoir et de confiance. Qu'importent ceux qui veulent nous séparer! Ils ne l'ont jamais pu, ils ne le pourront jamais. Nous sommes l'un à l'autre. Cela fâche bien des gens, mais cela nous rend heureux. Nous faut-il quelque chose de plus. Qui, malgré nos querelles, nos tristesses et nos larmes, pourrait jamais nous donner le bonheur que nous trouvons l'un dans l'autre. Ne te tourmente pas, espère et crois. Si j'avais une mauvaise nouvelle à t'annoncer, je n'hésiterais pas, mais je n'ai rien à te dire maintenant, sinon que je t'aime et que je ne vois pas la fin de cet amour. Pour être ce qu'il est maintenant après cinq ans de durée, il faut qu'il soit de ceux qui ne meurent jamais. Je suis bien heureux d'avoir été à la maison quand cette fille est venue. J'étais chez Dillens, je n'avais aucun motif de le quitter, et c'est comme un pressentiment qui m'a ramené chez moi. Je n'y étais pas de dix minutes quand on a sonné. Je suis inquiet de X..., pourvu qu'il ne jase pas. Enfin, qu'on jase, tu m'as parlé, je t'ai vue, c'est déjà du bonheur qu'il n'empoisonnera pas. Nous irons quand tu le voudras, un soir, à la campagne. Cela te fera du bien. Je parle de campagne et voici la pluie. Je t'ai promis une bonne semaine d'*esprit*, d'*imagination* et de *force*. Je te tiendrai parole. On dit que tu m'as fait du mal, tu ne sauras jamais tout le bien que tu m'as fait. Il peut arriver cette

semaine que tu ne me rencontres pas le matin, n'en sois pas inquiète, c'est qu'alors je serais resté chez moi pour travailler.



133 Bonjour, chère, bonjour. Seras-tu encore là quand je viendrai? Fait-il du soleil, ce matin. Samedi est bien loin; en l'attendant je travaillerai pour t'apporter une plus grosse moisson de rêves. Imagine-toi, nous pouvons faire d'avance cette soirée, que nous sommes l'un près de l'autre, à ma table, moi te lisant ce que je fais : toute ma vie avec toi, car elle est toute là, et dans notre amour — toi, m'écoutant, moi te grondant de ne pas me critiquer assez. Tout mon voyage, toutes mes impressions passent devant toi. Je regrette de n'avoir pas mieux fait, car tu m'écoutes. Après notre bonne et longue causerie toute de poésie et toute d'amour, nous partons heureux et fous tous deux, pensifs peut-être et causant de ce terrible avenir si noir souvent devant mes yeux, si glorieux parfois aussi. Écris-moi demain une bonne lettre. Je t'aime.



134 Écris-moi tous les jours, car tous les jours, je vais chercher tes lettres. Tu es beaucoup mieux, est-ce vrai, et tu es plus heureuse. Que Dieu te donne la joie et la santé, deux fleurs rares dont il est donné à peu de se faire un bouquet. Tu as assez souffert pour mériter d'être heureuse; pour moi je te donnerai tout le bonheur que je pourrai.

Tu me demandes si je travaille, et si je suis heureux. Ma vie est toujours la même, on me parle toujours de places, d'emploi, de misère et chaque parole me tombe bien lourde sur le cœur. Ce n'est cependant pas l'heure de me décourager, mais je souffre à chaque pas que je fais dans la réalité. Mon livre me

reste comme un souvenir de ma jeunesse, de mes illusions, de mon enthousiasme et de ma foi dans l'avenir. Les oiseaux bleus s'envolent, c'est l'heure des corbeaux. Dans mon esprit où jadis les beaux rêves volaient dans le ciel bleu comme des hirondelles, où je ne voyais qu'arbres riants, campagnes inondées de soleil, fêtes de la vie et fêtes du cœur; dans mon esprit maintenant une seule vision reste, c'est sous un ciel de plomb, un marécage noir, des arbres désenfeuillés. Et je me représente toujours être au milieu de ce triste paysage. On dit que mon livre est beau, mais à quoi donc sert-il de faire de belles choses. Est-ce que l'hôpital est nécessairement le lot de ceux qui ne veulent vivre que par la poésie. Mais je lutterai, je ferai de la littérature utilitaire, de sottes tirades politiques, auxquelles applaudiront les badauds. Ah! si j'avais encore deux ans de libre existence devant moi, je sens une force réelle en moi, est-ce que je la dépense mal. Je chercherai. Foin d'ailleurs de la mélancolie, je n'ai que faire de moi-même et si je souffre aujourd'hui, je serai bien demain, et ainsi je ne ferai que partager le sort de cent millions d'hommes qui pensent comme moi. Et puis, après avoir un peu ri, beaucoup pleuré, j'irai où tout va. Et ma foi, que Dieu me bénisse.

Je ne te demande à toi qu'une chose, c'est de tâcher d'être pour nous deux un peu heureuse, un peu gaie. Trouvons ensemble la lumière de la vie et de l'amour. Je t'aime.



135 Tu t'es compromise, j'ai voulu t'en empêcher, tu l'as voulu. J'ai fini de gronder et je t'embrasse.

Il n'y avait pas de tache au livre. Je viens d'en lire la moitié, je ne sais pas achever. Cela est juste, vrai et bien dit, mais cette éternelle question d'argent rend l'œuvre insipide, parce que toujours parler d'argent est aussi ennuyeux que de parler toujours pommes de terre. L'auteur, qui adroitement fait tomber le rideau au moment où Mme Durieu fait ses comptes,

a compris que ces comptes et ces chiffres étaient ennuyeux, et malgré cela il fait toute une pièce sur un sujet identique (1). C'est trop ignoble, et puis la passion manque. Je comprends le sommeil qui m'a pris au théâtre à la moitié du troisième acte. Le *Demi-Monde* est un chef-d'œuvre parce que l'auteur y dépeignait les passions du cœur. Ici il ne dépeint que celles du ventre. Puis, un poète comme Dumas parle niaisement d'argent, le moindre courtier marron serait plus fort que lui.

Et ce grand monde, ne semble-t-il pas que là seulement soient les grands cœurs (on parle beaucoup de grands cœurs dans cette pièce). A-t-on du grand cœur dans la noblesse maintenant qu'il n'y a plus ni royauté, ni grandes guerres, ni ce bel esprit chevaleresque. Que sont les nobles d'aujourd'hui, des hommes à chiens et à chevaux? Qu'est-ce que cette marquise? Une tête sans cervelle. A peine René vaut-il quelque chose. Que fait-il ce philosophe? C'est un amateur d'arts. Un amateur, pourquoi pas un artiste. L'artiste est banal au théâtre, c'est vrai. C'est l'honnête homme, le prêcheur de salons, mais ces honnêtes gens sont ennuyeux plus que le vicaire de Wakefield. Élisa est admirablement esquissée, c'est le caractère le plus neuf de la pièce, c'est la fraîcheur, la fraîcheur si nécessaire à côté de cet argent dont on parle toujours.



136 J'ai passé une nuit bien fiévreuse et bien agitée. J'ai pensé, pensé profond comme la mer. Je me lève, je suis heureux et triste, la mélancolie que j'aime m'est revenue et avec elle cette gaîté toute particulière et toute étrange qu'il me faudrait des volumes pour expliquer. Tu m'es revenue, fasse le ciel que je ne sois plus pour toi le maussade et grondeur personnage qui te faisait tant souffrir. Aimons-nous et ne demandons rien autre à la vie. Hors de nous, rien que des attaques, des médisances, de petits cancans bourgeois, de

(1) *La Question d'argent*, de Dumas fils, représentée à Paris en janvier 1857.

petites gens avec de petites colères; en nous la beauté, la grandeur et un infini et généreux dédain pour ce qui est bas et mesquin. Je t'aime profondément; je te le demande, ne froisse pas cet amour qui est devenu dix fois plus sensitive qu'il ne l'était avant. Beaucoup de malheur ou beaucoup de bonheur peut me venir de toi. Ce sera le bonheur que tu me donneras, n'est-ce pas...



137 Courage, chère, courage. Nous en avons besoin tous deux. On est si facilement écrasé quand on n'essaie pas de lutter un peu. Si tu restes triste, je ne t'en voudrai pas; mais courage, au nom du ciel courage. Si tu savais les mille tortures, les mille découragements contre lesquels je suis obligé de lutter, ton cœur de femme te dirait qu'il y a quelque chose de sublime, c'est d'arracher quelqu'un qui ne demandait qu'à être bon, au doute, à l'affreux doute. Je ne trouve pas de consolation pour toi parce que je suis effrayé de voir qu'à l'heure où la jeunesse chante ardente dans le cœur, où l'esprit malgré tout vit d'espoir, toi, tu t'accroupisses dans ta tristesse comme un condamné dans une cave noire. Courage, tu n'es pas seule au monde. Tu es aimée, bien aimée ; courage.



138 Je t'écris de chez Labarre; je suis dans la chambre de l'architecte, un brave garçon qui gagne beaucoup à être connu. Depuis hier, je suis meilleur, plus aimant et plus doux pour tout le monde. Je me suis levé ce matin en chantant, j'ai déjeuné en chantant, ce qui a bien étonné ma mère. Je suis allé me promener en ville avec Veydt (1); j'ai vu la

(1) Max Veydt, l'humouriste qui devait se faire une si belle place dans la *Revue trimestrielle* et la *Revue de Belgique*. Il fut avocat, membre de la Députation permanente du Brabant, professeur de l'Université. On a publié un choix de ses œuvres.

porte de l'église des Minimes d'où la procession n'osait pas sortir, de crainte de pommes pas trop cuites ou peut-être de pierres. J'ai vu à la station du Nord un grand fracas de voitures et de soldats pour un prince quelconque, un crétin peut-être qu'on attendait et qui est venu suivi de beaucoup d'habits brodés. J'ai pensé à toi, à nos belles amours, à la grande campagne, au bon sens, à la vérité, à la jeunesse, et je me suis dit que tous ces gens étaient bien fous de mettre leur bonheur dans la vanité, si facilement blessée. J'ai vu là des gens qui ont des cent mille francs de rente se faire domestiques pour leur plaisir, et je me suis dit qu'il est beau et bon pour l'homme d'être fier et libre, dût-il rester pauvre. . . . .
. . . .

139 Es-tu heureuse? Moi je le suis. Le bonheur, la poésie, la clarté du jugement règnent en maîtres dans mon esprit. Celui qui les y a fait entrer est notre bel amour.

Ainsi, c'est bien couvenu, n'est ce pas; plus de témoins, plus de confidentes, plus d'étrangers se mêlant à notre vie intime et nous disséquant sans nous connaître. Donc, plus de tristesses, ou moins, et quand elles se feront jour, elles seront plus belles et plus aisément consolées. Dieu sera avec nous, ou du moins cette belle chose qui est l'idéal de ce qui est bonheur ou beauté et qu'on a appelée Dieu parce qu'on ne trouvait pas d'autre nom à lui donner. Tous les gens me paraissent sots quand ils parlent de nous, et il faut défendre aux sots de se mêler de ce qui est grand et beau. Je t'aime et je suis heureux. A nous deux seuls notre bonheur, n'est-ce pas?



140 Votre lettre est dure. Elle est ce qu'elle doit être. Je vous ai fait souffrir et je ne vous ai donné que de rares moments de bonheur... Oui, m'aimer est une tâche difficile.

J'accepte la liberté que vous m'offrez. Je tiendrai la promesse que j'ai faite à votre frère. Dès ce moment, je ne chercherai plus même à vous rencontrer. J'aurais honte de vous offrir encore un amour qui n'est fait pour vous que de larmes... Vous méritiez mieux que moi, vous que j'ai pourtant bien aimée. Morte pour moi, vous ne serez pas bientôt morte pour tout le monde; vous savez ce qui en arriverait.

Vous avez été tout mon bonheur, toute ma poésie, toute la vie de mon cœur. Jamais je ne vous oublierai. Votre place est au plus profond de mon cœur, au milieu des chants les plus doux de ma jeunesse, au milieu des plus douces, des plus pures, des plus saintes aspirations de mon cœur. Je vous ai donné toute ma poésie, tout ce que j'avais d'amour au cœur. Ce n'est pas de ma faute si je n'étais pas plus riche. Je ne vous fais pas de reproche, vous avez été pour moi un ange de bonté et de dévouement, plus que je ne méritais. Encore une fois, jamais je ne vous oublierai. Adieu, vous m'avez rappelé mon devoir, je saurai le remplir.



VII

1858.

141 Je veux avoir une explication avec toi, le plus tôt possible. Je souffre de toutes ces lenteurs. Tu hésites, tu doutes, parle-moi, tu verras si tu as tort ou raison. Tes lettres ne disent jamais que la moitié de ce qu'elles veulent dire et quelquefois tout autre chose. Il faut que je te parle, entends-tu; il le faut, entends-tu, avant que Maria ou Caroline ne sachent rien. Après m'avoir vu, tu pourras réfléchir et douter. Je n'ai pas réfléchi moi quand je suis revenu à toi, je n'ai pas douté. Je t'aimais et je suis revenu. Faut-il autre chose? Est-ce l'avenir qui t'inquiète? C'est justement de cela qu'il faut parler le plus tôt possible. A quand, réponds vite, je serai chez moi à 1 heure. Je t'aime.



142 Je suis ce matin heureux et gai, toi aussi n'est-ce pas? Mais plus de confidentes, plus d'étrangers entre nous; il nous faut être prudents pour conserver notre bonheur. Tu vois ce qui est arrivé; on te fait parler, on me fait parler, sans méchante intention, et puis, sans méchante intention, on commente, on brode, on arrange, on te fait de petits sermons, tu ne devrais pas faire ci, tu ne devrais pas faire ça. Eh! parbleu, fais ce qu'il te plaît de moi. Tu verras assez vite si cela me fait souffrir et alors tu ne le feras pas. Je veux et puis te rendre heureuse, tu le seras parce que je t'aime sincèrement, de tout mon cœur, parce que je te dois cette grande reconnais-

sance, que grâce à soi, j'ai eu des inspirations heureuses qui sont le jalon, le premier de ma réputation. Tout ce que j'ai fait en t'aimant m'a réussi, et ce que j'ai gardé et ce que j'ai livré au public. Ainsi ne te tracasse plus, tu ne m'empêches pas de travailler ; au contraire, tu m'y engages. Les jours où je suis paresseux, tu peux dire que je t'aime moins. Cette semaine je vais t'aimer tant et travailler si bien.



143 Ainsi plus de tristesse, plus de larmes, tu es si belle quand tu ris, quand tu ris de ce bon rire que j'aime tant. Pourquoi s'exposer à souffrir des dures paroles de ceux qui ne te comprennent pas. Viens à moi quand tu souffres, viens, et tu seras heureuse. Ne parle pas de nous à qui que ce soit. C'est tuer notre bonheur à tous deux et tu ne saurais croire combien j'ai besoin d'émotions heureuses. Tu le feras pour moi, pour toi, parce que tu ne voudras pas tuer notre amour et nous laisser seuls, vaincus par des cancans, vérités ou mensonges, médisances ou calomnies. Courage, chère, courage, je t'aime.

Caroline ne sait pas que nous sommes remis. Pas un mot à Maria.



144 Je te comprends, j'ai pleuré en lisant ta lettre. Égoïste que je suis, il y avait du bonheur dans ces larmes parce que je sentais bien que tu m'aimais. Oublie ces vilaines paroles que je t'ai dites, elles n'ont aucun fond, je les crois à peine en les disant. Je suis ainsi. Ne me parle pas d'être aimé par une autre ; je ne saurais aimer que toi, toi seule. Sois heureuse, car je le suis, moi, d'être aimé de toi ; pense à moi, tu le peux, car moi je ne t'oublie jamais et, si pendant l'année que nous avons vécu loin l'un de l'autre, tu as pensé à moi aussi

noblement que tu l'as fait, moi je t'ai toujours eue présente à ma pensée. Je te comprends et tu as bien fait de m'écrire cette lettre. Aime moi, aime. Toi, toujours, ton amour me fait du bien et je te rendrai heureuse, Elisa.



Lundi.

145 Je suis allé ce matin prendre ta lettre à la poste, je l'ai lue dans la rue et j'ai pleuré dans la rue. Tu m'as fait souffrir beaucoup, je t'aime et je ne t'en veux pas. Écoute, Élisa, la vérité. Je ne veux pas me poser en victime, mais je veux que tu saches bien ce que je suis. Toute ma vie, j'ai été froissé ; toute ma vie, incompris, j'ose dire ce mot pour toi, il est vrai par toi aussi sans doute. Je portais en moi un fond immense de mélancolie, d'amour et de tristesse. Le rire, le bon rire, je n'ai jamais su ce que c'était, car il m'a été défendu dans le monde, au milieu de mes camarades, de me montrer tel que j'étais. Ainsi, toujours renfermant en moi une partie de moi-même, j'ai traversé mon enfance et je finis ma jeunesse. . .

. . . .

Te dire comment de dix-sept à vingt-trois ans ma vie s'est écoulée est impossible. Il me reste dans mes souvenirs un brouillard gris, une mélancolie continuelle, pas un vrai rayon de soleil, pas un sincère bonheur. Rien. J'ai vu clair dans les hommes depuis mon enfance et cependant je les ai aimés. Je me suis confié à eux. J'ai toujours cherché, toujours espéré trouver, et toujours ce que je cherchais m'échappait des mains. J'ai cru que mon cœur se mourait, un indicible désespoir me rongeait, la raillerie était toujours sur mes lèvres, raillerie pleine de larmes et de colère. Malgré moi je disais de bonnes, de saines paroles, et je savais qu'aussitôt échappées on les retournait contre moi. Je t'ai aimée, j'ai horriblement souffert et été heureux comme on dit qu'on l'est au ciel. J'ai eu près de toi d'étranges ravissements, des visions d'un moment, des élans d'infinies délices qui étaient le bonheur : tout ce qu'on

peut en demander au monde. J'ai cru. Tu sais ce qui est arrivé, nous avons eu d'horribles moments, d'épouvantables scènes; ma foi, mes illusions, tout tombait. Je t'ai quittée. Seul, j'ai souffert beaucoup, je me suis raillé moi-même, j'ai cherché un autre amour, je doutais plus encore des autres que je n'avais jamais douté de toi. J'ai dit : Foin de l'amour, il n'existe pas. Je me suis cuirassé contre l'émotion, j'ai jugé plus juste encore les hommes, je les ai fuis et aimés davantage. J'ai nié l'émotion, j'ai nié la passion; la femme n'a plus rien été pour moi, rien. J'ai eu l'occasion à de rares intervalles de vivre avec des roués, des brutes et des catins, je me suis dit : C'est là le monde, et j'ai pleuré en dedans.

Tout à coup j'ai rencontré Dillens, Jules, les autres. Ah! dis-je, des artistes, voilà des hommes, c'est là qu'est la bonté, la franchise, le dévouement. Ah! oui, tous ont dégringolé les uns après les autres, un seul est resté, Dillens, le premier qui m'ai connu, aimé et apprécié, le premier homme de cœur que j'ai rencontré et cachant sa faiblesse envers ses amis sous une apparence de rudesse, hypocrisie bien naturelle puisque tout sentiment beau, bon ou doux exprimé avec le ton qui lui convient sera ridicule aux yeux de beaucoup d'hommes si on ne le recouvre pas d'un vernis de force ou de plaisanterie.

Que de fois dans nos promenades, ne m'a-t-il pas parlé d'une femme qu'il avait tant aimée, et des promenades dans le bois, et de son immense amour qui pardonnait tout, tout, et était trop heureux d'être payé de franches caresses.

J'étais seul, je souffrais ; depuis longtemps, tu revenais, tous les soirs, m'embrasser, je te serrais dans mes bras, je pleurais ton nom ; je souffrais que cela ne fut qu'un rêve. A chaque mauvaise heure, je t'appelais et il me semblait te retrouver consolante. Je me croyais fort, affermi dans ma résolution de vivre seul, et chaque jour me rapprochait de toi. Le printemps et l'été passèrent cependant ; je n'avais vécu qu'en pensant à toi. Mon voyage en Zélande, la première fougue de travail qui le suivit, tout cela m'empêcha de revenir à toi. Lorsque le train de plaisir partit d'Anvers à Flessingue, il y avait sur le bateau deux amoureux assis derrière la cheminée

sur l'arrière, enveloppés de châles et de manteaux. Le jeune homme ne regardait pas la jeune fille, la jeune fille ne regardait pas le jeune homme. Beaucoup riaient d'eux, je me fâchai contre ceux qui riaient. Le coup était porté, je revenais à toi.

Mais un revirement s'était opéré dans mon esprit. Je m'étais dit : « Il y a lâcheté à lui demander autre chose que son amour, lâcheté à la faire souffrir, lâcheté à être triste devant elle, et je voulais être gai et heureux. La gaîté c'est du courage. Je l'essayai parfois sans le pouvoir toujours. Je t'entourai, me semblait-il, d'une adoration si caressante, si aimante, j'étais si plein de toi qu'il me semblait que tu devais me comprendre. Tu étais tout pour moi. Tu ne m'as pas compris. Tu m'as fait un crime de ma gaîté et de mon bonheur et tu as pleuré alors que je n'avais rien, rien à me reprocher. Ma gaîté me venait de toi et tu m'en voulais de ma gaîté.

Écoute, Élisa, tout est sombre et noir maintenant autour de moi, tout. . . . .

... Je porte en moi un fond perpétuel de tristesse ; je suis naturellement triste ; je n'avais qu'une chanson au milieu de ce noir, un éclat de rire, un rayon de soleil, toi. Tu t'assombris, tu pleures, tu souffres à cause de moi, tu verses à flot des larmes dans ce pauvre cœur qui en est déjà trop rempli. Laisse-moi me plaindre une fois. Tu me répètes les tristes pensées qui m'ont bercé, les noires paroles que jadis j'ai moi-même dites.

Oh ! un peu de gaîté, Élisa, un peu de ce bel amour que tu me donnais. Du soleil, du soleil, j'en ai besoin. Je ne l'attendais que de toi et c'est toi qui fais autour de moi l'ombre plus profonde et plus noire.

Oui, j'ai besoin de lumière, de théâtre, de bal, de bruit, de mouvement, je cherche parce que je ne te trouve plus, parce que tu n'es plus là, comme jadis souriante au pauvre fou qui pleurait et te grondait toujours.

Oui, j'ai besoin de lumière et de gaîté, parce que je hais l'ombre et la tristesse, parce qu'il me suffit de la porter toujours en moi.

Oui, je veux rire, oui, je veux rire, je ne veux pas mourir d'une mort anticipée. Il faut de la gaîté à ceux qui ont eu des rêves déçus et dont l'esprit est souvent vieux à vingt ans; il faut un rayon de gaîté à ceux dont le métier est de penser, et qui le fera luire si ce n'est la femme qui aime; est-ce un si lourd sacrifice que d'arracher un sourire à qui ne rit jamais et de faire chanter celui pour qui la vraie chanson, celle de l'espoir, est morte à tout jamais.

Si tu m'aimes comme tu m'aimais jadis, tu me pardonneras cette longue plainte, si non tu y verras un reproche que je n'ai pas eu l'intention de te faire. Ah! notre bel amour, où est-il. Je t'aime.



146 . . . . Nous étions en wagon, le temps était doux et nous n'avions froid ni l'un ni l'autre. De temps en temps, au milieu des terres brunes, à travers les arbres dépouillés et sur un fond de nuages plombés, apparaissait un joli village qu'illuminait comme un éclair de joie un rayon de soleil Cela était brillant comme une flamme rouge et blanche. Arrivés à Gand, nous avons trouvé Van de Waele et il nous a menés déjeuner, frugalement comme il convient à des artistes et sobrement comme il convient à des voyageurs. Nous avons vu successivement Saint-Bavon, Saint-Michel, Saint-Pierre, le vestibule de l'Université et beaucoup de masques très gais.

D'ailleurs, nous étions assez gais nous-mêmes. Nous avions nécessairement été accostés par quatre ou cinq Gantois et notre petite troupe s'est laissé mener à travers la foule jusqu'au Marché du Vendredi, la vieille place où les marchands de pain d'épices trônant sur leurs charrettes, menaient le bruit d'une troupe de canards enragés. On nous a présentés à l'*Union* et à la *Concorde*. Puis, on m'a un peu parlé de mon livre qui trône à toutes les vitrines des libraires. J'aime ce livre qui est à nous deux, j'aime surtout Halewyn que je t'ai raconté un

soir, t'en souviens-tu! (Est-ce que je peux t'embrasser maintenant.) Où est l'amour, Dieu est et je ne t'aimerai jamais trop.

Le soir est venu tout doucement; nous avons tenu conseil. Qu'allons-nous faire? Voir le peuple, le peuple surtout. Le bourgeois est le même partout. Donc, va pour le peuple. Souper d'abord. On soupe à l'*Union* où j'ai cacheté ta lettre avec la bague d'Hettema. De là nous descendons dans des caves très pittoresques où le peuple boit et mange des crêpes. Ce n'était pas bien drôle, mais nous étions disposés à rire de tout. Une fois entre autres, nous avons découvert sur un pont quatre souillons s'escrimant à qui mieux mieux, qui avec une paire de pincettes, qui avec un couvercle de poêle, l'un avec une cloche et l'autre une écumoire. Cette musique nous a fait rire comme des fous. Les quatre souillons sont descendus dans une cave. Là ils ont commencé un concert en règle. Nous les avions suivis. Rire est bon, mais trop est trop. Je ne te raconterai pas nos visites dans tous ces trous où il n'y avait d'autre tentation que de mauvaise bière. Je vais arriver aux trois bals où nous avons assisté.

Dans le premier, il y avait beaucoup de bruit et de mouvement, beaucoup d'amoureux et d'éclats de rire, comme d'ailleurs dans les deux autres, qui avaient nom, je crois, le *Spiegel-Hof* et le bal du théâtre. . . . .

. . . .

A 2 heures ou 3 heures du matin, après avoir roulé de taverne en taverne, nous avons débarqué dans une dernière taverne où doit se passer un drame intime et terrible. Apprends donc que la déesse du lieu est une jeune fille qui est belle, assez leste et qu'on ne dit pas implacable aux supplications amoureuses. Un jeune homme très beau et très triste était assis près du feu. Ce jeune homme était certainement amoureux de la fille du logis. Ce qu'il doit souffrir est effrayant. Il avait bon air et, autant qu'à première vue on peut juger d'un caractère, le sien était vraiment fort, c'est-à-dire énergique et doux. Il était seul dans la salle avec la fille quand nous sommes entrés. Nous nous sommes assis, puis sont venus d'autres buveurs qui ont été assez réservés avec la fille, pas

trop ; mais à chaque geste, à chaque fois qu'un étranger touchait cette fille, ce qui arrivait très fréquemment, je voyais une horrible tristesse et une grande colère dans les yeux du jeune homme. Mon Dieu, si cette fille est coquette.., je plains le pauvre garçon qui est tombé dans cette boue et qui n'en peut sortir. Et on riait autour de lui et les plaisanteries allaient leur train à quatre chevaux, et la fille riait avec les autres, elle rendait mot pour mot, jovialité pour jovialité. Et l'amant se taisait et souffrait. Je ne crois pas cependant la fille aussi mauvaise qu'on le pourrait croire. C'est peut-être une joyeuse fille, un peu rude, peu expansive de tendresse, mais aimant sincèrement ce garçon et se résignant à la position que le hasard lui a faite.

A 4 heures du matin, nous sommes allés au *Commerce*. La descente a commencé . . . .

. . . .

A 6 heures, nous sommes entrés à Saint-Bavon. Jamais je n'oublierai cette église au matin. Une lampe pâle, des fantômes noirs levant les bras au ciel, un silence rigide et froid, une cloche vibrant métalliquement dans l'air glacé. Cela était beau, triste et solennel.

A 6 1/4 heures, je sautais dans mon lit et je serrais mes bras sur ma poitrine et je t'embrassais et je te disais : Je t'aime. .

. . . .

A 9 heures, j'étais à Bruxelles et j'étais heureux d'y être.

On m'envoie le feuilleton du *Charivari* du 18 février (1858) ; il est très bien fait, mais je ne sais pourquoi ces gens tombent toujours sur *Smetse Smee* et si peu sur *Halewyn*. C'est Halewyn que Rousseau préfère, Pirmez aussi, Adolf aussi, etc , et moi aussi. Et toi ?

Je suis bien triste de ne pas pouvoir venir ce soir. Je m'en étais fait une fête. Caroline ne sait rien. Moi je t'aime. Je suis un peu triste, mais mieux vaut ma tristesse d'ici que ma gaîté de là-bas.

147 Tu dois être bien triste aujourd'hui, après avoir été hier si gaie et si dure. Je n'ai rien retrouvé de toi, ni tes bonnes paroles qui me faisaient tant de bien, ni tes inimitables caresses, tes élans qui autrefois m'enveloppaient comme d'un manteau d'amour. Qui as-tu vu, pendant tout ce temps? Je ne veux accuser personne, mais j'en veux à quelqu'un, qui t'a aimée et gâtée comme tu ne devrais jamais l'être. J'aime bien te voir rire, mais tu n'avais pas hier ton bon rire, ce rire qui chante pour moi comme la plus belle chanson de la terre. Dis, vas-tu rester autre, longtemps encore? Ne m'aimes-tu plus et ne puis-je plus te dire que je t'aime?



148 Caroline m'a parlé de vous, elle m'a fait donner ma parole d'honneur que tout est fini entre nous. Je l'ai donnée de bouche et du fond du cœur. Voici pourquoi. Elle a commis l'imprudence de raconter à maman qu'elle avait rêvé (elle était encore à Ostende) que nous étions remis. Dès lors, ma mère s'est mise à souffrir et sa maladie a commencé. Elle aussi m'a parlé de vous et il y avait une telle exaltation de peur dans ses paroles, rien qu'à la seule idée que ce qui est pouvait être, que je crains une apoplexie, le jour où le hasard (cela se peut) ferait découvrir la vérité. Il est de votre devoir et du mien de rompre aujourd'hui même, sans retard.

Caroline vous aime d'une amitié sincère et réelle, elle a pleuré devant moi de ce que vous lui avez manqué de confiance. Je lui ai dit que notre première idée avait été de tout lui dire; mais j'ai dit aussi que je vous avais demandé de n'en rien faire.

Je ne sais si vous comprenez bien comment, vous aimant, je vous quitte; mais rentrez en vous-même, songez à tout ce que je vous ai dit et vous verrez par vous-même que ce qui arrive aujourd'hui, devait arriver tôt ou tard.

Je ne pleure pas, je vous demande de ne pas pleurer devant Caroline quand vous la verrez. Faites cela pour moi et si j'ai manqué à ma parole une fois dans ma vie, vous devez vouloir que ce ne soit pas deux.

Triste est le jour qui m'a fait vous rencontrer; car je vous ai bien fait souffrir. mais beau a été notre amour et beaux seront nos souvenirs. C'est pour vous que mon cœur a battu pour la première fois et je me souviendrai toujours de vous comme d'une pauvre enfant qui méritait un meilleur sort. Je ne sais si mon cœur battra encore pour quelqu'un; je vais commencer une vie errante et d aventures. Que Dieu me conduise. Elisa, souvenez-vous de moi, je ne vous ai pas fait de mal, c'est ma seule consolation, je ne me suis pas joué de vous en vous demandant votre amour et en rompant si tôt.

La prudence demande que vous me rendiez mes lettres; je désire vous les laisser, il ne s'y trouve pas un seul mot qui ne soit vrai. Je vous quitte en vous aimant. Le devoir est plus fort que moi, aidez-moi à le remplir, ne me répondez pas. Adieu donc pour toujours, il le faut. Ne me plaignez pas, laissez-moi vous plaindre et vous demander d'être comme si nous aimions encore. Je penserai toujours à vous, toujours. Adieu.

Mettez mes lettres là où personne ne puisse les trouver et montrez, si vous le voulez, cette lettre à Maria.



Vendredi.

149 M'aimez-vous encore, il y a si peu de temps que vous me l'avez dit. Si vous saviez les tristes idées qui me passent par la tête, je pleure toutes les nuits. Je suis seul, je souffre, je souffre horiblement, je ne crois plus à rien, je n'espère plus rien, je ne fais plus de plans d'avenir, pour qui les ferais-je, mon ambition est morte, ma poésie est morte et ma jeunesse aussi. Vide, vide, vide tout. Des nuages dans

l'esprit, des larmes dans les yeux, une horrible souffrance au cœur, voilà comme je vis. Il faut m'aimer encore voyez-vous, je vous aime tant moi, il ne faut pas laisser seul un fou qui n'a que vous au monde, car vous êtes son cœur, sa vie, tout, et quand il vous croit perdue, il n'est plus bon à rien. Mais non tenez, n'ayez pas pitié de moi, si vous ne m'aimez plus, si vous êtes heureuse sans moi — il faut me le dire crûment, sans rien ménager. Il me faut la vérité dût-elle me tuer. J'irai demain samedi à la poste, vers 7 heures. Mais auparavant, comme je ne saurais pas attendre jusque-là, soyez dans le salon d'en bas à la fenêtre, à 11 heures moins le quart le matin. Si je ne vous y vois pas, répondez-moi du moins. Quelle que soit cette réponse, je vous la demande. Appelez-moi, repoussez-moi, mais que ce soit de bon amour ou de franche indifférence.



23 novembre (1858?).

150 J'ai pris vingt fois la plume pour vous dire ce que je vous dis maintenant, et vingt fois je l'ai jetée loin de moi, sachant bien que je commettais une lâcheté. Je vous aime, mademoiselle, et j'ai honte de le dire, je vous aime plus que jamais. Après ce que j'osai vous écrire, vous avez peut-être le droit de me mépriser, vous avez le droit de me dire : Si vous avez été assez lâche pour vous exposer à un refus presque certain, subissez-en les conséquences. . . . .

. . . .

Je vous écris parce que malgré toutes les preuves que vous m'avez données que tout devait être fini entre nous, j'ai encore un peu d'espoir, mais cet espoir qu'a le condamné lorsqu'il est déjà lié sur la planche de l'échafaud.

Vous me faites faire ici, mademoiselle, ce que personne ne peut se vanter de m'avoir fait faire, vous me faites, après une lutte de dix mois, immoler ma fierté pour la jeter à vos pieds et vous dire : Je vous aime...

Si vous ne me rendez pas cette lettre, mais je n'ose l'espérer, c'est que vous voulez bien encore m'aimer, mademoiselle. .

. . . .

. . . .

C.-H. D.

Pas un mot à qui que ce soit, je crois avoir le droit de vous demander cela.



APPENDICE

I. — LE SIRE HALEWYN.

(Voir la page 39.)

Ce vieux chant populaire avait été publié par Willems dans ses *Oude Vlaemsche Liederen* (Gand, 1848) et par E. De Coussemaker dans les *Chants populaires des Flamands de France*, avec une traduction française. Gand, 1856.

Il sera intéressant de comparer à l'œuvre de l'artiste cette traduction que De Coster n'a sans doute pas connue ou dont il n'a pas voulu tenir compte. La voici :

HALEWYN.

1. Sire Halewyn chantait une chanson; tous ceux qui l'entendaient voulaient aller près de lui.

2. Elle fut entendue par une fille de roi, qui était beaucoup aimée de ses parents.

3. Elle alla se placer devant son père : « Père, puis-je aller près d'Halewyn ? »

4. — « Oh ! non, ma fille, non, n'y va pas. Ceux qui vont là ne reviennent guère.

5. Elle alla se placer devant sa mère : « Mère, puis-je aller près d'Halewyn ? »

6. — « Oh! non, ma fille, non, n'y va pas. Ceux qui vont là ne reviennent guère.

7. Elle alla se placer devant sa sœur : « Sœur, puis-je aller près d'Halewyn? »

8. — « Oh! non, ma sœur, non, n'y va pas. Ceux qui vont là ne reviennent guère.

9. Elle alla se placer devant son frère : « Frère, puis-je aller près d'Halewyn ? »

10. — « Il m'importe peu où tu ailles, pourvu que tu conserves ton honneur et portes droit ta couronne »

11. Elle monta à sa chambre; elle mit ses plus beaux habits.

14

12. Que mit-elle d'abord? Une chemise plus fine que la soie.

13. Que mit-elle à son beau corsage? Des bandes d'or en relevaient l'éclat

14. Que mit-elle à sa robe rouge? De point en point, un bouton d'or.

15. Que mit-elle à son *kerel?* De point en point, une perle.

16. Que mit-elle à ses beaux cheveux blonds? Une couronne d'or bien pesante.

17. Elle alla dans l'écurie de son père et y choisit le meilleur coursier.

18. Elle monta sur le coursier. En chantant et en sonnant du cor, elle chevaucha à travers le bois.

19. Quand elle arriva au milieu du bois, elle rencontra sire Halewyn.

20. « Salut, lui dit-il, en allant au-devant d'elle. Salut, belle vierge aux yeux bruns et brillants. »

21. Ils chevauchèrent ensemble et en chemin plus d'une parole tomba de leurs lèvres.

22. Ils arrivèrent près d'un gibet où pendaient maints cadavres de femmes.

23. Sire Halewyn lui dit alors : « Puisque tu es la vierge la plus belle, choisis ta mort : le moment est venu. »

24. — « Eh bien, puisque j'en ai le choix, je choisis le glaive de préférence.

25. « Mais ôte d'abord ta tunique, car le sang d'une vierge jaillit bien loin. s'il te mouillait, j'en serais triste »

26. Et avant qu'il n'eût ôté sa tunique, sa tête roula à ses pieds. Sa langue prononça ces mots (1) :

27. « Va dans le champ de blé et fais-y sonner mon cor pour que tous mes amis m'entendent. »

28. — « Je ne vais pas dans le champ de blé ; je ne fais pas sonner ton cor ; je ne suis pas le conseil d'un meurtrier. »

29. — « Va donc au pied du gibet, et prends là un onguent pour en frotter mon cou rouge de sang. »

30. — « Je ne vais pas au gibet, je ne frotte pas ton cou ensanglanté, je ne suis pas les conseils d'un meurtrier »

31. Elle prit la tête par les cheveux et la lava dans la claire fontaine.

32. Elle monta sur son coursier. En chantant et en sonnant du cor, elle traversa la forêt.

33. Quand elle fut à moitié de son chemin, la mère d'Halewyn vint à passer : « Belle vierge n'as-tu pas vu mon fils? »

34. — « Ton fils Halewyn est allé chasser ; tu ne le reverras plus de la vie.

35. « Ton fils Halewyn est mort ; j'ai ici sa tête dans les plis de ma robe ; elle est toute rougie de son sang. »

36. Et quand elle arriva à la porte du château, elle sonna du cor comme l'aurait fait un homme.

37. Et quand son père apprit cette nouvelle, il fut dans la joie de son retour.

38. On fit un festin ; la tête d'Halewyn fut placée au milieu de la table.

(1) Jusqu'ici, les strophes n'ont eu que deux vers. A partir de celle-ci, chacune en a trois, sauf les nos 31, 32, 34, 36, 37 et 38.



II. — LA LÉGENDE D'ULENSPIEGEL.

Récension du texte d'après un manuscrit de l'auteur.

On attache aujourd'hui le plus grand prix à la correction des ouvrages littéraires et l'on y affecte des éditions spéciales, « définitives », *ne varietur*, qui en sont comme une consécration. Quand l'auteur vit, ce soin lui appartient de droit. Mais une édition posthume présentera toujours des difficultés, surtout, comme c'est ici le cas, lorsque l'œuvre est écrite dans une langue toute personnelle, à la fois archaïque et artistique, deux éléments de beauté, mais aussi deux continuelles occasions d'erreur. On sait de plus que De Coster faisait sur les épreuves d'imprimerie un consciencieux travail de retouches littéraires ; ce qui ne laisse guère d'attention pour la revision typographique; ce qui prête, au contraire, à des fautes nombreuses. Cela pouvait excuser celles de la première édition et rendait plus nécessaire la correction de la deuxième. Un manuscrit pouvait y aider : c'est la dernière copie de l'auteur, malheureusement incomplète, celle qui a servi aux imprimeurs. Il est à regretter que ce précieux guide ait manqué à la réimpression du livre. Mais il n'est pas trop tard. La réputation de l'œuvre est faite, sa correction reste à faire; c'est l'intérêt de l'artiste et c'est le devoir de la critique. Nous n'y manquerons point.

Il va de soi qu'il n'y a pas lieu de s'arrêter aux « coquilles » que le lecteur remarque peu, tant il est facile de les rectifier au courant de la lecture; ni de faire état des « règles typographiques », dont chaque écrivain ne prend que ce qui lui convient. Certes, il peut être agréable de trouver toujours les noms propres orthographiés de la même manière; mais s'il a plu à l'auteur de les habiller, tantôt à la flamande, tantôt à la française, qu'avons-nous à y reprendre... pourvu qu'on ne les estropie pas dans l'une ou l'autre langue [1]? — On aime aussi à être prévenu, par des lettres italiques, qu'il s'agit d'un mot de langue étrangère ou d'acception spéciale... à moins que l'auteur, au bon moment, ne croie l'expression assez familière à ses lecteurs pour lui accorder le droit de bourgeoisie : *baes*, baes; *reiters*, reiters, reîtres, etc. [2]. N'est-ce pas ainsi que de coutume les mots étrangers se faufilent dans une langue? — On n'est pas fâché non plus de voir, d'un coup d'œil, grâce à des majuscules, à qui l'on a affaire : noms d'hommes ou de partis, institutions, titres, choses que l'auteur présente comme des personnes : « La fiancée de la Néerlande Liberté ». Pour les italiques, on peut admettre des exceptions; ici point, surtout pour le mot gueux, dont il convient de ne pas confondre les deux sens, que la majuscule distingue [3].

De Coster aimait le vieux langage; mais, dès son premier livre, Deschanel le félicitait de n'avoir pas abusé de la vieille orthographe, et lui-même dit l'avoir rajeunie: le goût archaïque ne tient pas à cela. *Ulenspiegel* donne son dernier mot sur ce point. Le manuscrit dit toujours raide, et non roide, comme on le lui fait souvent dire, et, s'il avait écrit : onques, emmi, ès, il est rare qu'il n'ait pas rétabli, sur les épreuves, l'expression

[1] Exemples : De Hoorn ou De Hornes. — Lumey de la Marche ou de la Marck.

[2] La première édition a mis trop de régularité en cela, malgré le manuscrit, qui indique de nombreuses variantes, bonnes à reprendre.

[3] Il faudra toujours : les Malcontents, les Rivageois, les États-Généraux, le Plat-Pays; le Compromis, la Pacification de Gand; le Chien rouge, le Prince des Sots, l'Abbé de Liesse; le Pater, le Credo, les Grâces; Sa Sainteté, Sa Ducalité, Son Épervialité, Sa Ventralité; le Saint-Sacrement, la Sainte-Pantoufle; la Parole (pour l'Évangile); Monsieur du Soleil, Amour, le géant Hiver, etc.

moderne. Cependant, après avoir imprimé vingt fois : noces, en simple français, s'il laisse échapper la formule si connue de « nopces et festins, nopces et ripailles », pourquoi ne lui laisserait-on pas ces retours à de vieux amis, et comme des « témoins » de sa familiarité avec Villon, Rabelais, Montaigne et Marnix? Les manuels du typographe n'ont rien à voir à cela.

L'auteur se plaisait aussi à élider les particules, lorsqu'il y gagnait du mouvement dans l'énumération, de la prestesse ou de la grâce dans la comparaison. Qu'on doive toujours dire : « le banc de torture » et ne pas lui faire dire : « prier Dieu de paix », le manuscrit l'indique autant que le sens. Mais le reste est affaire de nuances, le goût peut varier, le choix ne dépend plus que de l'artiste. Il conviendra de chercher ce qu'il eût préféré [1].

Ces points généraux entendus pour éviter de trop nombreuses corrections, il a semblé inutile aussi de noter celles qui ont été faites à la première édition, dans la deuxième ; elles resteront acquises, il faut l'espérer ; presque toujours le manuscrit les confirme. Mais, lorsque les fautes sont communes aux deux textes, ou que la seconde édition en fait à son tour, il y a lieu de rompre la prescription par des *errata*, en se bornant à ce qui est nécessaire à la clarté du texte et au goût de l'artiste.

I. — Fautes communes aux deux éditions ou particulières à la seconde, corrigées d'après le manuscrit.

[On a suivi les pages de la seconde édition en y ajoutant le numéro de la ligne. Le numéro des pages de la première a été mis entre parenthèses, et les pages du manuscrit sont notées en chiffres noirs.]

P. VI, note, ligne 4. Les chiffres *LV* et *LVI*, imprimés en italiques, doivent être en majuscules romaines (II) [2].

[1] Notons aussi qu'il met toujours au féminin le mot toute : toute en larmes, toute courante, toute ensoleillée, et qu'il écrit en deux mots : male rage, male mort. Quand on a imprimé le contraire, c'est une faute que le manuscrit ne commet presque jamais et ne justifie point.

[2] Quand la page de la première édition est placée à la fin de la ligne, c'est que le texte y est correct.

2, l. 13 (2), tu vois là-bas — tu vois là. 3
6, l. 15. C'est l'enfant — C'est l'Infant (7). 14
6, l. 19 (7), de notre pays — de nos pays. 14
6, l. 38 (7), du Christ — de Christ[1].
7, l. 20 (8), Partant de Notre-Dame — Sortant, etc. 16
9, l. 32 (10), Monseigneur l'Infant — Infant. 21
12, l. 22 (13), les nouveaux Testaments — ni les nouveaux, etc. 29
13, l. 17 (14), son sang tourna — tournant. 31
17, l. 43 (19), nombre de pèlerins — des pèlerins[2]. 42
19, l. 17 (21), la bière — sa bière. 45
20, l. 2 (21), je tiendrai — je tiendrais. 46
23, l. 36 (25), l'âne ne pouvait — l'âne qui ne pouvait. 55
28, l. 30 (31), Il tendait — Le soir, il tendait. 65
33, l. 3 (36), gentille femme — gentille-femme. 74
38, l. 4 (41), vas-tu — va-t-on[3]. 83
40, l. 1 (44), tous les quelconques — tous et quelconques. 88
40, l. 23 (44), pour ses forteresses — pour sa forteresse[4]. 88
43, l. 21 (47), l'applaudissant — applaudissaient. 94
47, l. 17 (52), fut sain et sauf — fut ainsi sauf. 102
50, l. 19, ne leur donna — ne les leur donna (55). 109
51, l. 4 (56), panaches de cochon, ce sont leurs oreilles — panaches de cochons, etc. 110
53, l. 16 (58), cent florins — sept florins. 115
54, l. 25-27 (59), fâcherie... fâcherie — fâcherie .. fureur. 118
54, l. 44 (60), je vais aussi — je vais ainsi. 118
56, l. 14 (61), banc de la torture — banc de torture. 121
59, l. 16 (65), maintes fêtes données — furent données[5]. 127

[1] En général, l'auteur ne dit jamais : le Christ — mais : Christ.

[2] Des pèlerins dont il vient d'être parlé.

[3] La première édition dit : Va-t'en, ce qui est incompréhensible. La deuxième a corrigé et dit : Vas-tu, ce qui serait au moins possible. Le manuscrit fournit le mot exact : Va-t-on.

[4] La forteresse dont l'auteur vient de parler.

[5] A moins que l'auteur n'ait supprimé « furent » sur les épreuves et mis : « Mêmes fêtes » et que la correction n'ait été exécutée qu'à demi. Cela serait préférable.

68, l. 10 (75), les fourneaux — les tonneaux. 147
81, l. 15 (89), mangeurs de populaire — de ce populaire[1]. 174
85, l. 15 (94), peuvent — puissent. 182
90, l. 26 (100), Heyst — Sluys. 197
90, l. 28 (100), Ulenspiegel quitta Rome, marcha — Ulenspiegel, marchant [2]. 198
111, l. dernière (123), serviront — serviraient. 250
115, l. 27 (127), fauconneaux et boîtes... tirées — tirés. 258
115, l. 31 (127), quelques chiens, etc. — quelque chien. 258
118, l. 18 (130), et y roula — et s'y roula. 264
125, l. 14, était un enfoncement — était en un, etc. (137). 280
131, l. 9 (144), ne voulait point — ne voulait plus. 292
132, l. 10 (145), se tordant et criant — se tordant. 295
135, l. 9, *simpel et dobbel* — *simpel* et *dobbel* (148). 302
142, l. 31 (156), Que faites-vous — Que fûtes-vous. 320
143, l. 3 (156), s'y détacher — se détacher. 321
146, l. 24 (160), quatre livres — quatre litres. 331
147, l. 39 (162), ne nous fais — ne nous faites. 334
151, l. 19 (166), rien. Sinon — rien, sinon [3].
161, l. 28 (177), voyant là sa hache — voyant sa hache. 365
167, l. 20 (183), je boirai après toi. Ah! etc. — Je boirai après toi. — Ah! etc.
167, l. 38, baiser ses yeux..., à sa nuque — et sa nuque (183). 376
174, l. 13 (190), troupeau de moutons — de monstres 392
179, l. 20 (197), tu cries en août et que — ce que. 411
180, l. 29 (198), chérie — ahurie. 414
190, l. 17 (208), un bel âne, un museau — au museau. 424
191, l. 8 (209), *kaberdoesjen musicos* et tavernes — *kaberdoesjen*, *tafelhooren*, musicos, etc. [4]. 426

[1] Il s'agit de pigeons et petits oiseaux, que mangent les éperviers.

[2] Le mot *quitta* est un reste de l'ancienne version du manuscrit, biffé avant que l'auteur ait ajouté le mot suivant. La deuxième édition a ajouté *Rome*, ce qui est exact, mais ce qui n'est pas autorisé par le manuscrit.

[3] Au lieu de *sinon*, le manuscrit disait *toutefois*, ce qui permettait d'aller à la ligne. L'auteur aura fait une correction qu'on aura incomplètement exécutée.

[4] Musicos et tavernes, c'est la traduction des deux mots flamands qui précèdent, selon l'usage de l'auteur.

191, l. 25 (209), la lui ayant donné — donnée. 427
193, l. 25 (212), que de faire — que te faire. 434
195, l. 8, etc., votre nez bout de morveux — le bout de votre nez morveux, etc. (213). 438
204, l. 3 (223), en morceaux d'ortolans — en monceaux, etc. 459
204, l. 8 (223). Soulagez-vous point en la douleur — point la douleur [1]. 459
207, l. 6 (226), Laurens Costers — Coster. 466
208, l. 43 (228), le roi ou maître — le roi son maître. 471
214, l. 29, prier Dieu de paix — le Dieu, etc. (232). 481
215, l. 7 (233), comme l'œil d'un terrier — comme hors, etc. 483
216, l. 7 (234), gueux sauvages — Gueux, etc. 490
216, l. 16 (234), Le roi hérite. — Après ce refrain, il faut ouvrir un alinéa. 491
217 et 218 (passim). gueux — Gueux (235 et 236). 491
225, l. 28 (244), démolir chez vous — chez nous. 511
228, l. 2 (247), souvent fois — souventes fois. 518
228, l. 19, te trouvaient rassemblés — se trouvaient (247). 518
230, l. 15 (249), trente-neuf — trente et neuf. 524
230, l. 44 (250), dur à vous — dur à nous. 526
233, l. 27 (253), La division grande — est-elle grande. 533
235, l. 40, d'aspect farouche et une dure, etc. — et de dure, etc. (255). 538
238, l. 28 (258), chemise de maille — de mailles. 542
243, l. 41 (264), on leur y bailla donc — on leur y donna [2]. 558
244, l. 19 (265), sans souffle — sans souffler. 559
245, l. dernière (266), une pluie — une troisième pluie. 563
247, l. dernière (269), Lamme mâchait remâchant. 567
252, l. 2 (273), débrancher — détrancher. 576
256, l. 2, au Champ de Potences ou de liberté — ou à la liberté (278). 584
256, l. 13 (278), valets et suivantes — et servantes. 585

[1] Le manuscrit porte : « Ne me soulagez-vous point en la douleur, etc. ». On doit supposer que, sur ses épreuves, l'auteur, par brièveté, aura biffé : *ne me*, et que lui ou l'imprimeur aura négligé de supprimer : *en*.

[2] L'auteur avait écrit « bailla », puis il mit « donna », sans biffer le premier verbe, ni le second.

262, l. 36 ni de ta... pauvreté — ni ta etc. (285) 599
263, l. 1 (285), un ami — mon ami. 600
263, l. 14 (286), militaire résolution — révolution. 601
267, l. 29 (290), hâlaient — halaient. 611
268, l. 11 (291) canons, d'arquebuses — canons d'arquebuses. 613
268, l. 16 (291), les salades ce sont — les salades sont. 613
268, l. 23 (291), Ruvemarde — Ruremonde. 614
268, l. 33 (292), vaquer — voguer. 614
270, l. 15 (293), Choquien — Choquier. 618
275, l. 20 (299), c'est bien fait — c'est bienfait. 631
277, l. 20 (301), crespelé — crépelé. 639
290, l. 27, besogné pour mort — pour la mort (315)[1].
274, l. 8, des filles folles — de filles folles (297).
300, l. 31, Nous le reconnaîtrons — Nous les, etc. (326).
348, l. 39, et 349, l. 30, Gueuse — gueuse (379 et 380).
357, l. 38, point du vin — point de vin (389).
362, l. 21 et s., Ryvish — Rŷvish (394, etc.).
390, l. 1, pour le roi des provinces — les provinces (423).
409, l. 23, qui furent si haut – supprimez : haut (445).
432, l. 41, sur chaque vague de perles — des perles (471).
437, l. 27, et cendres et — cendres et, etc. (476).

II. — Corrections proposées.

Une question délicate se présente d'abord. Dès les premières pages, l'auteur a corrigé, coup sur coup, le texte manuscrit, pour élider des particules. Mais est-ce une raison, chaque fois que la première édition conserve l'article ou l'adverbe, avec ou malgré le manuscrit, d'en inférer qu'elle est en faute? [2]. Ce pourrait être aussi bien une correction faite par l'auteur. Des exemples ne manquent pas dans l'un et l'autre sens. Ainsi, page 215, l. 26 (233), parlant d'un condamné, il avait écrit qu'il

[1] Ici le manuscrit manque, et c'est la première édition qui rectifie les erreurs de la seconde.

[2] Les passages où le doute n'est pas possible ont été notés dans la première partie des *errata*.

fut frappé d'une barre de fer « sur les jambes, bras, pieds et mains » ; mais l'imprimé emploie deux fois l'adverbe et chaque fois l'article : « sur les jambes, sur les bras, les pieds, les mains ». On comprend qu'il y avait plutôt lieu d'appuyer que d'abréger. D'un autre côté, à la page 2, il a écrit, puis supprimé l'article *une* : « n'est-ce point annonce...? ». Pourquoi n'aurait-il pas fait de même, page 7, ligne 24 (8), et n'est-on pas en droit, quoiqu'il ait écrit et imprimé « un feu de bière », de supposer un oubli de sa part et de supprimer l'article et dire : « C'est la vraie façon en Flandre, pour sécher les gens mouillés, d'allumer feu de bière en la bedaine » ? — Qu'on en juge.

Il y a des cas où il faut opter, c'est quand la correction, ou la faute, n'est faite qu'à demi. Exemples :

P. 2, l. 17 (2), n'avons-nous pas... ne vois-je là — n'avons-nous, etc. **3**

273, l. 42 (297), cœurs pleins, les escarcelles vides — cœurs pleins, escarcelles vides. **626**

392, l. 13 (416), bouches de l'Escaut, bouches de Meuse, bouches du Rhin — bouches de la Meuse, etc.

396, l. 19 (430), ne tuant point volontiers, sinon une oie tendre, un poulet gras, dinde succulente — sinon oie tendre, poulet gras, dinde succulente.

J'indique la version du manuscrit, quand l'une ou l'autre correction est possible, il faudra choisir.

D'autres fois, il y a un usage établi : « dame à robe », et non : à la robe. — 38 (42), **84**, Courtauds à grosse gueule, et non : à la grosse gueule, 383 (416), etc.

Voici d'autres passages litigieux :

P. 14, l. 27 (15), tenant chacun des chandelles — chacun chandelles. **34**

(La phrase semble plus claire avec l'élision, car le mot *des* revient aussitôt, employé autrement.)

15, l. 34 (16), comme la foudre — comme foudre. **37**

45, l. 34 (50), n'en ont une miette — n'en ont miette. **99**

195, l. 3 et 27 (213 et 214), que les poissons — que poissons. 437

200, l. 2-3 (219), est de la bonne viande... de la bière céleste... de la chair divine — est bonne viande .. bière céleste... chair divine. 449

202, l. 15 (221), des fauvettes .. des rossignols — fauvettes... rossignols. 455

205, l. 30 (224), mains de femmes sont un baume — mains de femme sont baume [1]. 462[b]

206, l. 21 225), à la mort ou à la bataille — à mort ou à bataille. 464

231, l. 23 (251), comme un homme miraculeux — comme homme, etc. 527

259, l. 7 (281), comme une hyène — comme hyène. 591

271, l. 6 et 7 (294), les vins .. les vins — Dans cette énumération, tous les articles manquent sauf ces deux qu'il faut supprimer aussi.

346, strophe 4, vers 3 (377), comme des cimetières — comme cimetières [2].

On pourrait multiplier ces exemples. Ceux-ci peuvent suffire.

P. 30, l. 7-9 (32). Dans la scène de cruauté où Philippe II enfant s'amuse à brûler une mignonne guenon, la description de ce qui reste de la bestiole finit par cette phrase tronquée : « Et sa bouche était ouverte comme pour crier la mort, *se voyait* de l'écume sanglante, » etc. Le manuscrit dit : « Il s'y voyait », ce qui suffit au sens. Mais pourquoi le typographe aurait-il ainsi transformé le verbe? Ne serait-ce pas que l'auteur, d'après un procédé qui lui est coutumier, aura voulu être plus bref, et que lui ou l'imprimeur n'aura fait la correction qu'à demi? Il aurait pu dire, par exemple :

[1] Le manuscrit dit : Main de femme est baume. L'auteur aura préféré c pluriel.

[2] Le rythme de ce vers blanc semble favorable à l'élision.

« Et dans sa bouche restée ouverte..., se voyait... » — Cette variante appelle l'attention.

54, l. 28 (59). N'entends-tu que le haut allemand, je vais te parler dans le bas.— Ici le manuscrit confirme l'imprimé. Mais, à moins d'une ironie qui serait un peu forcée, le sens paraît exiger : « N'entends-tu pas le haut allemand, » etc.

77, l. 23 (85) L'auteur donne souvent, sans parenthèses, la traduction des mots flamands ou des expressions techniques qu'il emploie. Il le fait encore ici dans le manuscrit. Après que le patron a dit à Thyl : « Jette les manches à ce pourpoint », il ajoute : « Jeter veut dire faufiler en langue de tailleur ». **166**

(On pourrait mettre cette phrase, au moins en note.)

P. 84, l. 14 (93). Et tous trois... — Le manuscrit dit : « tous deux », **181**, c'est-à-dire : Claes et sa femme. L'auteur, en mettant « trois », aura tenu compte de la cigogne qui vient de partager leur repas.

86, l. 22 (95). Un soldi — un soldo.

92, l. 32 (102). *muske conyn.* – Encore un mot que le manuscrit explique : « C'est une portion de lapin ». **204**

113, l. 43 (125). chanter les *avés* en *e la.* - On disait alors, pour chanter en *mi* : chanter en *e la mi.* D'où « en *e la* », par abréviation et en appliquant au plain-chant d'église la terminologie musicale.

115, l. 22 (127). Les deux femmes partirent à deux. — Les femmes partirent à deux.

116, l. 18 (128). nourris... de carottes dans les champs et des racines dans les bois. — Il faut évidemment : et de racines. — L'auteur avait d'abord employé le verbe manger au lieu de nourrir. De là une correction incomplète.

118, l. 28 (130). frappé au collet. — C'est happé qu'il faut. Le manuscrit avait dit : attaqué, sans doute pour éviter une répétition. On doit supposer que, sur les épreuves, l'auteur, préférant le mot exact, aura écrit : happé, et que les typographes auront lu : frappé.

137, l. 4 (150). qu'on menait ainsi... — Supprimez « ainsi », qui se trouve déjà dans la phrase.

144, l. 36 (158). Après : « traction à quatre galères ; » le manuscrit ajoute : « chaque fois qu'une pauvre fille sera enterrée vive et criera grâce sous la terre ». **326** Le compositeur aura oublié cette ligne, qui complète l'énumération.

147, l. 33 (161). Soetkin... vit la chemise de la fillette déchirée à l'épaule et sur le front... des traces saignantes. — Le manuscrit, **334**, porte : « vit que la chemise... était déchirée .. et qu'il y avait sur le front, » etc. L'auteur aura supprimé sur les épreuves les deux verbes. Dès lors, il ne manque à l'imprimé qu'une virgule : « et, sur le front, etc. »

149, l. 20 et s. (161), **334**.

Après avoir raconté que sa mère folle l'a forcée à attendre, avec elle, deux seigneurs pour jouer au sabbat, Nele ajoute sans transition : « Nous étions à demi déshabillées, » etc. — Il doit y avoir ici une lacune que le manuscrit autorise à supposer et peut aider à remplir. On y voit d'abord une courte phrase effacée au caustique pour pouvoir être remplacée, et où l'on distingue quelques lettres : « Quand... ...uit ...è..ent » ; puis Nele ajoute : « elle n'attendait plus les diables ». Cette phrase, restée intacte, semble nécessaire et permettra de compléter la transition. On pourrait lire, par exemple : « Quand minuit sonnèrent, elle n'attendait plus les diables, nous étions à demi déshabillées, prêtes à nous coucher, » etc.

P. 158, l. 39 (174). croyant, les pauvres hères, etc. — Le sens exige : les pauvres hères croyant, etc. Le manuscrit p. **357**, dit : Les pauvres hères, persuadés... L'auteur aura préféré le mot : croyant, que le typographe n'aura pas mis à sa place.

185, l. 8 (203). museau long d'une outre — d'une loutre. Faute du manuscrit.

233, l. 16 (253), rentrer leurs biens — dans leurs biens. **Id.**

249, l. 37 (271). L'hôte fit en sifflant d'un homme en égorgeant un autre — le geste d'un homme. **Id.**

(Il y a, p. 280, l. 26 (304), une phrase pareille, correcte.)

274, l. 5 (297). graphinaient — grappinaient. **Id.**

279, l. 31 (303). Il te faut envoyer. — Il te faut lui envoyer [1].

279, l. 42 (303). Pour tirer le prince — pour tuer.

282, l. 25 et 27 (306). Tandis qu'ils... tandis que. — Pour ne pas laisser dans la phrase ce mot maladroitement répété, on peut dire à la seconde fois : pendant que.

288, l. 41 (313). et à la Sainte Table — et, aux grandes fêtes, à la Sainte Table.

(Sans cela, le témoin dirait que l'accusé allait chaque dimanche à la communion, ce qui semble exagéré. Un passage analogue nous indique la correction, p. 121, l. 36 (134).

P. 288, l. 42 (313), qu'il n'avait jamais... que, n'ayant, — il n'avait jamais... n'ayant, etc.

297-298 (322-323). De *raekstekers*... De *pinnemakers*, et autres mots flamands pareils. — Il faut mettre chaque fois *De* en flamand.

301, l. 34 (327), qui luit soudain — qui luisit.

305, l. 16 et 17 (331), fille d'Ève, et de Satan. — Pas de virgule.

306, l. 28 (332). Je prendrai — Je prendrais.

310, l. dernière (337), l'on aimera — l'on vous aimera.

316, l. 26 (343). répondit Ulenspiegel — dit.

316, l. 39 (343), Hemubyse — Hembyse.

325, l. 32 (353), un maître charbonnier — un autre charbonnier.

329, l. 32 (357) et regardait — et il regardait (En supprimant *il* au verbe suivant).

329, l. 36 (357), la vengeance aux chausses de meurtre — aux chausses de feutre.

336, l. 25 (365) Il est amené — Il fut amené.

338, l. 16 (367). Ils se tordent les bras — Ils se tordent, les bras, etc.

[1] A partir d'ici, le manuscrit manque.

352, l. 41 (383), Katheline répondit — répondait.
354, l. 6 et 9 (385), si celle-ci n'eût point... résisté..., elle... fût devenue sorcière comme celle-ci — comme celle-là.
362, l. avant-dernière (394), lui bailla — me bailla.
368, l. 38 (401), ameuter — ameutant.
372, l. 40-41 (405), à son maître que... que. — Supprimez le second *que*.
379, l. 24 (412), La hyène — L'hyène.
388, l. 28 (422), fifres donnent l'abordage — sonnent, etc.
390, l. 17 (424), inepte — inapte.
393, l. 25 (427), Je veux de la Zuid, — Je veux dire la Zuid.
395, l. 26 (429), Dieu vous en baille — Dieu nous en baille.
402, l. 11 et s. (437), Penses-tu que nous craignons... voyons — craignions... voyions.
402, l. 16 (437), dansé à l'air — dansé en l'air.
404, l. 9 (439), que ferais-je? — que ferai-je?
407, l. 4 (442), sur les morceaux — sur les monceaux.
407, l. 13 (442), n'aime point — n'aimant point.
410, l. 30 (446), avaient... de confiance — avaient... confiance, ou : allaient de confiance.
413, str. 4, v. 3 (450), Et de nouveau ritelmans -- Et de nouveaux Titelmans. (Il s'agit du célèbre inquisiteur.)
431, l. 7 (469), risquer sa vie — risquant sa vie.
436, l. 4 (475), les ietant — les jetait.
Page dernière, l. 36, pelle, chaise, etc. — pelle, cierge, etc.

Cette revision ne peut prétendre à être complète. Il a fallu négliger bien des points et il en a été sans doute omis d'autres. Mais, quand une édition nouvelle se fera, elle aura une valeur réelle si elle ne contient plus aucune des erreurs signalées ici. Pour plus de sûreté, l'éditeur pourra consulter l'exemplaire in-4° de la Bibliothèque de l'Académie, où les corrections ont été faites le mieux possible.



TABLE DES MATIÈRES